This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

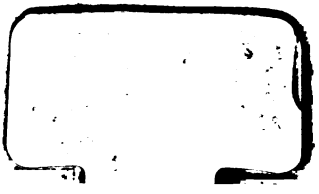
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth A. 26



ÉLOGE

ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

DE

MICHEL MONTAGNE.

ÉLOGE

ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

DE

MICHEL MONTAGNE,

SUIVI DE NOTES;

D'Observations sur le caractère de son style & le génie de notre Langue;

Et d'un Dialogue entre Montagne, Bayle & J. J. Rousseau.

Par M. de la Dixmerie.

A AMSTERDAM;

Et se trouve à Paris,

Chez Valleyre l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Boucherie.

M. DCC. LXXXI.

TAYLOR
18 AUG 1965

AVERTISSEMENT.

QUICONQUE a lu Montagne, ſait qu'on peut gagner beaucoup à le lire, & perdre bien du tems à vouloir l'analyſer. Il ne connut aucune eſpèce de méthode. Il penſait, il écrivait ſes penſées à meſure qu'une circonſtance, ou l'impulſion du génie, les lui inſpirait. Il intercale telle matiere au milieu de telle autre; il faut ſouvent chercher à la fin du Livre l'objet qu'il ſemble avoir voulu traiter dans le premier Chapitre. Le fil nous échappe à chaque moment; & il faut le retrouver, moins pour ſortir du labyrinthe, que pour en ſuivre exactement les détours.

J'ai couru après le fil. Ai-je retrouvé l'iſſue? Je n'oſe en répondre; mais j'ai tâché de répandre quelques traits de lumiere ſur les détours obſcurs & compliqués où s'enfonce trop ſouvent notre Philoſophe. J'ai rapproché telle idée de telle autre idée qui lui eſt analogue. Ici des fleurs; là des fruits; les uns formant un verger; les autres déçorant un parterre. Il ne m'était guères poſſible ni de tout rapprocher, ni de tout prendre. J'ai fait un choix; & l'extrême abondance de la récolte m'a ſouvent mis dans l'embarras de choiſir.

Un des plus précieux avanta-

ges de Montagne, c'eſt de gagner à l'examen. Quiconque l'a pu lire deux fois, le relira encore, & ſera toujours bien payé de ſa conſtance. Le fonds lui offrira plus de richeſſes que la ſuperficie ; l'obſcurité s'éclaircira, ou du moins elle ne l'arrêtera plus. Il croira voir la Pythie à qui l'Enthouſiaſme ſemble ôter le raiſonnement, & qui prononce des oracles.

Je n'ai écrit que pour ceux qui ſavent lire ; je n'ai donc écrit que pour le petit nombre. Ceux qui le compoſent ſauront qu'il était bien plus facile de faire un ouvrage d'après Montagne, que ſur Montagne même ; plus facile de

l'imiter que de le repréſenter; &, enfin, qu'on atteindra plutôt à l'un de ſes apperçus, qu'on ne réuſſira à le ſuivre dans ſa marche.

J'ai rejetté dans les Notes quelques articles qui auraient nui au ton ſoutenu qu'exige un Diſcours; ou, ce qui eſt encore pis, à la meſure qu'il doit avoir. J'ai voulu que les regles de l'Art ne fiſſent aucun tort à l'inſtruction. Rien, ou preſque rien, n'eſt à négliger dans Montagne. Il eſt comme la terre où chaque plante, chaque arbre trouve le ſuc propre à ſe nourrir. Négliger un coin de ce ſol fertile, c'eſt dérober quelque

choſe à la culture de l'Eſprit Humain.

Je joins à ces Notes quelques Réflexions ſur le ſtyle de Montagne, le génie de notre Langue ; &, en particulier, ſur le caractère de notre Proſe & de notre Poéſie. Cette matiere ſeule pourrait fournir celle d'un grand ouvrage ; mais je me borne, quant à préſent, à de ſimples indications. C'eſt toujours quelque choſe que d'ébaucher un ſujet. S'il arrive qu'on me prévienne, qu'on faſſe mieux que je ne puis faire, je ne croirai pas encore avoir travaillé en vain. Une tentative infructueuſe en a ſouvent fait éclore de plus fortunées.

En voici une autre que, sans doute, on regardera comme plus audacieuse. J'ai osé mettre en présence (dans les Champs Elisées) Montagne, Bayle & J. J. Rousseau. J'ai fait plus encore, j'ai osé les faire parler, & rendre les deux premiers arbitres des talens du troisieme. Tout se réduit, pourtant, à savoir s'ils ont bien apprécié l'Auteur d'*Emile* & de *la nouvelle Héloïse*. On en jugera, ou plutôt la Génération future en jugera mieux, si, par quelqu'heureux hasard, cet Essai survit à la Génération actuelle.

Il existe plus d'une espèce de fanatisme; notre siècle si éclairé

en offre lui-même plus d'une preuve. La Littérature eut auſſi ſes Convulſionnaires.

Le plus digne, le plus ſûr encouragement pour les Arts & les Lettres, ſerait que tout Ecrivain, tout Artiſte fût eſtimé ce qu'il vaut, ni plus, ni moins; que la meſure de ſon génie & de ſes talens, devînt pour lui celle de la conſidération publique; & que jamais il ne ſe formât de cabale ni pour élever injuſtement l'un, ni pour humilier injuſtement l'autre.

Je reviens à Montagne, qui fut admiré & apprécié fort tard; mais qui n'en eſt que mieux jugé. Deux ſiècles d'examen ſont d'un grand poids en pareille déciſion. Au ſur-

plus, j'ai saisi toutes les occasions de laisser parler Montagne à ma place, même dans son Eloge. J'ai cru qu'à tous égards, il devait avoir sur moi la préférence. Veut-on louer un Héros ? Il faut parler & souvent agir pour lui. L'Eloge d'un Sage est plutôt fait; il suffit de le laisser agir & parler lui-même.

FIN.

Faute essentielle à corriger.

Page 177, ligne 1, Êtres *animés* : lisez Êtres *inanimés*.

ÉLOGE

ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

DE

MICHEL DE MONTAGNE.

QU'UN Voyageur, épris des Chefs-d'œuvres de l'Architecture, découvre ſur ſa route un Edifice gothique, monument érigé dans un ſiécle barbare; il eſt peu tenté d'en connoître l'intérieur; la ſeule habitude de tout voir eſt ce qui le détermine à s'y arrêter quelques inſtans: mais quelle eſt ſa ſurpriſe & ſa joie ſi chaque pas qu'il

fait dans cet antique ſéjour le conduit à quelques beautés nouvelles ; ſi chaque moment ſemble les faire éclore autour de lui ? Alors il admire ce qu'il avait dédaigné, faute de le connaître ; il ne le quitte qu'à regret ; il y revient après l'avoir quitté, & ne s'en éloigne que dans l'eſpérance d'y revenir encore.

Tel eſt le monument que le génie de MONTAGNE éleva à la raiſon, à la morale, à la philoſophie, dans un ſiécle où leur culte était abſolument ignoré ; dans un ſiécle où lui ſeul était capable d'écrire comme il écrivit ; dans un ſiécle où preſque lui ſeul était capable d'entendre & de pratiquer ſes leçons.

Il en a fallu deux pour apprendre à l'apprécier ; & il ne l'a bien été que par le nôtre.

Nul Ecrivain où l'on ait déja tant puiſé; nul Ecrivain où il reſte plus à puiſer encore ; nul Moraliſte dont on ait plus ſouvent cité, vanté ou condamné les maximes. Sa conduite n'a guères moins exercé la louange & la cenſure. Il faut donc eſſayer de mettre ſes actions & ſes écrits dans leur vrai point de vue. La tentative eſt haſardeuſe & délicate : l'œil de la critique m'obſerve ; celui de la bienveillance eſt toujours moins attentif. N'importe : eſſayons d'eſquiſſer deux hommes dans un ſeul ; celui qui donne le précepte, & celui qui donne l'exemple ; MONTAGNE Philoſophe dans ſes ouvrages ; MONTAGNE Philoſophe dans ſa conduite. Si une telle diviſion peut ſembler heureuſe, qu'on n'en faſſe point honneur aux combinaiſons de l'Art Oratoire ; je la dois toute entiere au bonheur de mon ſujet.

PREMIERE PARTIE.

MONTAGNE Philoſophe dans ſes Ecrits.

MICHEL DE MONTAGNE eut ce qu'on appelle une extraction, de la naiſſance, des ayeux (1). Il eut quelque choſe de plus encore; il eut un pere, aſſez juſte appréciateur de ces ſortes d'avantages, pour deſirer que ſon fils les oubliât quelquefois; qui le fit tenir ſur les fonts de Baptême par des perſonnes priſes dans la derniere claſſe, pour l'attacher plutôt à ceux qui pouvaient avoir beſoin de lui qu'à ceux dont il pouvait avoir beſoin; qui le fit élever & nourrir avec autant de ſimplicité, autant de frugalité que ſes moindres vaſſaux, afin que l'habitude le rapprochât de ceux dont l'uſage s'efforcerait un jour de l'éloigner;

Ainſi MONTAGNE eut pour pere un Philoſophe ; nom peu connu dans ces jours ténébreux ; mais qu'il était encore plus rare de mériter que d'obtenir.

Il n'y avait point encore de Langue Françaiſe ; le jargon que parlaient nos ayeux n'était pas digne de ce titre. Les meilleurs ouvrages s'écrivaient en Latin ; mais le tems qu'on donnait à l'étude imparfaite de cette Langue parut au pere de Montagne auſſi exceſſif que mal employé. Il réſolut de ſuivre une autre méthode ; il donna à ſon fils un Précepteur preſque en même tems qu'une nourrice. Il fit choix d'un Allemand très-verſé dans l'idiôme Latin, & qui ne ſavait pas un mot de Français. Celui-ci ne parlait que Latin à ſon éleve. Il apprit à la nourrice, aux domeſtiques de la maiſon, à la mere du jeune MONTAGNE aſſez de mots Latins pour qu'ils ne lui parlaſ-

ſent jamais un autre langage. Ceux-ci apprirent à leurs voiſins ce qu'on leur avait tranſmis de cet idiôme. Cette petite érudition circula ; & ce Village devint une eſpece de colonie Latine. On a vu un Philoſophe moderne propoſer d'établir en Europe une Ville où l'on ne parlerait que Latin. Le haſard avait effectué dans un coin du Périgord ce que ce Philoſophe propoſa en vain au milieu d'une Cour puiſſante, au milieu d'une Cour où il jouiſſait de la faveur d'un grand Monarque. C'eſt que le haſard, qui ne calcule rien, opére ſouvent mieux, & plus rapidement que toutes les combinaiſons de la ſageſſe humaine (2).

On prit d'autres meſures pour apprendre le Grec au jeune MONTAGNE ; ou, pour mieux dire, on parut n'en prendre aucune. On lui fit un jeu de cette étude, comme on en fait un

aujourd'hui aux enfans, pour leur apprendre l'alphabet. En un mot, on éloignait de lui les épines de la ſcience : il s'inſtruiſait, en ne croyant que s'amuſer (3).

Il y a beaucoup de rapport entre ce genre d'éducation & celui que le célébre Auteur d'Emile donne à ſon Elève. MONTAGNE Ecrivain lui fut de quelqu'utilité ; MONTAGNE Ecolier ne lui fut pas non plus inutile.

Juſqu'ici ce jeune Français, qui devait faire tant d'honneur à ſa Patrie, y vivait comme étranger, du moins quant au langage. Il en apprit enfin l'idiôme. Ses écrits ſeront une preuve éternelle des progrès qu'il fit dans cette nouvelle étude.

Eh ! dans quel ſiecle ces écrits furent-ils compoſés ? L'époque de notre

naissance dépend aussi peu de notre choix que le plus ou le moins d'éclat de notre origine. Le siécle où naquit MONTAGNE était encore barbare, malgré les soins que François I avait pris pour faire germer en France les Arts & les Lettres, qu'il aimait, qu'il protégeait, qu'il cultivait. Son regne fut pour eux une faible lueur, bientôt remplacée par les ténèbres. Henri II n'hérita que de la valeur de son pere, de son urbanité, & de ce penchant à la galanterie, qui, au défaut des lumieres, peut quelquefois adoucir les mœurs, quand il ne les corrompt pas entierement. Ce Prince conserva toujours cet équilibre délicat. On n'était pas vertueux sous son regne; mais on était tranquille. Exceptons-en, toutefois, ces moyens rigoureux, inutilement employés pour extirper une Secte naissante. On ignorait, ou plutôt on oubliait alors que la cruauté, la

perſécution ne produit que de l'enthouſiaſme & des martyrs.

La controverſe dogmatique était devenue preſque la ſeule arêne où l'éloquence eſſayât de paraître; éloquence qu'il ne faut pas comparer à celle des beaux ſiécles de la Grèce & de Rome, Il n'en eſt pas moins vrai que ces diſcuſſions tirerent le Clergé Français de ſa léthargie, & lui firent ſecouer la pouſſiere de huit ſiécles d'ignorance. Il fallut s'inſtruire, puiſque les Miniſtres Proteſtans étaient inſtruits. La langue même y gagna : ce fut le ſeul bien qui réſulta de ces diſputes. Du reſte, nulles ſortes de lumieres dans les Arts, les Sciences, la Morale & la Littérature. Marot, Saint-Gelais & Bertaut avaient donné une eſpéce de forme à notre Poéſie ; la Ballade & le Rondeau étaient en regne: c'étaient-là, juſqu'alors, les chefs-d'œuvres de notre

TAYLOR INST. OXFORD

idiôme. On ne prévoyait pas que du ſein de cette nuit profonde ſortirait un homme armé du flambeau de la raiſon & de la Philoſophie ; un homme qui, en détaillant ce qu'il eſt, apprendrait à ſes ſemblables ce qu'ils ſont ; qui les inſtruirait dans cette ſcience connue ſi tard, & pourtant ſi néceſſaire, la Morale : un homme enfin, que les ſiécles les plus éclairés envieront toujours à ce ſiécle de ténèbres.

Je vais puiſer dans cette mine féconde où quelque peu d'argile ſe mêle aux matieres les plus précieuſes. J'aurai plus à diſtraire qu'à recueillir. Je ne recueillerai cependant pas tout ; la moiſſon ſerait immenſe. Les ouvrages de Montagne ſont le Potoſi de la Morale : on ne ceſſe d'y puiſer, & le tréſor ſemble être toujours le même.

UNE des premieres leçons que nous

donne MONTAGNE, c'eſt de ne chercher notre bonheur ni hors de nous-mêmes, ni dans des tems qui ne ſeront peut-être plus à nous. Il nous reproche de n'être jamais chez nous, d'être toujours au-delà : » Fais ton fait & te » connois, nous dit-il dans ſon langage énergique. La crainte, le deſir, l'eſpérance, nous élancent vers l'avenir, & nous dérobent le ſentiment de ce qui eſt, pour nous occuper de ce qui ſera, même quand nous aurons ceſſé d'être. L'orgueil & la curioſité ſont les fléaux de notre ame. L'une veut tout ſavoir; l'autre ne veut rien laiſſer d'indécis. Il n'en eſt pas moins vrai que nous flottons entre divers avis; que nous ne voulons rien librement, rien abſolument, rien conſtamment; &, s'il en faut croire MONTAGNE, ce n'eſt pas un grand mal, tant que cette inconſtance ne s'étend point juſques ſur ce qui eſt utile &

honnête. » La gloire même, pourſuit-» il, ne mérite pas qu'un homme de » bon ſens étende le doigt pour l'ac-» quérir » : mot qui a pu donner lieu à celui de Fontenelle. On ſait que ce dernier aimait à dire, que s'il tenait toutes les vérités dans le creux de ſa main, il ne daignerait pas l'ouvrir pour les répandre.

Quelques Anciens ont ſoutenu, que la vertu même n'eſt deſirable que par l'honneur qui marche toûjours à ſa ſuite. Si cette opinion était vraie, dit notre Philoſophe, il ne faudrait donc être vertueux qu'en public ? Nous n'aurions donc beſoin de régler les opérations de notre ame, qu'autant qu'elles devraient venir à la connaiſſance d'autrui ? Nous devons prendre de nous-mêmes l'ordre de bien faire. La vertu ſerait une choſe auſſi vaine que frivole, ſi elle tirait ſa recom-

mandation de la gloire. Poduceus rendit fidelement à Plotius le riche dépôt qu'il lui avait ſecrettement confié. J'en ai fait ſouvent de même, ajoute MONTAGNE, entre deux parenthèſes; & la maniere dont il le dit devient une preuve du fait.

Ninon Lenclos renouvella depuis cet exemple. Son nom ne peut nuire à ſon intégrité. Il s'agit d'une de ces vertus qui ſont la baſe de toute union civile, & ſans leſquelles nulle ſociété ne peut ſe maintenir.

» Quand pour ſa droiture je ne ſui-
» vrais pas le vrai chemin, ajoute
» MONTAGNE, je le ſuivrais pour avoir
» trouvé par expérience, qu'au bout
» du compte c'eſt communément le
» plus heureux & le plus utile. O!
» Dieu! diſait un ancien Nautonier à
» Neptune, tu me ſauveras ſi tu veux,

» si tu veux tu me perdras ; mais je » tiendrai toujours droit mon timon ».

MONTAGNE, qui pouvait, à tant de titres, prétendre à la gloire, parle de la gloire, comme un homme accoutumé aux richesses parle de son revenu. Selon lui, il nous importe moins que le monde nous estime, que de pouvoir nous estimer nous-mêmes. Selon lui, la gloire est la plus inutile, la plus vaine & la plus fausse monnoie qui soit à notre usage. Celui qui parle d'elle avec un désintéressement si marqué, avait pourtant sur elle des droits bien étendus. C'est Crésus qui reconnaît le néant des grandeurs ; mais Crésus ne le reconnut qu'après s'être vu dépouillé de tout : MONTAGNE, au contraire, n'a rien perdu de ce qu'il dédaigne.

N'enviſageons point ces traits comme le réſultat d'un cyniſme biſarre,

comme un de ces tours d'adreſſe ou de force, employés pour frapper notre eſprit. Montagne mépriſa toute eſpéce de charlataniſme ; il veut que chacun de nous ſe repoſe de ſa gloire ſur le mérite de ſes actions, & non ſur les haſards de la renommée. » Celui-là » ſeul, dit-il encore, a droit de ſe » faire connaître, qui a de quoi ſe faire imiter. » Mais on veut ſe produire avant toute eſpèce d'examen. La ſource des plus fauſſes opinions publiques & particulieres, c'eſt la trop bonne opinion que l'homme a de ſoi. » Retirez-» vous en vous, ajoute Montagne ; » mais auparavant préparez-vous à vous » y recevoir. Le plus ſûr moyen d'ar-» river à la gloire ſerait de faire pour » le bien ce que nous faiſons pour elle ».

Le chapitre où il étale, peut-être, le plus de génie & d'éloquence, eſt celui qui a pour objet l'*utile* & *l'hon-*

nête. On ſent que Montagne puiſait dans ſon tréſor. » Si je dois, nous dit-» il, ſervir d'inſtrument à la fraude, » que ce ſoit du moins ſauve mon hon-» neur. Je ne veux pas qu'on me tienne » pour un ſerviteur ſi affectionné qu'on » me trouve bon à trahir quelqu'un ». Il ſe plaît à développer cette idée, qui était inhérente à ſon caractère. Il porte le ſcrupule juſqu'à nous impoſer comme une loi la néceſſité de tenir ce que la crainte même nous a forcé de promettre. Selon lui, on eſt obligé de l'effectuer, même quand la crainte n'exiſte plus. La parole, eût-elle devancé notre penſée, il faut la tenir : autrement, ajoute le Moraliſte, autrement de degré en degré, » nous viendrons à » abolir tout le droit qu'un tiers ac-» quiert par nos promeſſes ». Montagne va plus loin : toute perſonne d'honneur, dit-il, choiſit de perdre plutôt

ſon

ſon honneur que de perdre ſa conſcience.

La conſcience (c'eſt encore notre Moraliſte qui va me fournir ces réflexions,) la conſcience eſt le premier Juge de l'homme coupable; on pourrait même dire ſon premier boureau. On a vu plus d'un criminel, tourmenté par ſes remords, devenir lui-même ſon propre accuſateur. Tel fut Beſſus, le Péonien, qui détruiſait les oiſeaux, ſous prétexte que leur chant lui reprochait d'avoir attenté aux jours de ſon pere: crime reſté caché juſqu'alors; & que cet aveu découvrit. Nulle retraite ne ſert aux méchans, diſait Epicure; nulle retraite ne peut les tenir cachés; leur conſcience les décèle à eux-mêmes, les juge à ſon tribunal. Apollodore rêvait que les Scythes l'écorchaient tout vif, & que ſon cœur lui diſait, en gémiſſant: » J'ai cauſé tous

» tes maux ». Enfin, dit encore Montagne », quiconque a mérité la peine, » l'attend ; & quiconque l'attend, la » souffre ».

Pourquoi donc l'Auteur d'Emile, qui possédait si bien Montagne, l'accuse-t'il de s'être tourmenté » pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? » Cette coutume, si elle existe, ne prouverait pas plus contre la justice, que les crimes d'un scélérat ne prouvent contre la vertu. Montagne était bien éloigné d'en tirer l'affreuse conséquence qu'on lui prête, lui dont la morale est plus austère que celle du Portique même ; lui qu'on vient de voir établir une maxime d'équité si rigide, qu'un rigide Moraliste pourrait la combattre sans se compromettre.

Au surplus, Montagne après avoir

tracé une loi de rigueur, en trace une de prudence. Il s'agit d'une qualité plus rare qu'elle ne devrait l'être, la discrétion. » Ce qui a été fié à mon si- » lence, nous dit-il, je le cèle religieu- » sement ; mais je prends à céler le » moins que je puis ». Montagne pense comme Philippides à qui Lysimachus, son Souverain, faisait un jour cette question : Que veux-tu parmi tout ce que je possède ? Ce que tu voudras, répondit-il, pourvu que ce ne soit pas ton secret.

Voilà pour ce qui regarde celui d'un autre. L'homme sage doit aussi garder le sien. « Caches ta vie, nous dit » Montagne d'après Epicure. » Ce conseil qui vaut à lui seul tout un chapitre de morale, en amène d'autres sur la modération. Elle est nécessaire, même dans l'usage de la vertu ; car nous pouvons la diriger de maniere qu'elle de-

viendra vicieuſe. « Ne ſoyons pas plus » ſages qu'il ne faut, ſoyons ſobrement » ſages ». Si cette maxime de Montagne avoit beſoin de commentaire pour quelques Lecteurs, ils ne ſeraient pas dignes de lire le texte ». J'aime les Na- » tures tempérées & moyennes, » dit encore notre Philoſophe. Il avoue que l'immodération vers le bien même, déconcerte le jugement qu'il en voudrait porter. Tout l'embarraſſe, juſqu'au nom qu'elle exige; & pour me ſervir de ſes propres expreſſions, elle le *met en peine de la baptiſer.*

Les Stoïciens, dont Montagne imite ſouvent la rigidité, feignaient de ne pas croire à la douleur. Il ne va pas auſſi loin qu'eux à cet égard : il examine ſeulement, ſi ce que nous appellons mal ou ſouffrance, l'eſt réellement en ſoi; ſi notre opinion n'influe pas ſur ces objets comme ſur tant d'au-

tres ; ſi elle n'en accroît pas ſouvent la force, comme ſouvent auſſi elle peut la diminuer. On a plus d'une fois bravé la douleur par caprice ; pour obéir à ceux de la mode ; pour ſe procurer un léger agrément. Une Dame de Paris, contemporaine de Montagne, ſe fit enlever la peau du viſage pour s'en procurer une autre plus fine & plus fraîche. On cite encore tous les jours le trait de Scévola, qui n'ayant pu réuſſir à poignarder Porſena, s'en punit en ſe brûlant volontairement la main qui l'avait trahi. On ſait que de jeunes Veuves Indiennes ſe précipitaient gaiement dans le bucher qui conſumait le cadavre de leurs époux. Montagne en exigeait moins ; il prétendait ſeulement qu'il dépend de nous, ſinon d'anéantir la douleur, au moins de l'alléger par la patience. Et d'ailleurs, ajoute-t'il : » tu ne la ſentiras pas long-tems ;

» ſi tu la ſens trop : elle mettra fin à » ſoi, ou à toi «.

Le Philoſophe qui donnait à l'homme de ſi ſages conſeils, ne pouvait manquer de réfléchir ſur la nature même de l'homme. Il croit voir dans le compoſé de notre individu un monde en racourci ; mais il ne ſait, ni ne cherche à ſavoir comment il a été formé. Nous voyons bien, dit-il, (& on a ſouvent employé ce dilemme depuis notre Auteur) nous voyons bien que notre doigt, notre pied, ſe meuvent d'après notre volonté ; que d'autres parties de nous-mêmes ſe meuvent ſans notre aveu : certaine émotion produit en nous la rougeur ; une autre nous fait pâlir ; l'une produit le rire, l'autre les larmes : celle-là agite la rate ; celle-ci le cerveau..... Nous ne voyons, nous ne concevons rien de plus. Voilà pour ce qui regarde nos facultés phy-

ſiques. Nos facultés morales nous ſont encore moins compréhenſibles. S'il en faut croire Epictète, l'homme n'a rien à ſoi, ſinon l'uſage de ſes opinions. Ecoutez Montagne, il vous dira que l'homme eſt capable de tout ce que lui ſuggère l'amour-propre. Ses facultés ſont ce qui le contrarie le plus. Immodéré en tout, il n'eſt arrêté que par l'impoſſibilité de paſſer outre. Mais quant à notre entendement, rien de plus capable & de nous tromper & d'entretenir notre erreur. C'eſt le ſoulier de Théramène; chacun l'eſſaye, & penſe qu'il a été fait pour lui.

C'eſt encore de notre excès d'amour-propre que dérive la vigueur de notre caractère; & cette énergie influe ſur nos moindres actions. Elle ſe décèle dans les plus légères circonſtances. » Tout » mouvement nous découvre, dit Mon» tagne; on connaît l'ame de Céſar

» dans les apprêts d'une partie de plaiſir,
» comme dans ceux de la bataille de
» Pharſale «.

On ſçait que l'illuſtre la Roche-foucaut a fait de l'amour-propre & de l'intérêt perſonnel la baſe de toutes nos actions. Chacune de ſes maximes n'eſt que le développement de ce principe. Il peut l'avoir porté trop loin ; mais c'eſt dans Montagne qu'il en a puiſé la premiere idée. C'eſt un grain ſemé au haſard par celui-ci, cultivé plus ſoigneuſement par l'autre, & qui eſt devenu entre ſes mains induſtrieuſes la ſource d'une abondante moiſſon.

Le plus grand ſpectacle pour l'homme eſt, ſans doute, celui de la Nature ; mais il eſt entierement perdu pour la multitude : le ſeul Philoſophe daigne y prendre part. C'eſt, ſelon Platon, une Poëſie énigmatique : on en cherche le

mot ; & perſonne encore n'a pu dire : je l'ai trouvé. Liſez & reliſez ce beau Poëme, leur dira Montagne ; mais gardez-vous de négliger aucun de ſes détails : n'iſolez rien ; vous n'appercevrez l'enſemble qu'après avoir étudié toutes ſes parties. Conſeil qui n'a été ſuivi que fort tard, & qui a reculé d'autant, je ne dis pas nos progrès, mais même nos eſpérances.

Toutes choſes, pourſuit Platon, ſont produites ou par la Nature, ou par la Fortune, ou par les combinaiſons de l'Art ; mais les productions de celui-ci ſont bien inférieures à celles des deux autres. La Nature, dit à ſon tour Montagne, peut tout & fait tout. C'eſt la Nature qui nous invite à vivre en ſociété ; c'eſt elle qui a tout préparé pour nous la rendre agréable & néceſſaire. Du reſte, il ſerait dangereux que l'Art prît la place de la Nature : il doit, dans

toutes les circonſtances, lui être ſubordonné; mais ſouvent ce fils ingrat voudrait paraître ne rien tenir de ſa mere.

Notre Philoſophe parle-t'il de la véritable ſcience? » Il faut s'enquérir, » nous dit-il, non qui eſt plus ſavant, » mais qui eſt mieux ſavant «. C'eſt un mot devenu fameux, & répeté avec une juſte complaiſance. Il eſt peu de maximes dans Montagne qu'on ne cite comme autorité, ou qu'on ne s'approprie dans l'eſpérance d'être un jour cité ſoi même.

Il avait déjà dit que » toute autre » ſcience eſt dommageable à celui qui » n'a point celle de la bonté «. Maxime non moins digne d'être citée que la précédente; non moins eſſentielle par le fonds, & beaucoup plus importante quant à l'uſage. En effet, ſi la ſcience ne rectifie point la perverſité; ſi l'hom-

me né méchant, joint à ce redoutable préſent de la Nature, les reſſources, les lumieres que l'homme ſtudieux puiſe dans l'étude; alors le flambeau des Arts n'eſt plus entre ſes mains que celui des Furies. Il égare au lieu de conduire; il incendie au lieu d'éclairer.

Ne quittons pas encore ce que nous dit Montagne ſur la ſcience mal ordonnée. Que nous ſert-il d'avoir l'eſtomac ſurchargé d'alimens, s'il ne peut les digérer? En nous appuyant trop ſur les bras d'autrui, nous anéantiſſons nos forces. Nous ne voyons plus rien par nos propres yeux. Employons à réfléchir une partie du tems que nous perdons à étudier: nous ne pouvons être ſages que de notre propre ſageſſe. » J'aimerais mieux, dit Montagne, » m'entendre en moi qu'en Cicéron; » de l'expérience que j'ai en moi, je

» trouve assez de quoi me faire sage,
» si j'étais bon écolier «.

Cette réflexion nous conduit au chapitre *de la Sagesse*; chapitre où Montagne semble avoir fourni à Charon, son Eleve, le fonds d'un ouvrage entier sur le même sujet. Le texte du Maître est simple & facile à saisir. » Savoir ce
» qu'il faut fuir & ce qu'il faut suivre,
» nous dit-il, voilà ce qui constitue le
» vrai Sage... «. De même que la Na-
» ture nous a fourni des pieds pour
» marcher, de même elle nous a muni
» de prudence pour nous conduire «.

Ainsi, il regarde comme la plus importante de toutes les connaissances l'avantage de se connaître soi-même. Platon l'avait dit avant Montagne. Il exige aussi trois conditions dans quiconque veut juger d'autrui; la science, la bienveillance, la hardiesse. On me

demandait, dit Montagne, à quoi j'aurais pû être bon à la Cour. A rien, répondis-je; mais j'aurais pû dire à mon Maître ſes vérités, s'il avait pu ſe réſoudre à les entendre. La Sageſſe perſonifiée n'aurait pû rien faire de plus; & d'ailleurs, s'il faut en croire Montagne, ce qu'elle peut ſur un tiers *n'eſt pas grand choſe*, lorſqu'elle ne lui parle que par la bouche d'un autre tiers.

» Nos folies ne me font pas rire, » dit-il encore ailleurs; ce ſont nos » ſapiences «. N'en concluons pourtant pas que Montagne regarde la Sageſſe comme un être idéal. Ce qu'il veut dire, c'eſt que nous prenons trop ſouvent ſon ombre pour elle-même; & il finit par nous donner une très-haute idée de ſon exiſtence. » La Sageſſe, dit-il, eſt » un bâtiment ſolide & entier dont » chaque piece tient ſon rang, & porte ſa marque «. Il ne décide point

quel eſt le plus difficile ou d'élever cet édifice, ou d'empêcher qu'il ne ſe dégrade avec le temps ; mais lorſqu'il manque aux détails, il y ſupplée preſque toujours par des exemples. Il eſt plus aiſé, nous dit-il, de vivre comme Céſar & de parler comme Ariſtote, que de vivre & de parler comme Socrate.

Il ne veut pas qu'on puiſſe confondre la Prudence avec la Vertu. On a vu des ſcélérats ſe montrer prudens ; mais le Sage ne peut mériter ce titre ſans ſe montrer vertueux. C'eſt particulierement ſur cet article que Montagne développe toute l'auſtérité d'un Stoïcien. On croit entendre les rigides leçons du Portique. La Vertu, nous dit-il, n'a point de plus belle récompenſe qu'elle-même : la gloire ne l'en dédommagerait que faiblement ; les richeſſes ne la dédommagent de rien.

Nous regardons l'infortune comme le poiſon de notre vie ; la Vertu en fait ſon aliment. Mais les Stoïciens ne peignaient la Vertu que comme Phidias repréſentait ſon Jupiter, ſous une forme redoutable ; Montagne cherche à nous la faire aimer. Elle n'eſt point, nous dit-il, comme la repréſente l'Ecole, perchée ſur le haut d'un mont coupé, raboteux, inacceſſible. On ne doit la repréſenter ni triſte, ni *querelleuſe*, ni menaçante ; » fantôme à effrayer les gens «. Les Dieux ont rendu quelquefois plus pénibles les avenues des boſquets de Vénus, que celles des cabinets de Minerve.

Le talent de Montagne eſt de préſenter ſes leçons ſous l'aſpect le plus riant. Il ſemble n'avoir écrit que pour ſa Nation ; mais il aura le ſort de nos modes, quoiqu'il n'en ait pas la frivolité. On l'adoptera chez nos Voiſins, & il y ſera moins contrarié que parmi nous.

On nous a toujours offert Montagne ſous l'aſpect du Moraliſte ; il aurait pu être Légiſlateur. Il parle des Loix comme de toute autre choſe ; c'eſt-à-dire, en les jugeant. Il vaudrait mieux, ſelon lui, n'en avoir point du tout que de les avoir en trop grand nombre. Il y a autant de travail à interpréter celles que nous avons, qu'il y en eut à les former.

Notre Philoſophe étend ſes vues juſques ſur les Loix pénales. Il examine celles des divers Peuples, tant anciens que modernes, particulierement les nôtres. L'Auteur du Traité fameux des *Délits & des Peines* pourrait avoir puiſé le texte de ſon Ouvrage dans un ſeul chapitre de Montagne. On y trouve, entr'autres, cette réflexion digne d'un vrai Philoſophe : » En fait » de punition, tout ce qui eſt au-delà de

» de la mort ſimple me ſemble cruauté «.

Il condamne auſſi, il rejette avec indignation ces moyens barbares pratiqués dans certains Tribunaux pour contraindre un Accuſé, quelquefois innocent, de s'avouer criminel. C'eſt, dit-il, en parlant de la *Queſtion*, qu'il nomme bien plus correctement la *gêne*, (car des coins & une maſſue de fer ne queſtionnent pas,) c'eſt une invention des plus dangereuſes, & plutôt un eſſai de patience que de vérité. Elle eſt trahie par celui qui ne peut ſoutenir les tourmens, comme par celui qui les ſoutient: » car, ajoute Montagne, » pourquoi la douleur me fera-t-elle » plutôt confeſſer ce qui eſt, qu'elle » ne me forcera de dire ce qui n'eſt » pas «? Si l'on préſume que l'innocent aura la force de ſoutenir ces affreuſes tortures, pourquoi préſumer que le

coupable ſera plus faible ? Ils auront tous deux le même objet d'encouragement ; celui de conſerver leurs jours. » Trop ſouvent, ajoute Montagne, » celui que le Juge a *gêné* pour ne le » faire mourir innocent, il le fait mou» rir innocent & gêné «.

Deux choſes m'étonnent ; c'eſt que Montagne ait fait toutes ces réflexions dans un ſiecle encore barbare, & qu'on n'ait oſé les répeter que dans le nôtre.

MONTAGNE veut-il inſtruire ces hommes qui ſemblent, comme le fabuleux Athlas, ſoutenir le faix du monde entier ; qui paraiſſant toujours occupés, & toujours accablés de ce qui les occupe, ſe fatiguent plutôt qu'ils ne travaillent, ſont moins des hommes laborieux que des Eſclaves liés à la glèbe ? » C'eſt, leur dit-il, c'eſt aux » petites ames enſevelies ſous le poids

» des affaires de ne ſavoir point s'en
» démêler ; de ne ſavoir ni les quitter
» ni les reprendre «.

Veut-il donner un ſage conſeil à ceux qui abuſent de tous les plaiſirs au lieu d'en uſer ? L'intempérance, » leur dit-il, eſt la perte de la volup-
» té. La tempérance n'eſt pas ſon fléau,
» elle eſt ſon aſſaiſonnement «.

Veut-il enfin humilier l'orgueil de ces hommes préſomptueux & vains, toujours occupés d'eux-mêmes, toujours parlant d'eux-mêmes, qui anticipent ſur les droits de leurs Panégyriſtes ; mais qui au fond ne leur dérobent rien ? » On n'a jamais, leur dit-il, parlé de
» ſoi ſans perte «. C'eſt un axiome que ſes critiques lui ont rétorqué. Ils auraient dû ſe ſouvenir que Montagne s'accuſe preſque auſſi ſouvent qu'il ſe loue ; qu'en ſe peignant, c'eſt nous qu'il

a voulu peindre ; qu'il n'eſt, en général, que l'emblême ſous lequel il déſigne l'humanité entiere ; & que, pour ce qui le regarde, il ſemble avoir prévu l'objection par cette réponſe anticipée & modeſte : » Je ne trouve pas, dit-il, » tant de bien en moi, que je ne puiſſe » en parler ſans rougir «.

Il parlait auſſi ſans crainte de ce qui en inſpire le plus aux hommes ; l'autorité. Selon lui, l'avantage le plus réel de la grandeur, c'eſt de pouvoir s'abaiſſer quand il lui plaît. On peut en deſcendre ſans tomber. On a même trop fait valoir la réſolution de ceux qui l'ont quittée ou mépriſée. Elle n'eſt pas ſi évidemment commode qu'on ne puiſſe héſiter de la garder ou de l'acquérir. » J'ai l'ame ſi poltrone, dit Montagne, » que je ne meſure point la bonne for- » tune d'après ſa hauteur ; je la meſure » d'après ſa facilité «. Il approuve

Otanès, un des ſept Concurrens de Darius à la Couronne de Perſe. On ſait que cet Otanès renonça volontairement aux prétentions qu'il avait ſur le Thrône, pourvu que lui & les ſiens puſſent vivre dans le ſein de l'Empire ſans reconnaître d'autres Supérieurs que les Loix établies juſqu'alors ; ne voulant ainſi ni commander ni être commandé. Il avoue que la plus difficile de toutes les fonctions eſt de *faire dignement le Roi.* Il excuſe une partie de leurs fautes en conſidération de l'horrible poids de leur charge. Qu'on ne ſoupçonne point Montagne de flatterie. » C'eſt » pitié, dit-il, en parlant de l'Autorité » ſuprême, c'eſt pitié de pouvoir tant, » qu'il avienne que toutes choſes vous » cédent ». Tibere, (c'eſt tout dire,) Tibere lui-même le ſentait ; il refuſa le prix d'Eloquence que le Sénat venait de lui décerner. Tibere était cependant capable de mériter ce prix ;

mais il sentit que le Sénat de Rome ne pouvait plus juger l'Empereur (6).

MONTAGNE eût, peut-être, dignement rempli cette fonction ; non qu'il se fût permis dans ses Ouvrages de fronder audacieusement l'autorité : il n'affecta ni n'outra jamais rien.

» Nous devons, disait-il, l'obéissance aux Rois ; car elle regarde » leur office : mais l'estime, non plus » que l'affection, nous ne la devons » qu'à leur vertu (7) «.

Il a dit aux Tribunaux : Ne prodiguez point les punitions anticipées. Il va dire aux Souverains : Ne prodiguez point les récompenses ; ménagez, surtout, les titres d'honneur. Auguste en était plus Econome que de ses trésors mêmes. Une des plus belles inventions de la Politique, c'est d'avoir trouvé

l'Art d'encourager la vertu, la valeur, les talens, par des moyens qui ne ſont onéreux ni au Prince, ni à l'Etat. Mais prodiguer ces diſtinctions, c'eſt les avilir.

L'Illuſtre Monteſquieu a tiré de ce chapitre un parti digne de lui dans ſon livre fameux de *l'Eſprit des Loix.* Il conſeille aux Princes de faire uſage d'un moyen auſſi facile à employer; mais il penſait, avec Montagne, que prodiguer ce moyen, c'était l'anéantir.

Paſſons au chapitre fameux du doute raiſonnable. C'eſt lui, ſans qu'on en puiſſe bien dire la raiſon, qui parait avoir principalement fondé l'accuſation de Scepticiſme, tant de fois renouvellée contre Montagne. Le Sceptique Baile oſe le placer, ſans façon, à la tête de tous les Sceptiques. On ſait que Platon s'appuyait ſouvent de Socrate

pour faire paſſer ſes propres opinions ; & c'eſt ainſi qu'une accuſation haſardée s'éterniſe. On s'accoutume aiſément à répeter ce qui a été dit par un Homme juſtement célébre. On trouve plus commode & plus facile de juger d'après lui que d'après ſoi-même. Faiſons donc aujourd'hui ce qui n'a preſque jamais été fait : examinons le texte ; nous jugerons mieux de la juſteſſe du commentaire.

MONTAGNE, on ne le diſſimule point, a dit dans ſon Ouvrage : » Plus l'ame eſt » vuide & ſans contrepoids, plus elle » ploye facilement ſous la charge de » la premiere perſuaſion «. Il compare cette perſuaſion au cachet qu'on imprime ſur la cire molle ; ce qu'on eſſayerait en vain ſi elle avait acquis ou repris toute ſa dureté. Voilà ce que Montagne a jamais avancé de plus fort ſur cette matiere ; & il a dit une vérité abſolu-

ment inconteſtable. Qu'on prêche à un Turc, déjà tant ſoit peu inſtruit & d'un âge mur, le voyage de Mahomet dans les ſept Planettes; qu'on parle à un Indien, homme fait, des ſoixante-dix métamorphoſes de Wiſnou; vous ne perſuaderez ni l'un ni l'autre. Ils rejetteront ces fables, tandis que d'autres, qui les auront adoptées preſque en naiſſant, ne s'aviſeront point de les combattre dans un âge plus avancé.

Ce qui ſuit nous développe à fond le genre de Scepticiſme adopté par Montagne. » La raiſon, dit-il, m'a appris » que regarder comme faux ce qui me » paraît invraiſemblable, c'eſt ſe donner l'avantage d'avoir dans la tête les » bornes, les limites de la puiſſance de » Dieu. Il n'y a pourtant point de plus » notable folie au monde que de les » ramener à la meſure de notre capacité «. Il avait dit ailleurs: » Si l'on

» entendait bien la différence qu'il y a
» entre l'impoſſible & l'inuſité ; entre
» ce qui eſt contre l'ordre de la nature
» & ce qui heurte la commune opinion
» des hommes ; c'eſt alors, qu'en ne
» croyant ni ne doutant téméraire-
» ment, on obſerverait la régle de rien
» de trop, recommandée par Chilon «.

Eſt-ce là du Scepticiſme ? Non ; c'eſt le modeſte aveu d'un Sage qui ſent toute notre inſuffiſance, qui connaît les bornes de notre faible pénétration. C'eſt le réſultat de l'expérience univerſelle, renouvellée d'âge en âge, & toujours avec auſſi peu de fruit. Cependant, que de fauſſes conſéquences les Myſtiques Cenſeurs de Montagne ont tirées de cette propoſition ſi ſimple & ſi vraie ! Ils oubliaient, ſans doute, le chapitre où ce Philoſophe poſe pour maxime, *qu'il faut ſobrement ſe mêler de juger des choſes Divines.* Ce ſont ſes

propres termes, & le chapitre entier n'y déroge pas, quoique le ton du Philoſophe au-deſſus de la ſuperſtition, y ſoit bien conſervé.

Ce n'eſt pas tout : Raimond de Sebonde, Apologiſte de la Religion Chrétienne, Raimond de Sebonde eut pour Apologiſte Montagne. On a prétendu que ce Philoſophe l'avait défendu comme on attaque. Il eſt vrai que Montagne a dit : Nous recevons notre Religion comme les autres ſe reçoivent. Nous nous ſommes rencontrés avec elle dans le Pays qui nous a vu naître. Ou nous réverons ſon ancienneté, ou nous reſpectons l'autorité des hommes qui l'ont ſoutenue, ou bien nous craignons les menaces qu'elle adreſſe aux Incrédules ; ou, ce qui ſemble revenir au même, nous ſommes déterminés par ſes promeſſes. Ces motifs ne ſont, ajoute Montagne, que ſubſidiaires à notre

croyance, des relations purement humaines. Une autre Région, d'autres Témoins, pareilles promeſſes, pareilles menaces pourraient nous entraîner à une Doctrine toute contraire. Nous naiſſons Chétiens, comme nous naiſſons Périgourdins ou Allemands.

Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux,
L'inſtruction fait tout; & la main de nos Peres
Grave de notre Foi les ſacrés caractères,

a dit un grand Poëte, qui avait auſſi lu Montagne.

Mais on ne veut point ſentir que c'eſt-ici (dans Montagne,) une de ces préparations oratoires que le génie, plus que la combinaiſon, dictait à notre Philoſophe. La vigueur avec laquelle il combat l'Athéïſme eſt une autre maniere de préparer ce qu'il va dire en faveur de notre culte & de notre Doc-

trine : l'Athéïſme, dit-il, eſt un ſyſtême auſſi dénaturé que monſtrueux ; auſſi dangereux que difficile à établir dans l'eſprit humain, quelque *inſolent & déreglé qu'il puiſſe être.* Tel, par orgueil, ou par ſingularité, aura *planté cette opinion dans ſa tête*, la promulguera par ſes diſcours, pas ſes écrits même, qui ne ſera ni aſſez *ferme ni aſſez fort pour la planter dans ſa conſcience.* Un danger, une maladie ſuffit pour abattre cette licencieuſe audace : » Hommes, dit-il encore, bien à plaindre, » qui tâchent d'être pires *qu'ils ne peuvent* «. Autre choſe eſt d'un Dogme ſérieuſement digeré, autre choſe eſt de ces impreſſions ſuperficielles, nées de la débauche de l'eſprit plutôt que de ſa réflexion. Le trait de Bion, diſciple de Théodore, eſt connu. Il ſe moquait de toute eſpéce de culte. Son dernier moment arrive ; & voilà cet homme ſi ferme qui implore toutes les Puiſſances

du Ciel ; » comme ſi les Dieux, ajoute » agréablement Montagne, s'ôtaient » & ſe remettaient ſelon l'affaire de » Bion «.

Ce n'eſt pas ainſi que s'exprimerait un Sectateur du matérialiſme. Les raiſons que Montagne employe pour défendre notre culte ſont tirées, non de ce que nous ſavons, mais de ce que nous ne ſavons pas ; de tout ce que nous voyons ſans y rien comprendre, & qui n'en exiſte pas moins que ſi la cauſe nous en était bien connue ; enfin, de notre faibleſſe, le plus fort des argumens contre notre orgueil. Nous voulons aſſervir Dieu à notre pénétration, lui qui a créé notre entendement. Parce que nous ne pouvons rien faire de rien, Dieu n'aura-t-il pu bâtir le monde ſans matiere ? Nous a-t-il mis en main la clef & juſqu'aux derniers reſſorts de ſa Puiſſance ? S'eſt-il obligé

de ne faire que ce qui nous ſemblera poſſible? Tu ne vois, ô homme! ajoute Montagne, que l'ordre & la police de ce petit caveau où tu es logé, ſi même tu les vois : la Divinité a une Juriſdiction infinie au-delà : cette piece n'eſt rien au prix du tout «.

Cette idée ſublime eſt développée, ou pour mieux dire un peu trop décompoſée dans la ſuite de cette diſcuſſion. Montagne, pour l'ordinaire, expoſe d'une maniere préciſe, claire & vigoureuſe, ſes maximes, ſes principes. C'eſt dans leurs conſéquences qu'il s'embarraſſe ou s'affaiblit. Chez lui le vuide eſt preſque toujours à côté du plein.

Quoi qu'il en ſoit, n'érigeons pas en Théologien un Philoſophe qui n'eut jamais la vaine prétention de dogma-

tiſer ; & ce chapitre ſera une excellente leçon de morale.

En voici une de conduite ; & jamais la Sageſſe n'en donna de plus utile à l'inexpérience. Il s'agit de l'Art d'économiſer notre volonté. » Les hommes, » dit Montagne, ſe donnent à louage ; » leurs facultés ne ſont pas pour » eux, elles ſont pour ceux à qui ils » s'aſſerviſſent ; leurs Locataires ſont » chez eux, ce ne ſont pas eux «. Notre Philoſophe nous engage à ménager un peu plus la liberté de notre ame, à ne *l'hypotéquer* qu'au profit de ce qui eſt juſte. L'occaſion n'en ſera point trop fréquente, ſi nous ſavons la juger ; mais l'homme accoutumé à ſe laiſſer emporter & ſaiſir par la volonté d'autrui, ne lui réſiſte en aucune circonſtance ; moins, toutefois, *parce qu'il veut aller, que parce qu'il ne peut*

ſe

se tenir. Personne n'est prodigue de son argent envers autrui ; rien de plus ordinaire que de lui prodiguer son tems, la seule chose dont nous dussions être avares. *Je me tiens sur moi*, ajoute Montagne. Nous avons tant de faux-pas à craindre dans notre course bornée, qu'il faut » un peu légerement & superficiellement couler ce monde ; le » glisser, non pas l'enfoncer. La volupté » même est douloureuse en sa profondeur. «

Est-il donc nécessaire de faire sentir le bonheur de ces expressions & de ces idées ? Le tems n'a rien fait perdre à celles-ci de leur énergie, ni aux premieres de leur grace. Un vernis plus moderne risquerait de gâter le tableau.

J'ignore ce qui a pu valoir à Montagne l'épithète *d'Egoiste*, qu'on affecte de lui prodiguer. Les devoirs qu'il im-

poſe à l'amitié auraient dû, pour jamais, le garantir d'un tel reproche. » Entre deux amis, dit Montagne, ſi » l'un peut donner à l'autre, c'eſt celui » qui reçoit le bienfait qui oblige ſon » Compagnon «. Il avait perdu un ami intime : ſes regrets, à cet égard, ſont auſſi touchans que ſincères. Tout entier à ſa douleur, il ne ſoupçonne pas même que rien puiſſe l'adoucir. Il regrette de vivre, puiſque ſon ami ne vit plus. » Nous étions, dit-il, à moitié » de tout ; il me ſemble que je lui dé» robe ſa part «. La fineſſe de l'expreſſion donne à cette penſée le tour de la ſaillie ; mais elle ne dérobe rien au ſentiment : on eſt encore plus touché qu'ébloui. On eſt ému & tranſporté en liſant cet autre trait d'exploſion d'une ame ſenſible. » Si l'on me demande pour» quoi cette extrême tendreſſe pour » mon ami ? Je ne puis y répondre que » par ces mots : C'eſt parce que c'eſt

» lui, c'eſt parce que c'eſt moi «.

O froids & dédaigneux Egoïſtes de nos jours! puiſſiez-vous ſentir comme Montagne; & pour vous en récompenſer, puiſſiez-vous exprimer comme lui vos ſentimens! (8)

Que les Amateurs du goût liſent ce que Montagne écrivit ſur le goût dans un tems où ce mot était auſſi peu en uſage que la choſe même qu'il déſigne. On ſera ſurpris qu'un Ecrivain du ſeizième ſiècle ait ſi bien jugé ceux du ſiècle d'Auguſte. Il reproche à Cicéron trop de préfaces dans ſes lettres, trop de prolixité dans quelques autres de ſes ouvrages. Virgile, Horace, Ovide, Sénéque, Tacite, Pline &c. ſont appréciés par notre Obſervateur avec une impartialité, un tact, une pénétration qui feraient honneur au plus ſage cri-

tique moderne. Les Contemporains de Montagne n'eurent ni à ſe louer ni à ſe plaindre de ſes jugemens. On ſait qu'ils avaient écrit avant que d'avoir une langue. Un Sauvage, avec ſes cailloux tranchans, n'eût jamais fait la belle Statue de Jupiter Olympien.

L'Education & le Pédantiſme, deux objets qui trop ſouvent ſe tiennent dans la ſociété, ne forment, ſans doute par cette raiſon, qu'un même chapitre dans Montagne. Il penſait comme du Bellay, qui dit quelque part:

Je hais, ſur-tout, un ſavoir pédanteſque.

Il avait trouvé, diſait-il, que *magis magnos Clericos, non ſunt magis magnos Sapientes.*

Les plus grands Clercs ne ſont pas les plus Sages.

Les Pédans modernes le lui ont bien rendu. (9)

Revenons à ce qui regarde l'Education. L'Auteur d'Émile paraît n'avoir pas lu infructueuſement ce chapitre. Montagne exigeait, avant lui, que toute leçon prît en faveur de la jeuneſſe l'empreinte de l'amuſement, & que tout amuſement lui offrît la matiére d'une leçon. Un cabinet, ajoute notre Sage, un jardin, la table, le lit, la ſolitude, la compagnie, toutes les heures, toutes les places lui préſenteront un objet d'étude; car la Philoſophie a le privilége de ſe mêler à tout.... Notre leçon ſe paſſant comme par rencontre, ſans obligation de tems ni de lieu, & ſe mêlant à toutes nos actions, ſe *coulera* ſans ſe faire ſentir. Les pas qu'on employe à quelque chemin déſigné, fatiguent bien plus que ceux qu'on deſtine volontairement à ſe promener dans une gallerie; ceux-ci

fuſſent-ils trois fois plus nombreux. » Je veux, enfin, dit Montagne, qu'un » jeune homme puiſſe faire toutes cho- » ſes, & n'aime à faire que les bonnes «.

Qui ne ſent que ces idées ont pu facilement germer & s'étendre ſous une plume éloquente & féconde ? Montagne a déterré le Diamant. Il ne fallait qu'une main habile pour le mettre en œuvre ; & cette main s'eſt rencontrée.

N'être pas mal, c'eſt être bien ; diſait un Poëte (1) réveré des Romains, comme ils réveraient leurs Sybilles, ſans ſe piquer toujours de les entendre. Le vers d'Ennius a pu ſuggérer à Montagne partie de ſes réflexions ſur les biens & les maux. Notre bien-être, ſelon lui, n'eſt autre choſe que l'abſence du mal-être. Ne point ſouffrir, eſt la plus grande perfection où

(1) Ennius.

l'homme puiſſe atteindre. Les deſirs même qu'inſpire la volupté n'ont pour but que de s'éteindre par la poſſeſſion ; & de nous rendre à l'inertie dont ils occupent la place. Mais qui nous préſerverait pour toujours de l'atteinte du moindre mal, éloignerait de nous à jamais celle du plaiſir. Ce ſerait bien plutôt nous anéantir que nous conſerver. » Je ſuis content, dit Montagne, » de n'être point malade ; mais ſi je le » ſuis, je veux ſavoir que je le ſuis ; » & ſi l'on m'inciſe, je veux le ſentir «.

Ce ne ſont point là de ces vérités que le ſophiſme enveloppe, & qu'il dénature dans la ſeule vue de leur donner le piquant de la ſaillie. Montagne, à qui elle eſt ſi familiere, ne la cherche jamais ; elle vient s'offrir à lui ; jamais il ne lui ſacrifie la juſteſſe de ſes idées. Ce qu'il vient de nous dire, eſt ce que nous avons mille fois éprouvé. Nous

portons avec nous la preuve de ce qu'il nous enſeigne. Il nous inſtruit moins de ce que nous ſommes, qu'il ne nous en fait reſſouvenir.

C'eſt-là, ſans doute, ce qui lui a fait éviter une foule de queſtions abſtraites, qu'on agite plutôt qu'on ne réſout, & qui laiſſent dans l'eſprit du Lecteur plus d'incertitude que de lumieres. Ce n'eſt guères que par circonſtance, on peut même dire comme en paſſant, qu'il ſeme dans ſon ouvrage quelques obſervations ſur la nature de notre ame. Il n'ignoroit pas que cette matiére ſi délicate reſſemble à l'eau mêlée d'un peu de limon; plus on l'agite, moins elle eſt claire. Nulle queſtion de Métaphyſique n'a plus exercé la plume des Philoſophes: nulle n'en était plus digne; mais il ſerait encore plus facile de raſſembler leurs opinions que de les réunir. L'ame, dit Thalès,

exiſte juſques dans les Etres animés. Le corps, dit Cratès, a la faculté de ſe mouvoir par une cauſe qui lui eſt propre. Aſclépiades nous dit que cette cauſe dérive du pouvoir des ſens. C'eſt un nombre mobile, diſaient les Egyptiens. Les Chaldéens, leurs Prédéceſſeurs, avaient déjà dit : c'eſt une eſſence, une vertu ſans forme déterminée. Ariſtote, qui voulait tout expliquer & n'être point trop entendu, appellait l'ame une *Entéléchie*, qui donne au corps la faculté de ſe mouvoir. Lactance, Sénèque, & beaucoup d'autres ſont de meilleure foi ; ils avouent que l'ame eſt une choſe qu'ils ne conçoivent pas. Cicéron avait déjà dit : que, de toutes les opinions ſur l'ame, Dieu ſeul peut juger quelle eſt la vraie. Ce n'était rien nous apprendre ; mais au moins n'était-ce pas nous tromper.

Ce fut Socrate qui établit poſitive-

ment le Dogme de l'immortalité de l'ame. Platon le conſigna dans ſes écrits. Il eſſaya d'aller encore plus loin que ſon Maître. Il admet une création intellectuelle, antérieure à la création corporelle. C'eſt pour empriſonner l'ame que le corps eſt créé. Elle ſavait tout; mais affaiſſée par la matière qui l'enveloppe, elle a beſoin qu'on la remette ſur la voie de ce qu'elle a ſçu. On ne lui apprend rien; on l'aide ſeulement à ſe rappeller ce qu'elle avait appris. C'eſt moins de ſa part une acquiſition qu'un recouvrement, un trait de pénétration que de réminiſcence.

Montagne rejette ce Syſtême. Nous ne ſavons, dit-il, que ce qui nous eſt enſeigné; & s'il était vrai que l'étude ne fût pour nous qu'une ſeconde opération de mémoire, ne nous ferait-elle pas aller quelquefois au-delà des leçons qui nous ſont données? On peut

lui répondre, que cette anticipation n'eſt point ſans exemple : lui-même pourrait en fournir la preuve, puiſqu'il en ſavait certainement plus qu'on ne lui en avait appris. N'a-t'on pas vu Paſchal deviner une partie de la Géométrie qu'on refuſait de lui enſeigner ? D'ailleurs, quels auraient donc été nos premiers Maîtres ? Qui les aurait mis en état de nous inſtruire ? De qui tenaient-ils les leçons qu'ils nous ont tranſmiſes ? Il faut donc leur ſuppoſer une origine ſurnaturelle, une communication directe avec l'Auteur ſublime des idées & des choſes. Preſque autant vaudrait-il admettre les idées innées, dont Platon fut réellement le premier Inſtituteur.

Il eſt plus difficile de répondre à la ſeconde obſervation de Montagne. Ce que ſavait notre ame, dit-il, tant qu'elle a réſidé à la ſource du vrai ;

était néceſſairement une émanation de la vérité même : pourquoi donc eſt-il ſi aiſé de lui faire adopter le faux ? Pourquoi l'embraſſe-t'elle ſi ſouvent par choix ? Pourquoi la vérité lui ſemble-t'elle ſi ſouvent problêmatique ? Toutes queſtions appuyées ſur l'expérience univerſelle. Notre Moraliſte les termine en avouant que le Dogme ſur la Nature de notre ame eſt plutôt du reſſort de la révélation que du Domaine de la Philoſophie (10).

Encore une fois, ſerait-ce là du Scepticiſme ? Et lorſqu'il ajoute : » La mortalité de l'ame eſt une opi- » nion auſſi rare *qu'inſociable* «, on ne voit pas comment pourrait mieux s'exprimer l'Ecrivain le plus orthodoxe.

Ne diſſimulons pas qu'en parlant du Suïcide, Montagne éleve une queſtion qu'il ſemble avoir craint de réſoudre,

Elle eſt du nombre de celles qu'il ne faut point agiter, ſi l'on ſe permet de les laiſſer indéciſes (11).

Mais pour quelques indéciſions, quelques ambiguïtés, quelques contradictions légères qui ſe ſont gliſſées dans ſes Ecrits, que d'autres reproches, tous injuſtes, ne ſe permet-on pas de lui faire? On ſe met à la torture pour dénaturer ſes idées: on calomnie juſqu'à ſa perſonne. Il dit quelque part: » la modeſtie fait l'homme de bien; » & l'on n'a pas craint d'accuſer de vanité le Philoſophe, qui a conſigné cette maxime dans ſon Ouvrage!

Il a dit: » Il n'y a point de plus dif- » ficile & de plus utile deſcription que » celle de ſoi-même; » & on l'accuſe d'avoir trop aimé à parler de lui!

Il a dit: » Le rang & la dignité don-

» nent ſouvent du crédit à d'ineptes » diſcours ». Il dit ailleurs : » les Prin- » ces donnent beaucoup, lorſqu'ils » n'ôtent rien ; » & on l'accuſe quelque part d'avoir été Courtiſan !

Il a dit : » Méditer eſt une puiſſante » étude ; » & l'on a prétendu qu'il le diſait pour excuſer ſon ignorance !

Il a dit : » Le vice ne peut ſe mon- » trer ſans donner du prix à la vertu ; » & c'eſt ſon Ouvrage qu'on a oſé regarder comme dangereux !

Ecoutez Montagne, obſcurs calomniateurs, qui, par de viles menſonges, croyez ſervir la vérité ; écoutez Montagne, il vous dira : » qu'on fait » tort au parti le plus juſte en l'étayant » de fourberie ».

Ecoutez Montagne, ô vous Criti-

ques amers, vous qui reprochez à ce grand Peintre de l'homme ces contradictions qui désignent si bien notre espéce ! écoutez Montagne, il vous dira : » les autres fabriquent l'homme ; je le » récite ; je ne peins pas l'Etre, je peins » le passage ; je n'enseigne point, je » raconte ».

Ecoutez Montagne, Esprits emportés & féroces ; vous qui n'élevez la voix que pour faire entendre les accens de la fureur ; vous qui raisonnez comme on dispute, & reprenez comme on outrage ! écoutez Montagne : » Il » y a, vous dira-t-il, voix pour instrui- » re, voix pour flatter, ou pour repren- » dre. Quand je gronde mon Laquais » d'un ton aigre & poignant, il devrait » me dire : Mon Maître, parlez plus » doux ; je vous oi bien. » Que de Censeurs, à qui le nom de *Maître* ne sera jamais dû ; & qui n'en ont pas moins le *ton dur & poignant* !

Et vous dont l'orgueil ou la singularité dirige les actions, les écrits, les discours; vous qui pour mieux fixer l'attention de vos semblables, prenez à tâche de ne leur ressembler en rien; qui pour fronder plus à votre aise tout ce qui est, feignez de regretter tout ce qui n'est plus; Charlatans en conduite comme en morale, écoutez Montagne; il vous dira: » que quiconque » n'a point les mœurs de son siécle, » doit s'en rapprocher, ou vivre à l'é- » cart; qu'on peut regretter de meil- » leurs tems, mais non se soustraire » aux tems actuels ».

Il dira à l'homme présomptueux: » L'homme est à l'égard de l'Univers, » scrutateur sans connaissance, Magis- » trat sans autorité; &, après tout, le ba- » din de la farce». Il ajoutera: «Cepen- » dant, si vous êtes César, croyez-vous hardiment

» hardiment le plus grand Capitaine du » monde ».

Il dira au Savant : » Celui-là a le » mieux profité de la leçon, qui la pra- » tique, & non qui la retient ».

Il dira au Guerrier, qui croit que l'honneur de vaincre eſt le premier de tous : » Je conçois facilement Socrate » à la place d'Alexandre ; mais Alexan- » dre à la place de Socrate, je ne le » puis ».

Il dira au Vieillard, devenu gron- deur & chagrin, ſans être devenu plus ſage : » Dans la vieilleſſe nous quittons » moins les vices que nous ne les chan- » geons ».

Il dira au Flateur ſervile : » On doit » ſe prêter à autrui, & ne ſe donner » qu'à ſoi-même ».

Il dira, enfin, à l'Ambitieux : » Nous

» ôtons à notre ame toute ſa priſe, en » lui donnant trop d'objets à ſaiſir ». A l'Avare : » Nous poſſédons mal ce qui » nous poſſéde ». Au Plaideur : » Je » n'eus jamais de procès ; parce que je » ne voulus jamais en avoir ». Au Curieux : » Tu te tailles plus de beſogne » que tu n'en peux faire ». Au Méchant : » Un homme de ta ſorte eſt la » pire piéce du Monde ».

Qu'on reliſe, (& on le relira toujours avec fruit) qu'on reliſe ce que nous dit Montagne ſur la *Prudence*, qualité qu'il juge inſéparable de la modeſtie ; ſur la *Modération*, qui laiſſe, dit-il, à nos ennemis autant de motifs de nous aimer qu'à nos amis mêmes ; ſur *l'Inconſtance*, cette Reine des hommes & la règle preſque univerſelle de leur conduite ; ſur *les Paſſions*, le plus puiſſant reſſort de l'ame ; ſur la *Conſtance*, qui, ſelon lui, eſt la fin & le

plus grand effort de la vertu; sur la *Défiance*, qui provoque la fraude; sur *la Crainte*, mere de la cruauté; sur la *Cruauté* même, affreux résultat d'une foule de vices, le terme que ne peut outrepasser le crime; & enfin sur la *Colere* qui nous privant d'abord de la raison, a bientôt fait d'un insensé un coupable. S'il faut en croire Aristote, la colere peut quelquefois servir d'arme & de bouclier à la vertu; mais, ajoute Montagne, c'est une arme d'une » espece particuliere : Nous remuons » les autres; celle-ci nous remue : notre » main ne la guide pas, c'est elle qui nous » guide : elle nous tient, nous ne la te- » nons pas ».

C'est presque toujours avec le même pinceau, avec cette vérité, cette vivacité d'expression que Montagne nous trace l'image de nos devoirs & de nos écarts. Il ne se jette point, comme tant d'autres, dans les sombres détours de la

Métaphyſique, vaſte contrée où chacun prend une route à ſon choix, peut indifféremment la ſuivre, n'arrive à rien; mais ne craint pas qu'un autre puiſſe jamais lui dire, avec certitude: J'ai choiſi la meilleure. On l'a vû, en nous parlant de l'ame, nous faire l'hiſtorique des opinions de tel ou tel Philoſophe ſur cette matiere impénétrable, & non chercher lui-même à la pénétrer. En vient-il à une autre Queſtion encore plus vivement agitée que la premiere, la preſcience de Dieu? il n'eſt encore que Rapporteur dans ce fameux procès. On voit ſeulement qu'il paraît s'arrêter à cette concluſion: » Dieu, au Regiſtre des cauſes des évé» nemens qu'il a en ſa preſcience, y a » auſſi celles qu'on appelle fortuites, & » les volontaires qui dépendent de la li» berté qu'il a donnée à notre arbîtra» ge; il ſait que nous faudrons, parce » que nous aurons voulu faillir ».

Voilà, peut-être, le seul endroit des Ouvrages de Montagne qui porte quelque empreinte de Métaphysique. On n'en retrouve aucune trace dans un autre passage beaucoup plus important par son objet. Là, il ne s'agit plus de raisonner sur la prescience de Dieu, il s'agit de prouver qu'il existe : Question superflue pour le vrai Philosophe ; il ne fut, il ne sera jamais Athée; Question, cependant, sur laquelle Montagne revient à plus d'une reprise. On s'épargnerait même ces nouveaux détails, si la calomnie n'eût pas accusé notre Philosophe d'avoir méconnu l'Etre Suprême qu'il défendait. Montagne n'écrivit qu'une fois, & la calomnie a mille organes qui se succédent : Montagne est plus vanté qu'il n'est lu, ou du moins lu de suite : il ne parle qu'à ceux qui savent l'entendre ; & la calomnie frappe toutes les oreilles, prend toutes les formules, s'empare de tous les idiômes,

Rapprochons donc ici l'accusé de ses faux-Juges. Rappellons ce qu'il a dit : c'est le moyen de faire évanouir ce qu'on lui impute.

Spinosa n'existait pas encore, au moins il était encore ignoré ; mais il eut, dans tous les tems, des Précurseurs, plus ou moins célébres. Montagne qui avait apprécié, jugé, condamné l'Athéisme dans son chapitre du doute raisonnable, établit ici la réalité d'un Etre Suprême, Auteur & conservateur de l'Univers. Il rapproche, en peu de lignes, tout ce qu'on a osé écrire de plus fort en faveur du Matérialisme. Si Dieu est, disent les Athées, il est animal, il a des sens ; &, s'il a des sens, il est sujet au dépérissement attaché à tout ce qui est matiere. S'il est sans corps, il est sans ame, & par conséquent sans action. Ecoutons, à son tour, notre Philosophe.

Nous ſommes incapables d'avoir formé le Monde : il eſt donc l'ouvrage d'un Etre bien Supérieur à nous. Nous ne concevons point comment le Monde a pu être formé ; nous concevons donc bien moins encore ſon Auteur ? Mais le Monde exiſte, & il eut un Auteur. Tous les Philoſophes de l'Antiquité peuvent s'être mépris ſur la Nature du Soleil ; aucun du moins n'a pu raiſonnablement ſe dire à lui-même : Je l'ai analyſé comme je puis analyſer le ſol qui me porte : aucun, cependant, ne fut jamais tenté de nier ſon exiſtence. Qui d'entre vous s'eſt jamais regardé comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers ? Il offre donc quelque choſe de meilleur. Vous voyez un ſuperbe Palais, & vous n'en découvrez point le poſſeſſeur : vous imaginez bien pourtant qu'il ne fut pas conſtruit pour le rat & l'araignée. Il eſt même trop vaſte & trop magnifique pour l'hom-

me : c'eſt donc la demeure de quelqu'un plus grand que nous ?

Rien, pourſuit Montagne, rien ſans ame & ſans raiſon ne peut produire un Etre animé, & capable de raiſon : ce qui nous a produit a donc ame & raiſon ? Chaque partie de nous eſt moindre que notre enſemble : nous ne ſommes qu'une faible émanation de l'Etre Suprême : il eſt donc pourvu bien plus abondamment que nous de cette ſageſſe & de cette raiſon qu'il nous diſtribue ? Les Aſtres ne nuiſent point : il eſt donc à croire qu'ils nous ſervent ?.. Nous avons *vie*, *raiſon & liberté*, nous avons des notions ſur la bonté, la généroſité, la juſtice ; nous ne les tenons que de celui qui les poſſéde par eſſence. Au reſte, ajoute notre Philoſophe, (& je regretterais de ne pas employer ici ſes propres expreſſions, la puiſſance de Dieu » eſt trop au-deſſus de

» l'ordre de la Nature, pour ſouffrir
» que nos concluſions l'attachent & la
» garottent. Ce n'eſt point par nous
» qu'on y arrive ; cette route eſt trop
» baſſe. Nous ne ſommes non plus près
» du Ciel ſur le Mont Cénis qu'au fond
» de la mer ».

On ſent que Montagne a raſſemblé toutes ſes forces pour maintenir une vérité qui lui était chère. Ce n'eſt point ici un combat ſimulé. Ce ne ſont point non plus de ces argumens plus ſubtiles que ſolides. C'eſt la raiſon même qui embraſſe la défenſe de ſon Auteur.

Que ne m'eſt-il permis de ſuivre Montagne juſques dans les moindres détours de la carrière tortueuſe, mais brillante, qu'il s'eſt tracée ! C'eſt toujours à regret qu'on le quitte, lors même qu'on ſent qu'il ſe jette à l'écart. Il eſt pour ſes Lecteurs ce qu'Angéli

que était pour Roland, qui trompé par elle, &, ne l'ignorant pas, courait encore après elle. Mais le premier ſoin de l'homme qui écrit doit être de ne point fatiguer ſon Lecteur ; celui de l'inſtruire n'eſt que le ſecond. Ailleurs, c'eſt le tableau qui détermine la meſure du cadre ; ici c'eſt le cadre qui déterminera celle du tableau. Hâtons-nous donc de paſſer au conſeil que nous donne Montagne ſur le dernier de nos devoirs, le plus eſſentiel de tous, celui de ne point troubler notre vie par la crainte de la mort, ni notre mort par les regrets de la vie ; celui enfin de ſavoir mourir.

Notre dernier inſtant eſt le juge de tous les autres : c'eſt, dit un Ancien, le jour qui doit prononcer ſur toutes mes années. Faites que votre mort ne diſe que ce que votre vie avait déja dit. La Fortune guette quelquefois ce moment

pour détruire ſon ouvrage, en même tems que la Nature détruit le ſien. La mort n'eſt, par elle-même, ni un bien ni un mal ; elle tient de nous ce quelle eſt pour nous. Si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu, un jour eſt égal à tout ; il n'y a point d'autre lumière ni d'autre nuit. Ce que vous laiſſez de tems n'eſt pas plus à vous que celui qui s'eſt paſſé avant votre naiſſance ». Encore que ton âge ne ſoit pas » achevé, ta vie l'eſt, nous dit Mon» tagne. Tous les jours vont à la mort, » le dernier y arrive. Enfin, pourſuit» il, votre mort tient à l'ordre, au main» tien de l'Univers ; c'eſt une des pièces » de la vie du monde ».

Ni Platon, ni Sénèque, ni Cicéron lui-même, n'ont rien écrit de plus ſublime ſur cet inſtant ſi redoutable, en apparence, & ſi inutilement redouté. Nous enſeigner à ne pas crain-

dre la mort, c'eſt nous délivrer d'un des plus grands fléaux de la vie.

Tel eſt le genre de Philoſophie & de Morale adopté par Montagne. Il penſe comme Platon écrivait; il écrit comme parlait Socrate. Il ne cherche point à définir l'homme, il en fait l'hiſtoire. Lorſqu'il parle de lui-même, c'eſt de nous auſſi dont il parle. Il n'a fourni que les crayons & la toile du tableau; nous en fourniſſons les traits & les couleurs. (12)

Je n'ai, juſqu'à ce moment, loué Montagne qu'en vous offrant l'analyſe de ſes penſées. Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui vient de parler. Je vais encore le laiſſer agir. Je ne ſerai que ſimple narrateur; mais on pourra croire que je m'érige en Panégyriſte.

SECONDE PARTIE.

MONTAGNE Philoſophe dans ſa conduite.

LA Nature ne produit rien fortuitement. Elle prépare tout, juſqu'aux révolutions en apparence les plus ſubites. Leurs avant-coureurs peuvent nous échapper; elle n'en demeure pas moins fidelle à la loi qu'elle s'eſt tracée: loi immuable dans l'ordre moral comme dans l'ordre phyſique. Nous avons vu ce que Montagne devait à ſon pere. Il n'eſt point cité; mais il mériterait de l'être. Voyons maintenant ce qu'il dut à lui-même; ſeul moyen d'apprécier ce qu'il vaut réellement.

La Nature l'avait ſpécialement deſ-

tiné à juger l'homme: une de ces circonstances qui reglent tout dans les familles, le condamna d'abord à juger des procès. Il fut pourvu, sans son aveu, d'une Charge de Conseiller au Parlement de Bordeaux. Montagne ne nous dissimule pas qu'il avait peu de vocation pour cet emploi, & qu'il était l'homme le moins propre à s'occuper même de ses affaires personnelles». J'ai encore pis que cette incapacité, nous dit-il; c'est qu'elle ne m'affige point du tout». On ne peut, en effet, porter plus loin que notre Philosophe l'insouciance pour tout ce qui regardait sa fortune. Il ne fit jamais rien pour l'accroître, & ne s'occupa que médiocrement du soin de la conserver. Il aurait voulu trouver quelqu'un en état de gouverner ses affaires & de le gouverner lui-même. Il ne pouvait se résoudre à surveiller ceux mêmes qu'il soupçonnait d'abuser de sa confiance.

» La portion du Glaneur, disait-il : étu-
» dier & compter son argent, c'est ainsi
» que l'avarice fait ses approches ».

Il n'est, sans doute, aucun Plaideur qui, à l'aspect de ce tableau, ne tremblât de rencontrer un pareil Juge. Qu'il se rassure. Montagne n'ignorait point que si l'insouciance est permise au Philosophe relativement à ce qui le concerne, elle ne l'est point au Magistrat relativement à ce qui regarde autrui. Jamais le dégoût n'éloigna Montagne de ses devoirs. Il existe encore dans le Parlement de Bordeaux une tradition honorable & de la maniere dont notre Magistrat Philosophe se conduisit, & de l'équité lumineuse qu'il déploya dans tous les rapports dont il fut chargé. Il prouva, enfin, qu'on peut faire par vertu ce qu'on ne ferait point par vocation. (13)

Etienne la Boëtie, Auteur d'un ex-

cellent Traité sur la Servitude volontaire, était contemporain & Collègue de Montagne. Ils pouvaient n'être que rivaux; ils devinrent amis. Les Annales de la Littérature, de la Philosophie, ajoutons-y encore celles du genre-humain, n'offrent que bien peu d'exemples d'une amitié aussi parfaitement réciproque. Montagne en connaissait tous les devoirs; il a pris soin de les consigner dans son ouvrage ». Entre deux » amis, disait-il, si l'un donne à l'autre » c'est celui qui reçoit le bienfait, qui » oblige son compagnon ». La mort vint mettre un terme à cette union si rare, mais Montagne fut le plus à plaindre, il survécut à son ami. » Nous » étions, dit-il à ce sujet, nous étions » de moitié en tout; il me semble que » je lui dérobe sa part ». (14)

Malheur à l'ame dure & desséchée qui ne sentirait ni le mérite ni l'attendrissante

driſſante énergie de ces expreſſions! Leur extrême délicateſſe donne à cette penſée le tour de la ſaillie ; mais il ne dérobe rien au ſentiment. On eſt encore plus touché qu'ébloui.

Rien ne dédommage de l'amitié, ſi ce n'eſt l'amour, en ſuppoſant même qu'il nous en dédommage. Il nous affecte infiniment plus, & nous ſatisfait peut-être moins. L'amitié remplit notre ame, l'amour la bouleverſe : l'un nous agite, l'autre nous occupe. L'amitié nous conſeille, l'amour nous commande. L'amitié nous dirige, l'amour nous entraîne. Montagne avait déja connu cette paſſion impérieuſe. « Je » m'y échaudai, dit-il dans ſa maniere » naïve de tout dire. Il eſt vrai que ce » coup de fouet m'a ſervi depuis d'inſ» truction ». Ce genre d'expérience, & peut-être encore plus ce goût d'indépendance qui tenait à ſon caractère,

ne lui inſpiraient pas un penchant bien vif pour le mariage. Tout annonce qu'on lui donna une femme comme on lui avait donné une Charge. Il s'était montré bon Magiſtrat ſans vocation ; il fut encore bon Epoux ſans avoir ambitionné de l'être. (15)

Un événement imprévu le délivra des pénibles fonctions de la Magiſtrature ; fonctions qui ne peuvent être appréciées quand elles ſont bien remplies. Son frere aîné mourut. Il devenait par-là le chef de ſa famille ; & l'Hiſtorien de ſa vie nous dit qu'alors il *quitta la Robe pour l'Epée*. Il ne parait pas en avoir ſouvent fait uſage, & ce ne ſont point ſes exploits que je prétends décrire. Ce qu'il y eut de plus avantageux pour lui dans ce changement d'état, c'eſt qu'il put ſe livrer à ſes goûts ; je veux dire à l'étude. Je le vois preſque en même tems décoré par Charles IX du premier

Ordre de l'Etat. C'était jusqu'alors celui de Saint Michel; on sait que l'Ordre du Saint Esprit ne fut institué que par Henri III. Cette faveur faite à Montagne ne pouvait être qu'une récompense de la maniere dont il venait d'exercer sa courte Magistrature. Il n'avait jusqu'à ce moment presque aucun titre littéraire. Il déclare, d'ailleurs, n'avoir jamais sollicité cette décoration. Ainsi il n'avait pas même pour y prétendre, les droits que donne l'importunité.

Charles IX mourut; & Montagne (j'ignore par quel motif,) parut à la Cour de Henri III; dans cette Cour dévote & voluptueuse; où l'on mêlait, sans remords & sans relâche, l'intrigue à la dissipation; la perfidie à la politesse; les proscriptions aux amusements; la débauche à la pénitence.

Accueilli par la Reine-Mere, par

cette Catherine de Médicis, devenue à jamais célébre par les maux qu'elle a causés, Montagne fut encore plus recherché par ce fameux Cardinal de Lorraine, courtisan souple & Prélat impétueux; né Politique & Eloquent, comme son frere était né brave & inquiet. Un tel Maître eût facilement séduit tout autre éleve que Montagne. J'appelle celui-ci l'éleve du premier, puisque Montagne entrait dans le monde, & que le Cardinal avait sur lui l'avantage inappréciable que donne à tout homme en place, le génie joint à la puissance, sur l'homme à qui la Nature n'a départi l'un qu'en lui refusant l'autre.

Voilà donc, dira quelque Ennemi de Montagne, voilà donc votre Philosophe érigé en Courtisan? Il va, comme Sénèque, habiter la Cour, & nous vanter la retraite; briguer les hon-

neurs, & nous prêcher la modération; accumuler des tréſors & faire l'éloge de la pauvreté ! Non, leur dirai-je ; il va plutôt vous montrer comment on peut reſter incorruptible au ſein même de la corruption ; comment on peut être en faveur, & ne rien obtenir, parce qu'on s'eſt preſcrit la loi de ne rien demander : enfin, (& c'était peut-être là l'épreuve la plus difficile dans ces tems de trouble & d'anarchie,) Montagne va vous montrer comment on peut tenir par la reconnaiſſance aux Ennemis de ſon Prince, & ne ceſſer jamais de lui être fidèle.

» Je hais à mort de ſentir le flateur ; » écrit Montagne . . Je me préſente le » moins à qui je me ſuis le plus donné... » Je n'ai rien cherché, & n'ai auſſi rien » pris.

Montagne était trop au-deſſus de la prévention pour eſtimer aveuglément

ceux dont il adoptait le parti par devoir, & pour condamner ſans examen ceux du parti oppoſé ». Les premiers, » dit-il dans ſon ouvrage, adorent tout » ce qui eſt de leur côté; moi je n'excuſe pas ſeulement la plupart des choſes qui ſont du mien ». On le vit, en effet, au milieu des troubles, des fureurs de parti & des manœuvres de la haine, s'impoſer une fonction digne de lui, celle de conciliateur. On criait de toutes parts : Aux armes ! vengeons la Religion outragée ! Et notre Philoſophe leur diſait : Les combats ne ſont point des raiſons; la Religion que vous prétendez ſervir par le meurtre & le carnage, vous recommande la charité, la douceur: faites ce qu'elle recommande, & vous la ſervirez mieux.

Les tems n'étaient pas encore arrivés où cette leçon, auſſi orthodoxe que ſage, devait être accueillie. On n'était

alors ni capable, ni digne de l'entendre. Quels tems ! Et pourquoi faut-il que les Annales d'un Peuple, devenu auſſi humain qu'éclairé, ſaient à jamais ſouillées par ces récits déſaſtreux, par ces images d'horreur & d'opprobre ! Je me ſens à peine le courage d'en retracer une faible eſquiſſe. Mais ſi j'avais à peindre Orphée ſortant des Enfers, & victorieux de la barbarie de Pluton, il faudrait bien, pour mettre en évidence la gloire qu'il eut d'en triompher, il faudrait bien, dis-je, retracer une idée & de l'horrible ſéjour du Tartare, & de l'infléxibilité cruelle du Dieu qui le gouverne.

Repréſentons-nous cette race féroce & proſcrite, que la Fable fait éclore à la volonté de Deucalion & de Pirrha; qui ſemble n'être née que pour s'entre-détruire, & qui ne ceſſe de combattre qu'en ceſſant d'exiſter: tels étaient alors

les Français. Les conſpirations ſuccédaient aux combats, les combats aux conſpirations. On épuiſait toutes les reſſources de la fureur & de la perfidie pour tarir le ſang national juſques dans ſes derniers canaux. Il y eut cependant quelques intervalles de repos; mais on ne ſe repoſait que par laſſitude. On employait ces moments d'une trève forcée à s'obſerver des deux parts, à épier l'inſtant d'attaquer ſon ennemi avec plus d'avantage. L'incendie n'était pas éteint; il couvait ſeulement ſous la cendre, s'attachait aux fondements de l'édifice, dont la ruine devait entraîner bientôt celle de la maſſe entiere: le faîte & la baſe allaient devenir la proie du même tourbillon. Quoi qu'il en ſoit, Montagne ſaiſit cette apparence de calme pour eſſayer de le rétablir en effet. Ses relations avec le Cardinal de Lorraine l'avaient lié avec le célébre Duc de Guiſe ſon frere. Il était également con-

nu du jeune Roi de Navarre, Chef du Parti Proteſtant : il en était également eſtimé ; parce que la vertu obtient l'eſtime de tous les partis, quelle que ſoit la différence de leurs intérêts & de leurs opinions.

Montagne ſentit qu'en réconciliant le Duc de Guiſe avec Henri de Bourbon, c'était réconcilier tous les Français ; au moins c'était fermer les portes de la guerre. On ſait que ce fléau, ſur-tout celui de la guerre civile, ne prend ſa ſource que dans les paſſions, l'intérêt ou le caprice des premiers perſonnages d'un Etat. Le peuple, pour lequel ils ſemblent s'armer, n'eſt que l'inſtrument & la victime de leurs projets. Mais il y avait trop d'oppoſition dans le caractere & les vues de Guiſe & du Roi de Navarre ; le dirai-je ? trop d'égalité entre leurs talens & leur gloire, pour que cette réconciliation

devînt facile. Tel eſt le malheur de notre condition, que l'égalité de mérite, qui entraîne malgré nous nos ſuffrages; qui devrait rapprocher & unir deux émules; qui devrait former entre eux les liens d'une amitié reſſerrés par ceux de l'eſtime, n'y fait éclore pour l'ordinaire qu'une rivalité implacable.

Le Duc de Guiſe, né d'un ſang illuſtre, mais plus fier encore du mérite de ſon pere & du ſien propre, que du haut rang de ſes Ayeux, ſemblait porter ſes projets ſi loin, que l'hiſtoire même n'oſe en aſſigner les limites. Affable avec le Peuple qu'il voulait gagner; altier avec les Grands qui eſſayaient de ſe faire craindre; libéral juſqu'à la prodigalité; capable de toute action magnanime qui ne contrariait point trop ſes deſſeins; audacieux à la Cour, vaillant à la guerre; connaiſſant à fond cet art terrible, que tant d'autres pratiquaient

ſans le connaître, & moins jaloux de l'éclat que de la ſolidité des ſuccès : tel fut ce moderne Catilina, bien ſupérieur à l'ancien par l'enſemble de ſes talens, & par un très-grand nombre de vertus. Pour être le plus grand & le plus utile des ſujets de ſon Prince, il n'avait beſoin que de ne pas devenir ſon rival.

Henri de Bourbon, qui figure ſi glorieuſement dans notre Hiſtoire & dans notre ſouvenir ſous le nom d'Henri IV, eut la valeur & la franchiſe de nos anciens Preux. Il en eut auſſi l'audace. Réduit à fuir les embûches, mais ne redoutant point les dangers ; obligé de combattre à la fois, & le Monarque auquel il devait ſuccéder, & la France qui devait un jour lui être ſoumiſe ; n'ayant, pour le ſeconder, qu'un parti abattu ; il avait relevé l'un, & triomphé des autres. Du reſte auſſi confiant qu'in-

trépide ; auſſi peu enclin aux ſoupçons qu'aux attentats, l'inimitié peſait à ſon cœur. Il n'eut pour ennemis que ceux dont ſa magnanimité ne put ſubjuguer la haine : il eut pour amis tout ceux qui ne réſiſtent point à la vertu.

C'était ces deux hommes, ſi oppoſés en tout, même dans l'uſage des vertus qui ſemblaient leur être communes, c'était eux, dis-je, qu'il s'agiſſait de réconcilier. C'était du rapprochement de ces deux hommes que dépendait le repos de vingt millions d'autres. Jamais la politique & l'humanité ne confierent à la ſageſſe une fonction plus digne d'elle : jamais Philoſophe ne fut chargé d'une miſſion auſſi importante, auſſi délicate. On croit voir Mentor quitter les murs de Salente, & s'avancer, l'olive à la main, vers le camp des ennemis d'Idomenée.

Mais n'héſitons pas de le dire, celui

qui comptait le moins sur le succès de cette Ambassade, c'était l'Ambassadeur même. Accoutumé à juger les hommes, il ne se méprit pas long-tems sur le caractere des deux rivaux qu'il essayait de réconcilier. On réconcilie ceux que sépare la haine ; mais non ceux que divise l'intérêt. La Religion, pour laquelle Bourbon & Guise semblaient combattre, n'était pour eux qu'un mot, un prétexte, un masque illusoire. Il n'en eût pas plus couté au Chef de la Ligue d'embrasser le Protestantisme, qu'au Chef de ce Parti de combattre à la tête des Catholiques, si chacun d'eux y eût trouvé son intérêt, s'il n'eût craint que cette inconstance ne le rendît suspect aux deux Partis. C'est ce que Montagne détailla depuis, d'une maniere bien précise & bien positive, à son illustre ami le Président de Thou, Historien si supérieur au siecle dont il écrivit l'histoire. (16)

Eh! voilà donc ceux pour qui un peuple séduit s'entre-égorge ? C'est donc pour eux que vous courez aux armes, vous Ligueurs enthousiastes, vous Protestans fanatiques! Vous croyez défendre vos Temples; vous n'êtes armés que pour servir l'ambition : l'un poursuit Henri, l'autre Guise ; & demain, peut-être, il aura pour Chef celui des deux dont il a juré la perte. L'intérêt seul est la regle de leur conduite ; cet intérêt peut changer, & ils changeront avec lui : alors vous combattrez ceux pour qui vous aviez pris les armes ; sauf à les suivre encore, si quelque nouvelle combinaison les ramene à votre tête.

Nous avons laissé Montagne au milieu des fonctions de son Ambassade, & prêt à déployer auprès du Roi de Navarre toute l'éloquence que le zèle & le génie peuvent suggérer en faveur de la raison & de l'humanité. Mais, outre

les motifs ſecrets dont le cœur humain n'eſt que trop ſuſceptible, & qu'il ne daigne pas toujours s'avouer à lui-même, Henri ne pouvait oublier ni l'horrible maſſacre dans lequel il s'était vu preſque enveloppé, ni que Guiſe avait été un des inſtigateurs de ce maſſacre. Montagne eut la douleur de ne point réuſſir dans ſa noble tentative; mais il eut au moins la gloire, toujours bien réelle, de l'avoir formée.

On ſait quelles ſanglantes cataſtrophes ſuivirent ces fatales diviſions. La Ligue ſe forma. On vit le paiſible Pariſien, devenu tout à coup ſéditieux, courir aux armes; s'en faire des propres inſtrumens de ſon induſtrie; ériger mille remparts dans l'intérieur de la ville; & ſourd à la voix de ſon Prince, n'écouter que celle de la révolte. Guiſe fut un jour entier Roi dans Paris. Le bonheur de la France voulut qu'il ne

sentît pas alors tout ce qu'il pouvait ; ou qu'arrivé aux bords du Rubicon, il n'osa le franchir. Le Roi, chassé de sa Capitale par un de ses sujets, n'oublia ni le péril qu'il avait couru, ni l'offense qu'il avait essuyée. Il s'occupa moins de ce que Guise n'avait point fait que de ce qu'il aurait pu faire. Guise, enfin, était parvenu à se faire craindre: pouvait-il ne le pas juger coupable ?

Mais écartons de l'éloge d'un Sage ces détails sanglans qui révoltent la raison & l'humanité. Il avait sû prévoir tous ces désastres ; & ne pouvant les prévenir, il voulut, sans doute, s'épargner la douleur d'en être le témoin. Tel parait avoir été le véritable motif de ses voyages : » Je sais bien mieux ce » que je fuis, nous dit-il à ce sujet, que je » ne puis savoir ce que je vais chercher ». C'est-là ce qui l'arrache des bras d'une épouse & d'une fille unique, l'une & l'autre

l'autre dignes de ſa tendreſſe, & qui la poſſédaient ſans réſerve. C'eſt-là ce qui l'oblige de quitter ſa Patrie dans l'âge où le plus indifférent Coſmopolite ſonge à s'en rapprocher : ce fut enfin à l'âge de quarante-ſept ans que Montagne, affligé des maux qui déſolaient la France, & plaignant également les deux Partis armés l'un contre l'autre, entreprit un voyage qui dut lui paraître auſſi douloureux qu'un exil.

Ses pas s'adreſſerent d'abord vers la Suiſſe, République formée par le haſard & le beſoin, comme preſque toutes les autres : Montagne en traverſant la France, jette autour de lui le coup-d'œil d'un habile obſervateur. Ce qu'il nous a laiſſé à cet égard eſt précieux, puiſque notre propre Pays nous eſt ſi peu connu. Nous avons une foule de voyages, ſoit de l'Aſie, ſoit de l'Afrique, ſoit des deux Indes, ſoit d'une

partie de l'Europe, composés ou traduits dans notre langue; celui de la France est encore à faire & à décrire.

Avouons-le cependant; la maniere d'observer de Montagne est très-inférieure à celle de Chardin: celui-ci ne quitte une contrée qu'après nous en avoir bien fait connaître les habitans; qu'après avoir décrit leurs usages, leurs penchans, leur caractere; en un mot, tout ce qui constitue le moral d'une Nation; rien de ce qui peut intéresser ne lui échappe. Montagne n'eut pas toujours un tact aussi sûr; il nous fait souvent mieux connaître l'auberge où il a logé, que la ville dont cette auberge fait partie. Le seul article où Montagne paraît avoir retrouvé son génie, c'est lorsqu'il nous parle de Rome. Il semble que cette ville fameuse soit le trépied de la Sybille; elle produit l'en-

thouſiaſme ſur tous ceux qui peuvent l'approcher. L'ame s'agrandit & s'éleve au ſeul ſouvenir de ce berceau des Scipions, des Emiles, des Catons, des Jules-Céſar ; au ſeul ſouvenir de ce Peuple vainqueur & légiſlateur de tant d'autres Peuples. Ce fut, peut-être, le nom Romain qui créa Corneille.

Ecoutez Montagne : je ne ferai ici que rapprocher ſes idées, ſouvent même ſes expreſſions. Frappé de la grandeur des ruines qui l'environnent, ces ruines mêmes lui rappellent ce que dut être jadis cette Rome qui n'eſt plus ; ces ruines ſont encore pour lui le ſimulacre majeſtueux de la Capitale du Monde. L'Univers, qu'elle avait ſoumis à ſon pouvoir arbitraire, ſemble s'être réuni pour opérer ſa deſtruction. Il a briſé, diſperſé tous les membres de ce corps giganteſque ; & comme le ſimulacre même de ce coloſſe abattu pouvait l'ef-

frayer encore, il essaïa d'ensevelir jusqu'à son tombeau; mais ce qu'il oublia de cacher à nos yeux, la fortune le mit à part; elle voulut qu'il devînt le témoignage de cette énorme grandeur, que tant de siècles, tant de ravages, la conspiration du monde entier, réitérée tant de fois, avaient pu détruire, mais que rien ne pouvait remplacer. (17)

Grégoire XIII tenait alors le sceptre de l'Eglise de Rome. Pontife modéré, ami des Arts, opposé presque en tout à Sixte-Quint son successeur, j'en excepte la magnificence. Il ne prit part aux troubles dont la France était agitée que pour essayer de les éteindre. Son Légat fut un Ministre conciliateur; fonction qu'une telle dignité ne désignait pas toujours. Montagne nous trace de ce Pontife un portrait qui annonce l'impartialité du Peintre. Il ne faut point en faire honneur à sa doc-

trine. La franchiſe formait la baſe de ſon caractère. Il eût peint le Muphti avec la même vérité qu'il peignait le Pape.

Tandis que Montagne était à Rome, qu'il y était accueilli, même par le Souverain Pontife, ſes *Eſſais* furent dénoncés à l'Inquiſition Romaine par deux Théologiens Français. L'examen qu'en fit ce Tribunal finit par devenir une approbation plutôt qu'une cenſure. On n'éxigea de l'Auteur aucun changement, aucune retractation ; & lorſqu'il prit congé de la Cour de Rome, le Pape, (je rapporterai ſes propres expreſſions,) le Pape, dis-je, l'exhorta *à perſévérer dans l'attachement qu'il avait toujours porté à l'Egliſe & au ſervice du Roi Très-Chrétien.*

Voilà donc Montagne qualifié à Rome d'ami de la Religion, & accuſé

en France d'être un de ſes plus dangereux adverſaires? Nos Docteurs ſe piquent-ils d'être plus rigoureux que ceux du Saint-Office? La France a vû éclore dans ſon ſein une foule de diſputes, la plupart très-puériles, & toutes portées au Tribunal du Pape, qui ſouvent les dédaignait. Qu'en eſt-il arrivé? on n'a voulu croire ni à ſa déciſion ni à ſon ſilence: on a combattu juſqu'à ce que la fatigue des Champions, ou l'ennui des Spectateurs, ayent fait poſer les armes des deux parts. Heureux encore, ſi l'horreur ne ſe joignait pas fréquemment au ridicule! heureux, dis-je, ſi le zele ne reſſemblait point trop à la haine, & ne confondait pas les moyens d'inſtruire avec ceux de perſécuter! (18)

Grégoire XIII fit plus que de ne point compter notre Sage parmi les ennemis de l'Egliſe, il voulut que Rome le comptât parmi ſes Citoyens. Le Di-

plôme lui en fut expédié. C'était rappeller cette ville fameuſe à ſes anciens principes. Grégoire ne fit dans cette circonſtance, que ce qu'Auguſte aurait fait bien des ſiècles avant lui.

Je ne ſuivrai point Montagne dans les différentes courſes qu'il fait en Italie. Arrêtons-nous cependant avec lui à Ferrare, & partageons les pleurs qu'il y verſa en voyant l'immortel le Taſſe enfermé dans une ſale priſon ; en voyant, dis-je, le plus ſublime Génie de ſon ſiècle confondu parmi une foule d'inſenſés, regardé comme eux, traité, ou plutôt négligé, inſulté comme eux ! Tel fut l'ordre donné pat cet Alphonſe de Ferrare, qui, à force d'invitations, l'avait attiré à ſa Cour. On connait mieux la punition que la faute. L'amour, dit-on, en fut la ſource ; le Taſſe *eut des yeux*, comme Ovide, & fut encore plus rigoureuſement puni

d'avoir été ſenſible. Pouvait-il manquer de l'être, celui qui avait ſi bien chanté Armide, Clorinde & Herminie ? Il n'était pas né Prince ; mais il les illuſtrait. Au ſurplus, il ſemble que la Fortune ſe plaiſe à traverſer ceux pour qui la Nature marqua trop de prédilection. Le Taſſe, délivré de ſes fers, ſe vit en proie à de nouveaux malheurs. En vain Clément VIII, Pontife cher à l'Egliſe & aux Lettres, voulant réparer envers l'Homère d'Italie les torts de la fortune & du Duc de Ferrare, lui décerna le Triomphe du Capitole : encore un jour, & le Taſſe allait recevoir ces mêmes honneurs brigués autrefois par les Emiles, par les Scipions ; il ne le vécut pas !

Demanderai-je grace pour cette excurſion ? Serait-il permis de paſſer bruſquement à côté de la priſon qui renferme le Taſſe ? Peut-on ne pas jetter au moins un regard de douleur ſur

cette illuſtre victime dévouée à l'opprobre ? Je me trompe ; ce fut à l'oppreſſion. Il n'eſt pas plus poſſible à l'homme puiſſant d'avilir l'homme de génie, que d'acquérir du génie à force de puiſſance.

Montagne avait auſſi viſité la Capitale de Toſcane, ſi connue ſous le nom de Florence, & l'avait jugée avec aſſez de rigueur. Veniſe ne lui inſpira aucun enthouſiaſme ; & en général notre Philoſophe était plutôt obſervateur qu'admirateur. Il portait ce genre d'aſpérité juſques dans l'examen des femmes, quoique ſes Critiques lui aient fait le reproche d'avoir toujours marqué trop de penchant pour elles. C'eſt même ce qu'il ne diſſimule point dans ſes écrits, où, comme je crois l'avoir déja dit, il ne diſſimule rien » : Je n'ai » jamais rompu avec les femmes, nous » dit-il, tant que j'y tenais ſeulement » par un filet ». Il déclare en même

tems ne les avoir jamais trompées. On peut mettre plus d'auſtérité dans ſa conduite ; mais il n'eſt pas poſſible de mettre plus de décence dans ſes faibleſſes. (19)

Ne confondons point la galanterie avec la licence. Le Philoſophe Montagne ſe piqua toujours d'être galant. Platon l'était auſſi, & n'en fut pas moins un Sage. Les belles Athéniennes ſuivaient ſes leçons ; & il ne dédaignait pas de leur développer les myſtères du Licée. Eh ! pourquoi la ſociété d'un Sexe qui embellit tout, qui nous conſole de tout, pourquoi, dis-je, cette relation ſi naturelle entre lui & nous, ſerait-elle interdite au véritable Philoſophe ? L'Univers entier eſt ſon livre : il doit l'étudier ſans diſtinction de chapitre. Laiſſer à l'écart celui des femmes, ne ſerait-ce pas négliger la plus intéreſſante partie de l'ouvrage ?

Notre Philoſophe épia la Nature juſques parmi ces êtres qu'elle ſemble avoir un peu trop négligés ; ſi toutefois elle n'eſt pas reſtée auprès d'eux, tandis qu'au contraire nous nous éloignons d'elle ! Je le vois donner un bal aux Payſannes des environs de Lucques, prendre part à leurs danſes, & diſtribuer des Prix aux plus agiles. C'eſt ainſi qu'on a vu depuis le célèbre P. Mallebranche deſcendre des ſublimes & vagues régions de la Métaphyſique pour ſe mêler à une troupe d'Ecoliers, participer à leurs jeux innocens & ſe délaſſer, en leur diſputant le prix de la courſe, des écarts bien plus fatiguans de ſon imagination. (20)

Montagne était encore en Italie quand on lui annonça qu'il venait d'être élu Maire de Bordeaux. Il ſuccédait au célèbre Maréchal de Biron, pere de celui qui termina une vie long-tems glorieu-

ſe par une cataſtrophe bien funeſte. La Ville de Bordeaux ne décernait communément la place de Maire qu'à des hommes du plus haut rang, & pourvus des plus hautes dignités. Montagne y ſuppléa par des vertus. Il refuſa cependant cette place juſqu'à deux fois. Ce ne fut même que ſur un ordre abſolu du Roi qu'il ſe détermina à l'accepter. Au reſte, il procura aux Citoyens, dont il était devenu le Chef, un bien ſans lequel on jouit mal de tous les autres; un bien d'autant plus inappréciable que les deux tiers de la France en étaient alors privés; la paix. Il maintint les Bordelois dans la fidélité qu'ils devaient à leur Prince, tandis que tant d'autres villes donnaient l'exemple de la révolte. Le Sage eſt né paiſible: il ſait que la vertu n'eſt dans ſon principe que l'amour de l'ordre. Il voudrait établir cette harmonie parmi les humains, comme l'Etre qui créa l'Univers

l'établit entre les différentes portions qui le compoſent.

Il eſt ſuperflu d'obſerver que Montagne eut des ennemis. L'homme ſupérieur en manqua-t'il jamais? Notre profond Moraliſte eut pourtant la modeſtie de croire qu'il pourrait échapper aux traits de l'envie. C'eſt, ſans doute, la meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à ceux qui l'accuſent d'avoir connu la vanité. » D'être aimé, diſait-il en par» lant de lui-même, je n'oſe en ré» pondre; mais de n'être point haï, ja» mais homme n'en donna plus d'occa» ſions ». Il oubliait que le mérite de ſes *Eſſais* en devenait une occaſion éternelle.

Je laiſſerai à l'écart les détracteurs vulgaires de Montagne (21). Mais pourquoi faut-il compter au nombre de ſes ennemis ces fameux Solitaires de Port-

Royal, ces hommes qui joignaient à la pratique des plus auſteres vertus, les connaiſſances les plus variées, les plus profondes; qui traçaient des leçons à l'Ecrivain & à l'Orateur naiſſant; qui les appréciaient dans leur maturité; enfin, qui jugeaient, à la fois, la morale & la poëſie, le dogme & le goût, Calvin & Racine? Ah! ſans doute, ils ſentaient bien au fond le mérite de Montagne; mais on a ſouvent obſervé que leur zèle tenait trop de l'aigreur; qu'ils raiſonnaient moins pour élever que pour abattre; qu'ils combattaient moins leurs Adverſaires pour les inſtruire que pour les terraſſer. Paſchal, cet Athlète ſi redoutable dans l'arène de la plaiſanterie, mais qui ne ſerait pas aujourd'hui cité comme un modèle dans ſa maniere d'écrire, s'il n'eût beaucoup étudié & quelquefois imité celle de Montagne; Paſchal, qui prodigue plutôt les traits que les

raiſonnemens, & qui manie avec tant d'adreſſe l'arme du ridicule ; Paſchal n'oſa l'eſſayer contre Montagne, qui n'avait pourtant plus que ſon ouvrage pour ſe défendre. Il redouta plus Montagne, mort depuis quarante ans, qu'une Société qui dès ſa naiſſance menaçait de tout accabler. Ses Lettres Provinciales reſpirent le ſel attique : ce qu'il a dit de Montagne n'annonce qu'une humeur auſſi chagrine qu'impuiſſante. Ce ſont les traits d'Hector, qui viennent mourir ſur la cuiraſſe d'Achille.

La meilleure réponſe à faire aux détracteurs de Montagne, c'eſt de rappeller naïvement ce que fut Montagne. C'eſt de dire à ceux qui attaquent ſans ménagement ſes écrits ; liſez ſes écrits : c'eſt de dire à ceux qui attaquent ſa conduite ; liſez l'hiſtoire.

Celle de ſa vie retirée & ſolitaire offre peut-être un tableau encore plus

intéreſſant que celle de ſes emplois, de ſes négociations & de ſes voyages. La ſolitude eſt preſque le ſeul Théâtre digne du vrai Philoſophe. Ailleurs, il riſque d'être méconnu, ou de finir par ſe méconnaître lui-même. Oui, je me plais mieux à ſuivre Montagne dans l'étroit donjon qui faiſait partie de ſon Château, & qu'il avait choiſi pour ſa retraite ordinaire, qu'à la Cour des Souverains, & à l'Audience de Grégoire XIII. Je le vois, entouré des ouvrages d'Homère, de Platon, de Lucrèce, de Cicéron, de Sénèque, en un mot, de ce qu'il nommait *ſa Libraire*, s'inſtruire avec ces hommes ſublimes; puiſer chez eux une partie des leçons qu'il nous tranſmet; lutter avec eux, ſans y prétendre & s'égaler à eux ſans l'avoir prévu. Je vois ſa maiſon devenir le temple de l'hoſpitalité: elle n'était fermée à perſonne, dans un tems où chacun eût voulu pouvoir entourer

tourer la ſienne de remparts & de baſtions ». Je n'ai, diſait-il, pour toute » garde qu'un Portier, qui ne ſert » pas tant à défendre ma porte qu'à » l'offrir ».

Elle s'ouvrait à l'indigent comme à celui que favoriſait la fortune. Ce n'eſt pas que Montagne eût accru la ſienne de maniere à pouvoir être impunément prodigue. Il conſerva ſeulement, quoique ſans y veiller beaucoup, le patrimoine qu'il tenait de ſes Peres. La faveur dont il jouiſſait à la Cour lui ouvrait la porte des bienfaits; il n'en ſollicita jamais aucun. Il n'en obtint, par cette raiſon, aucun; puiſqu'il eſt dit qu'on doit tout ſolliciter. Mais l'Homme qui ſe plaît à donner, eut rarement l'aptitude à faire tout ce qu'il faut pour obtenir.

L'Homme ſi bienfaiſant, ſi commu

nicatif envers ceux qui lui étaient étrangers, & pour qui la plûpart des Hommes se montrent si indifférens, ne pouvait l'être envers ses proches. Bon parent, bon époux, bon pere, & ayant déja prouvé comment il savait être ami, tous les devoirs de la Nature & de la vertu furent pour son ame la plus délicieuse des jouissances. Il connut même jusqu'à celle de l'adoption. L'illustre Mademoiselle de Gournai devint sa fille à ce titre, & en fit, par la suite, celui dont elle aimait le plus à se parer, quoique ses talens lui en eussent déja fait décerner tant d'autres. (22)

Montagne négligé, mais estimé à la Cour, jouit aussi de l'estime du Parti que la Cour avait à combattre. Disons plus, on ne pouvait encore apprécier Montagne; mais on soupçonnait déja une partie de ce qu'il pouvait valoir. En voici un exemple: je le puiserai dans

une source qui ne semblait pas le promettre, dans une de ces rencontres produites par la guerre civile; c'est-à-dire, dans un de ces momens où l'homme armé cesse d'être homme, d'être citoyen, de connaître ses concitoyens, & voudrait creuser lui-même le tombeau de sa Patrie.

Montagne, paisible au milieu de toutes ces fureurs, Montagne qui, en parlant des nouvelles opinions dogmatiques, disait simplement: » Ceci regarde ceux qui ont à être »; Montagne se met en route avec une suite peu nombreuse. Il est atteint à sa troisième journée par une troupe trente fois plus nombreuse que la sienne. Il est pris, emmené au fond d'une forêt voisine, démonté, devalisé. On brise & l'on fouille ses coffres; tout ce qui lui appartient est dispersé, partagé entre les Chefs & les soldats. On met bientôt en

queſtion ſi on lui laiſſera la vie. Tout ſemblait lui annoncer une mort certaine, une mort d'autant plus inévitable qu'il ne faiſait rien lui-même pour s'y ſouſtraire. Il ne tut à ceux qui le menaçaient ni ſon nom ni le parti qu'il avait adopté, quoiqu'il reconnût bien que ce trait de franchiſe pouvait devenir le ſignal de ſa perte. Il en arriva autrement : ſon nom effaça le tort qu'on lui trouvait d'être Catholique & Royaliſte. On ſubſtitua les excuſes, les égards aux véxations qu'il venait de ſubir. Tout lui fut reſtitué. Il ne dépendit même alors que de lui d'avoir pour eſcorte ceux qui venaient de diſperſer la ſienne.

Qu'on me permette ici une obſervation. Quelques dévots Cenſeurs ont plus d'une fois attaqué l'orthodoxie de Montagne. On vient toutefois de le voir ſe déclarer Catholique dans une

circonſtance où cet aveu pouvait lui couter la vie. Un peu plus de fureur, de fanatiſme & d'ignorance dans les Chefs de la troupe qui l'entourait, & voilà ce même Homme, qu'on nous peint aujourd'hui comme l'ennemi de toute croyance, devenu le martyr de la ſienne & de la nôtre. Alors auſſi les *Eſſais* auraient trouvé pour Commentateurs, Gloſſateurs, admirateurs, ces mêmes Hommes qui les ont déchirés par tradition. Tout ouvrage a deux faces comme Janus; & quiconque s'en empare, peut, à volonté, préſenter l'une tandis qu'il ſouſtrait l'autre. Un nouveau danger menaça bientôt notre Sage. Il ne dut pour cette fois ſon ſalut qu'à ſa fermeté, ou (ce qui en impoſe plus encore) à la ſérénité de ſon ame, à ſa noble franchiſe.

Un Capitaine Proteſtant avait juré de poignarder Montagne dans ſa pro-

pre maiſon. J'ai déja dit qu'elle s'ouvrait à toute heure, & à tous ceux qui ſe préſentaient. Un aſyle ouvert de ſi bonne grace à tous les paſſans, devrait être un aſyle bien ſûr pour le propriétaire. Le Capitaine aſſaſſin ſe préſente ; il eſt admis ſans difficulté. » Je lui fis » ouvrir comme je le fais à chacun,» dit naïvement Montagne, en rapportant ce fait. Le conjuré entre, avec un air d'effroi, monté ſur un cheval harraſſé, hors d'haleine. Il vient, dit-il, d'être attaqué par un ennemi ſupérieur en nombre ; ſa troupe a été ſubitement diſperſée ; & lui-même n'a rien eu de mieux à faire que de ſe réfugier dans ce Château. Montagne, à qui il parlait, le conſole, & le reçoit comme s'il s'annonçait en vainqueur. Peu de momens après, quatre ou cinq de ſes ſoldats ſurviennent. Tout déſignait en eux des fuyards très-effrayés. Ils ſont ſuivis de beaucoup d'autres, qui arrivent par

petites diviſions, & qu'on introduit ſucceſſivement. Voilà trente hommes, trente aſſaſſins dans la Cour de notre Philoſophe, à qui cette manœuvre commençait à devenir ſuſpecte, mais qui ne pouvait plus rien lui oppoſer. Il était ſeul, dans une ſalle écartée, avec le Chef de ces Bandits. C'était l'inſtant marqué pour l'exécution. Ah ! ſans doute, il exiſte dans les traits de l'homme vertueux quelque divine empreinte qui déſarme & terraſſe le crime ! Le ton libre & franc, l'air doux & ſerein de Montagne, jettent le remords & l'effroi dans l'ame de ſon aſſaſſin. Le perfide eſt prêt à tomber aux genoux de celui dont il voulait faire ſa victime. Il s'éloigne d'un air confus, remonte à cheval, & ſort ſuivi de ſa troupe, qui ne le voyant pas revenir coupable, murmurait, peut-être, de le trouver ſi faible ! Mais s'il eût achevé ſa barbare

entrepriſe, qui d'entre nous ne rougirait pas d'être homme.

Qui le croirait? Ces attentats ſe renouvellerent; & ſi les jours de Montagne furent de nouveau reſpectés, on ne reſpecta point cette maiſon qui était autant l'aſyle des opprimés que le ſien propre; elle fut inhumainement dévaſtée, & par les Catholiques dont il plaida toujours la cauſe, & par les Proteſtans qu'il ne perſécuta jamais: ce qui lui fit dire, du ton dont il diſait toutes choſes: » Je fus » pelaut à toutes mains. Au Gibelin j'étois » Guelphe, & Guelphe au Gibelin ». Ce n'était plus le tems où le ſeul nom de Pindare ſauvait ſa demeure de l'incendie plus d'un ſiècle après ſa mort. Ce n'était pas encore le temps où Malborough devait reſpecter juſques aux moindres Domaines de Fénélon. La guerre emprunte d'un ſiècle barbare de nouveaux traits de barbarie.

Un autre fléau plus redoutable, la

peſte, vint chaſſer notre Philoſophe d'un aſyle que la guerre & ſes ravages n'avaient pu lui faire abandonner. Il ſe jugea, dans ce moment, comptable des jours de ſa famille; & il n'héſita point de fuir pour la déterminer à le ſuivre. Ces divers contre-tems; des infirmités dont il parle gaiement, & qu'il ſoutenait comme il en parle; enfin les approches de la vieilleſſe, perſpective toujours ſi fâcheuſe pour le plus grand nombre des hommes; rien ne put altérer ni l'égalité d'humeur de notre Sage, ni même ce ton d'enjouement dont il était en poſſeſſion d'accompagner ſes plus graves diſcours. Il puiſait en lui-même, & non dans ſes méditations, cette ſérénité de l'ame, qui n'eſt chez tant d'autres qu'un maſque trompeur & d'emprunt ». Ce que les Stoïciens faiſaient par patience, dit Montagne, je le fais par compléxion ». C'eſt ainſi que toujours vrai, toujours

modeſte, il ne veut pas que ſes vertus mêmes lui faſſent plus d'honneur qu'elles ne lui coutent de ſoin.

Mais il n'en eſt aucune qui puiſſe affranchir l'homme du dernier tribut que lui impoſe la Nature. La vie n'eſt pour nous que le gage de la mort. Pourquoi les talens & les vertus ſublimes ne peuvent-ils retarder cet inſtant; moins pour favoriſer ceux qui les poſſedent, que pour éclairer ceux qui en ſont dépourvus? Trop ſouvent le flambeau s'éteint avant que la troupe qu'il dirigeoit dans les ténèbres puiſſe atteindre le terme de ſon voyage. Nous allons voir Montagne arrêté preſqu'au milieu du ſien. Il étoit dans cet âge où le matériel de notre être n'a que peu perdu, tandis que l'ame peut encore beaucoup acquérir. La mort, en le frappant, vint nous ravir tout ce qu'il pouvait encore nous donner. Elle nous préparait des

regrets, & ne put lui en cauſer à lui-même. Il avait trop réfléchi ſur la néceſſité & le peu d'importance de ce moment pour en être ni étonné, ni effrayé. Le genre de ſa maladie lui ôtant l'uſage de la parole, il écrivait ce qu'il ne pouvait dire. Il fit de cette maniere ſes adieux à ſes amis. Sa mort fut celle d'un Sage, également en garde contre la crainte & l'oſtentation. Il parut quitter la vie comme on ſe diſpoſe à paſſer d'une demeure dans une autre; & en manifeſtant, peut-être, moins d'embarras que nous n'en témoignons pour nous tranſporter de la ville à la campagne.

Tel fut cet homme dont on a ſi diverſement parlé; qui eut des partiſans & des ennemis d'un mérite rare; qui fut, ſans doute, un peu trop loué par les uns; qui ne fut point aſſez ménagé par les autres. Tous ont paſſé le but que leur preſcrivait l'impartialité. Il ne faut

ni tout admirer ni tout admettre dans Montagne. Mais ceux à qui une propoſition haſardée, ou plutôt ambigüe, ferme les yeux ſur ces vérités profondes, lumineuſes, dont il eſt ſi libéral, diſons mieux, ſi prodigue envers ſes lecteurs; ceux-là, dis-je, n'étaient pas dignes de le juger, puiſqu'ils ſe montrent ſi peu faits pour le ſentir.

On lui a reproché un ſcepticiſme abſolu; c'eſt-à-dire, qui s'étendait également ſur les vérités de rigueur, comme ſur les opinions arbitraires. Mais qu'on daigne y réfléchir; le ſcepticiſme de Montagne renferme, peut-être, la cenſure de tous les autres Sceptiques. Il puiſe le doute juſques dans le doute même. Il ne ſe croit pas plus fondé à rejetter ce qui nous ſemble impoſſible, qu'à admettre ce que nous croyons certain: en un mot, nos acceptations, nos exceptions, ce qui nous paraît clair, ce

qui nous paraît douteux, ſont également pour lui la matiere d'un problême. Voilà, peut-être, l'origine de cette fameuſe deviſe qu'on lui attribue : *Que ſais-je?* Il faut, ſans doute, avoir beaucoup étudié pour ſentir qu'on n'a rien appris.

C'eſt à quoi Montagne ne ceſſe de nous ramener dans ſon ouvrage. Les contradictions mêmes qu'on lui reproche en ſont la preuve. Il flottoit entre le doute & la perſuaſion. Il craint de prendre l'ombre de la vérité pour la vérité même. « Moi à cette heure, dit-il, & moi tantôt, ſommes bien » deux ». Cette viciſſitude ne regarde que ſes opinions; elle ne touche point à ſon caractère, toujours conſtamment ſoutenu, toujours invariable, & que l'âge même ne put changer. Montagne garda juſqu'à ſes faibleſſes : car il en eut; il était homme. L'aveu franc qu'il

en fait prouve seulement qu'il était supérieur à ses fautes mêmes; qu'il fut vertueux sans vouloir le paraître plus qu'il ne l'était; & qu'il vérifia dans sa conduite ce mot consigné dans ses ouvrages : » Je reviendrais de l'autre » monde pour démentir celui qui me » représenterait autre que je ne suis.... » Je me suis ordonné d'oser dire tout » ce que j'ose faire ». Enfin, dit-il ailleurs, » il me plait d'être moins loué, » pourvu que je sois mieux connu ». C'est la vertu seule qui peut inspirer cette noble confiance. On ne se craint pas soi-même quand on désire d'être si bien connu d'autrui.

Un tel homme dut avoir des amis; & l'on a vu comment il exprimait les sentimens que l'amitié inspire »: Je ne » sais rien si bien faire qu'être ami », disait-il encore. On lui a reproché d'avoir tenté de devenir courtisan. Il s'y

prenait mal, puiſqu'il parlait aux Grands comme il parle à ſes Lecteurs. Montagne, accueilli à la Cour, y conſerva tout ſon déſintéreſſement, toute ſa vertu: il ne put être ſéduit, dans un tems où il était ſi dangereux de ne point ſe laiſſer ſéduire.

Ferme, inébranlable au milieu des plus grands revers, il retrouvait toute ſa ſenſibilité à l'aſpect de ceux d'autrui : « Le *ſentiment* d'un tiers » a ſouvent uſurpé le mien, » diſait-il à ce ſujet. Par la même raiſon, le bonheur des autres devenait pour lui une jouiſſance : » Je vivrais, nous » dit-il, de la ſeule préſence des per» ſonnes ſaines & gaies ». Il joignit à la bonté du cœur la politeſſe des manieres. Il ſe vante d'avoir pu *tenir Ecole* de cette *civilité*, qui n'exclut point la noble franchiſe. Du reſte, ne cherchant ni à ſupplanter, ni à éclipſer per-

ſonne, il modérait, dans la ſociété, juſqu'aux élans trop vifs de ſon eſprit. Il n'eſt, diſait-il, vicieux qu'en extenſion. La maniere dont il jugeait ſes ouvrages prouve qu'il n'eut ni l'égoïſme, ni la vanité qu'on lui reproche. Selon lui, ils ne conviennent ni aux eſprits vulgaires; (ce qui eſt vrai) ni aux eſprits ſublimes; (ce qui eſt trop modeſte de ſa part.) Il les relegue dans la moyenne région des Lecteurs; mais il s'eſt mépris. On ne connaît bien Montagne qu'après l'avoir beaucoup médité. Il faut valoir ſoi-même quelque choſe pour ſentir tout ce qu'il vaut.

Ne cherchons point dans ſes écrits cette méthode qui n'exiſtait pas alors; diſons mieux, qui n'avait preſque jamais bien exiſté nulle part. Elle eſt due à la France; & nous la devons au dernier ſiècle. N'attribuons auſſi qu'à celui

de

de Montagne la liberté d'une partie de ſes expreſſions & de ſes images. Celles qui ont trait à l'innocence primitive des mœurs, aux charmes décens de la vertu, n'y dérogent ni par le deſſin ni par le coloris. On pourrait croire que Montagne avait deux ſortes de pinceaux & qu'il ne quittait l'un que pour ſe délaſſer avec l'autre. (23)

Un mérite eſſentiellement attaché à cet Homme rare, c'eſt de nous apprendre beaucoup plus qu'il ne ſemble nous dire. Tel chapitre de ſon ouvrage a fait éclore plus d'un volume. Que d'ouvrages modernes qui ne doivent qu'à lui leur exiſtence ! C'eſt ce mérite inappréciable qui donnera toujours des Lecteurs à Montagne, même lorſqu'il faudra étudier ſa langue pour le lire. Il n'écrivit point dans celle de ſon pays; elle n'exiſtait pas encore : il s'en

forma une; & celle-ci a contribué à former la nôtre. (14)

Il emprunte ſouvent aux Langues anciennes les termes que notre Idiôme ne pouvait lui fournir; mais il ne leur emprunta aucune des formes qui conſtituent ſa maniere. Il ſemble avoir deviné, avant Paſchal, ce que devait être notre Langue. Il en pénetre le génie; perſuadé, comme il eſt vrai, que chaque Langue a le ſien, & qu'il ne faut chercher celui de la nôtre qu'en elle-même. De la préciſion, de la franchiſe, une marche libre & rapide, malgré les entraves qui l'obſédent, voilà ce qui la caractériſe. Ce fut auſſi le caractère que lui ſuppoſa Montagne; car il ne pouvait que ſuppoſer: il n'avait aucun objet de comparaiſon pour ſe convaincre. Au reſte, il agit comme s'il en avait eu. Il ne s'embar-

raſſe point dans ces longues périodes, fatiguant dédale où l'Auteur & le Lecteur s'égarent pour ſuivre une penſée qui ſe perd dans ſes détours. Voilà auſſi pourquoi il eſt clair, malgré la vétuſté de ſon langage. Voilà pourquoi il prodigue les idées, en épargnant les mots. Le plus léger changement fait perdre à ſon ſtyle cette empreinte un peu barbare, qu'il faut imputer au tems & non à l'Ecrivain. Un mot ſubſtitué, une légere tranſpoſition, donne ſouvent à ſa phraſe toute la fraîcheur qu'on exige de nos meilleurs Ecrivains modernes. Quelques-uns d'entre eux en ont fait heureuſement l'eſſai. Ils ont, ſans beaucoup de peine, rajeuni Montagne; mais ils ſe ſont emparés de la maiſon qu'ils venaient de récrépir. (25)

Je borne ici la tâche pénible que je

me ſuis impoſée. Ai-je rempli mon objet ? Ai-je fait connaître Montagne ? Je l'ignore. Plus d'un Panégyriſte s'eſt vu réduit à exagérer les faits de ſon Héros : je n'ai à craindre que d'avoir trop affaibli le mérite du mien.

Fin de l'Eloge de Montagne.

TAYLOR INST. OXFORD.

NOTES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

(1) Quelques détracteurs de Montagne ont étendu l'amertume & l'injuſtice de leur critique juſques ſur ſon extraction. Ils prétendent que ſon Pere avait été Marchand de marée. C'eſt une impoſture groſſière. Il était Conſeiller au Parlement de Bordeaux ; il fut enſuite élu Maire de cette Ville ; dignité purement honorifique, mais qui ne ſe donne jamais qu'à des perſonnes d'une naiſſance & d'un rang diſtingués. Son fils, (Michel de Montagne) eut pour prédéceſſeur & pour ſucceſſeur dans la même place, les Maréchaux de Biron & de Matignon.

(2) Quoi qu'il en ſoit, Montagne ignorait encore à ſept ans qu'il exiſtât une autre Langue que celle de Virgile. On lui donnait en mauvais Latin des Thêmes qu'il réduiſait en Latin régulier. Il devint ſi fort dans l'uſage d'écrire & de parler cette Langue, que Georges Bucanam, fameux Poëte Latin Ecoſſais,

& Antoine Muret, que la France & l'Italie regardaient comme le meilleur Orateur Latin de son siècle, n'osaient lutter avec lui dans ce genre d'escrime.

(3) On n'était pas moins attentif à ménager ses organes, qu'à les développer. Son Pere ne le faisait jamais éveiller qu'au son des instrumens. Il sentait (ce qu'on ne sent pas encore assez, même dans le dix-huitième siècle,) qu'en éveillant d'un ton dur & souvent brutal un enfant dont les fibres sont si délicates, c'était ébranler celles de son cerveau, c'était lui jetter dans l'esprit ce genre d'étonnement qui tient de la consternation; qui le rend incapable de prendre aucun essor; incapable, sur-tout, d'être attentif aux leçons qu'on lui donne; à des leçons, qui, avouons-le, exigeraient un autre âge que celui de l'enfance.

(4) Ninon Lenclos renouvella depuis cet exemple. Son nom ne peut nuire à son intégrité. Il s'agit d'une de ces vertus qui sont la base de toute union civile, & sans lesquelles nulle Société ne peut se maintenir. « Quand, » pour sa droiture, je ne suivrais pas le droit

» chemin, dit Montagne, je le ſuivrais pour » avoir trouvé par expérience qu'au bout du » compte, c'eſt communément le plus heu- » reux & le plus utile ».

(5). Combien, dit Montagne, dans les haſards de la guerre, un Général a-t-il de Goujats pour compagnons? Il ſe tient ferme dans une tranchée; mais que fait-il en cela de plus que cinquante pauvres Pionniers qui la lui ouvrent, & le couvrent de leurs corps pour cinq ſols de paye par jour? N'ous n'avons pas la millième partie des écrits anciens. Que de chefs-d'œuvres peuvent avoir été engloutis dans les abîmes du tems & des révolutions! Leur exiſtence actuelle n'eſt que l'ouvrage de la fortune.

(6) Les productions de notre ame & de notre eſprit, dit Montagne, nous appartiennent encore plus que nos productions corporelles, que nos enfans mêmes. Nous ſommes tout enſemble pere & mere dans cette génération intellectuelle. Tout ce que ces enfans ont de bon, eſt notre ouvrage. Ce ſont, diſait Platon, des enfans immortels qui immortaliſent leur pere. Auſſi jouiſſent-ils en retour.

de toute la tendreſſe paternelle. Montagne en cite un exemple bien frappant. Le Sénat de Rome, qui n'était déjà plus que le Sénat des Empereurs Romains, condamna au feu les écrits d'un Labiénus, deſcendant de celui qui, d'abord, ſervit Céſar, & enſuite le combattit. Ce dernier n'avait point voulu ſurvivre à la défaite de ſon parti. Son deſcendant ne voulut pas ſurvivre non plus à la flétriſſure de ſes ouvrages. Il ſe fit enfermer tout vif dans le tombeau de ſes ancêtres, pourvoyant ainſi d'un ſeul coup à ſa mort & à ſa ſépulture. Ce jugement du Sénat Romain fut le premier de cette eſpèce. On les a tant multipliés depuis, qu'ils n'engagent plus les Auteurs à ſe tuer, & n'empêchent point les ouvrages de vivre.

(7) On a dit que le Télémaque était le Manuel des Rois. Le Cardinal du Perron appellait les *Eſſais* de Montagne le Manuel des honnêtes-gens. Le tableau qu'il trace des incommodités de la grandeur, eſt bien fait pour conſoler ceux que la fortune laiſſe dédaigneuſement parmi la foule; & les devoirs qu'il impoſe aux Grands, pourraient les prémunir contre l'orgueil des vaines prétentions. Rien, dit-il, ne doit s'apprécier que par les qualités qui

le distinguent & qui lui sont propres. On estime un cheval parce qu'il est vigoureux & adroit, non parce qu'un superbe harnois le couvre. Le levrier ne vaut que par sa vîtesse, & non par son collier, &c. Pourquoi ne pas apprécier l'homme uniquement d'après ce qu'il vaut par lui-même? Il a un grand train, un vaste Palais, un revenu. « Tout cela, ajoute notre » Philosophe, est autour de lui, non en lui ».

(8) Selon Aristote, l'amitié est une ame en deux corps. Jamais on ne l'a mieux définie. Selon Montagne, elle se nourrit par la jouissance; & c'est la bien définir encore. Celle de choix est toujours plus solide & plus vive que celle de devoir. La sympathie a bien plus de force sur nous que les loix du sang; ajoutons même que celles de la reconnaissance. Il y a telle personne à qui l'on voudrait faire tout le bien possible, sans vouloir ni pouvoir être son ami.

(9) « Si notre ame n'en va un meilleur » branle, dit Montagne en parlant des Col- » lèges, si nous n'en rapportons un jugement » plus sain, j'aimerais autant que mon Eco- » lier eût passé le tems à jouer à la paûme;

» au moins le corps en ſerait plus allègre. » Voyez-le revenir de-là après quinze ou ſeize » ans employés ; il n'eſt rien ſi mal-propre à » mettre en beſogne. Tout ce que vous y re- » connaiſſez davantage, c'eſt que ſon Latin & » ſon Grec l'ont rendu plus ſot & préſomp- » tueux qu'il n'était parti de la maiſon. Il en de- » vait rapporter l'ame pleine, il ne l'en rap- » porte que bouffie ; & l'a ſeulement enflée » au lieu de la groſſir. Ces Maîtres-ci, comme » Platon le dit des Sophiſtes leurs germains, » ſont de tous les hommes ceux qui promet- » tent d'être les plus utiles aux hommes, & » ſeuls entre tous les hommes qui non-ſeu- » lement n'amandent point ce qu'on leur com- » met, comme fait un Charpentier & un » Maçon, mais l'empirent, & ſe font payer de » l'avoir empiré. C'eſt, dit encore Monta- » gne, *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent » leurs ſujets ainſi crotés & enfumés : ce n'eſt » pas la ſageſſe ; ils ne la connaiſſent que de » nom ».

(10) Quelques Philoſophes ont prétendu que la première création avait d'abord été incorporelle. Que pluſieurs eſprits étant déchus de leur pureté primitive, Dieu créa le monde

& des corps pour leur tenir lieu de prison & de châtiment. Ils ajoutent, que, selon que ces esprits se sont plus ou moins éloignés de leur spiritualité, on les incorpore plus ou moins avantageusement; & que de-là dérive la variété de tant de matière créée pour cet objet seul. Il n'y a pas loin de-là à la Mythologie des Grecs qui animoit tout, &c. D'autres ont dit qu'il y avait une ame générale dont toutes les ames particulières étaient extraites; qu'elles y retournaient après ce que nous appellons la mort, & se mêlaient ainsi à cette matière universelle. D'autres ont adopté la transmigration des ames, &c.

Montagne, comme on l'a vu, se joue de toutes ces opinions, & en particulier de la définition que Platon donne de l'homme, *un animal à deux pieds, sans plumes.* Notre Moraliste avoue qu'il fallait que le dogme sur la nature & l'immortalité de l'ame, nous fût annoncé par une voix surnaturelle, celle des Philosophes ne servant, à cet égard, qu'à redoubler notre perplexité.

Au reste, il sera toujours curieux de voir comment un homme de génie s'est exprimé

en parlant des bêtes. L'homme a cru pouvoir, quoiqu'un peu tard, s'emparer du domaine entier de la raiſon. Il oſa en exclure totalement les animaux qui n'étaient pas de ſon eſpéce. Tout animal qui n'était pas homme, fut qualifié de brute. Notre Deſcartes en fit de pures machines. Le Jéſuite Bougeant prétendit que toutes les bêtes avaient le diable au corps; c'eſt-à-dire, que les Anges précipités du Ciel, s'étaient réfugiés dans ces enveloppes ambulantes. J'aimerais encore mieux en croire Pythagore, s'il fallait en croire quelqu'un. Voyons ce que cette matiére a fourni de réflexions à Montagne. « C'eſt par la vanité de ſon imagination que l'homme ſe trie ſoi-même & ſe ſépare de la preſſe des autres créatures, taille les parts aux animaux ſes confrères & compagnons, & leur diſtribue telle portion de facultés & de forces que bon lui ſemble ». Comment connaît-il par le ſimple effort de ſon intelligence les mouvemens internes & ſecrets des animaux? Par quelle comparaiſon entre eux & lui démontre-t-il la bêtiſe qu'il leur attribue? « Quand je me joue à ma chatte, qui ſait ſi elle paſſe ſon tems de moi plus que je ne fais d'elle?.. Si j'ai mon heure de commencer & de refuſer, elle a auſſi la ſienne ».

Platon, dans son tableau de l'âge d'or, compte parmi les principaux avantages dont jouissait l'homme dans cet âge heureux, la communication qu'il avait avec les bêtes. On les entendait alors; on ne s'attache pas même à les deviner aujourd'hui. Mais nous n'entendons pas mieux les Basques & les Troglodites. Quelques Philosophes cependant, tels qu'Apolonius de Thyane, Mélampe, Tyresias, Thalès & quelques autres, se sont vanté d'entendre le langage des animaux. Il nous reste même encore une moyenne intelligence de leurs sensations; ils en ont, à peu près, une pareille des nôtres. Ils nous flattent, nous menacent, nous supplient. Du reste, nous découvrons une parfaite communication entre eux; nous jugeons non-seulement que ceux de la même nature s'entendent, mais qu'ils se font même entendre à ceux d'une espéce différente. Le cheval devine aux accens du chien s'ils sont menaçans, ou s'ils ne le sont pas. La Nature en refusant même la voix à certains animaux, ne leur a pas interdit les moyens de communiquer entre eux. N'avons-nous pas nous-mêmes notre langage pantomime? Les muets n'en ont-ils pas un que d'autres muets entendent parfaitement? Les Amans n'en ont-ils pas un autre entendu d'eux seuls;

« Un Ambaſſadeur de la ville d'Abdère, » après avoir longuement parlé au Roi Agis, lui » demanda : Hé-bien ! Sire, quelle réponſe » veux-tu que je rapporte à nos Citoyens ?... » Que je t'ai laiſſé dire tout ce que tu as voulu » & tant que tu as voulu, ſans jamais dire un » mot ». Ce ſilence, ajoute Montagne, n'eſt-il pas un langage bien éloquent ?

La conſtruction du nid des oiſeaux fournit à Montagne une preuve de leur intelligence auſſi ingénieuſe que variée. Pourquoi les uns ſe ſerviraient-ils plutôt d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle optus que d'un angle droit, s'ils n'en connaiſſaient les propriétés ? Pourquoi prennent-ils tantôt de l'argile, tantôt de l'eau, s'ils ne jugeaient que la dureté de la premiere s'amollit en l'humectant ? Tapiſſent-ils leur demeure de mouſſe ou de duvet, ſans prévoir que les membres délicats de leurs petits y ſeront plus mollement & plus à l'aiſe ? Cherchent-ils un abri contre le vent pluvieux, & plantent-ils leur loge à l'Orient, ſans connaître les directions oppoſées de ces vents, & juger que l'une leur eſt plus ſalutaire que l'autre ?

Lactance paraît attribuer aux animaux juſ-

qu'à la faculté de rire ; & Lactance eſt un Pere de l'Egliſe. La Genèſe nous apprend que Dieu ſoumit les animaux à l'homme : les lui ſoumettre, n'était pas les priver de toute faculté intellectuelle. Un Roi aurait fort mauvaiſe grace de ſe croire le ſeul être intelligent qui exiſte dans ſes Etats.

Revenons à Montagne, & empruntons encore de lui quelques exemples d'un inſtinct bien propre à étonner la raiſon humaine. Lorſque les habitans de la Thrace veulent franchir une rivière glacée, il ſe muniſſent d'un Renard qu'ils lâchent devant eux en approchant du rivage. L'animal approche ſon oreille de la glace ; il juge, par le plus ou le moins de bruit que fait l'eau, ſi la glace eſt plus ou moins épaiſſe. Il recule ou il avance d'après cette découverte ; & lorſqu'il pourſuit ſa route ſur la ſurface, on peut le ſuivre à la piſte ſans craindre nul accident. « Ne ſemble-t-il pas, dit » Montagne, entendre cet animal ſe dire à » lui-même : Ce qui fait le bruit, ſe remue ; » ce qui ſe remue, n'eſt pas gelé ; ce qui n'eſt » pas gelé, eſt liquide ; & ce qui eſt liquide » plie ſous le faix » ?

Il exiſte entre les chaſſeurs de la Thrace &

les Faucons ſauvages de cette contrée un pacte tacite, mais toujours fidélement obſervé; c'eſt de partager entre eux, avec la plus grande exactitude, le gibier qu'ils ont pris de concert. Le long des Palus Méotides, le pêcheur laiſſe aux loups la moitié de la priſe qu'il vient de faire; autrement ceux-ci mettraient ſes filets en piéces. La chèvre de Candie ſe guérit de ſes bleſſures avec le ſecours du dictame, qu'elle ſait diſcerner parmi une foule d'autres ſimples. La tortue empoiſonnée par la vipère, ſe guérit avec l'origanum. C'eſt à la cygogne que nous devons un des plus ſûrs & des plus ſimples expédiens de l'art de guérir; celui que je n'oſe guères nommer, mais que M. *Diaſoirus* fait payer ſi cher à ſon malade. On connaît le ſublime inſtinct de l'éléphant; la reconnaiſſance & la rancune dont il eſt ſuſceptible. Quant au chien, il eſt ſans défaut relativement à ſon maître: c'eſt l'ami le plus ſûr, le plus courageux défenſeur, le plus actif, le plus incorruptible des ſurveillans. L'Ecrivain de Cour qui a perdu de l'eſprit & du tems pour élever un monument littéraire à la gloire des chats, aurait dû conſacrer cette tâche à définir le chien; elle aurait pu être de quelque utilité aux hommes.

On voit journellement certains oiseaux imiter la voix humaine, & parler diverses langues; on en voit d'autres chanter des airs suivis, & l'emporter sur quelques instrumens. C'est peut-être aux oiseaux, particulièrement au rossignol, que nous sommes redevables de la Musique. Il est à croire que l'hirondelle nous a donné quelques notions de l'Architecture. Voici d'autres animaux qui étaient parvenus d'eux-mêmes à une assez haute progression arithmétique. On ne le soupçonnerait pas, ce sont des bœufs. Ils étaient employés à puiser de l'eau qui arrosait les jardins royaux de Suze. On avait dès-lors, comme aujourd'hui, l'art d'appliquer les animaux à cette fonction. Ceux-ci devaient tourner jusqu'à cent fois, l'un après l'autre, la roue qui faisait mouvoir la pompe aspirante & foulante. Le nombre des tours qu'ils devaient faire, leur était devenu si présent, qu'arrivés au dernier, ils s'arrêtaient d'eux-mêmes. Les contraindre d'en faire un de plus, devenait une chose impossible, tant ce nombre était bien gravé dans leur cerveau. « Nous arrivons, dit Montagne, » à l'adolescence avant de savoir compter jus» qu'à cent, & plusieurs Nations ont existé » bien dès siècles sans connaître les nombres. »

Il n'en conclut cependant pas que l'homme ſoit inférieur à la brûte, ni même que la brûte ſoit égale à l'homme. Il voudrait ſeulement inſpirer à celui ci plus de bienveillance envers des êtres qui, pour la plûpart, lui ſont ſi utiles. C'était un point de Religion chez les anciens. Les bœufs qui avaient aidé à la conſtruction du Temple de Minerve à Athènes, furent nourris dans un plein repos, le reſte de leurs jours, aux dépens de la République. Les Romains en uſaient ainſi à l'égard des animaux qui travaillaient aux fortifications de leur Ville. On voit en Turquie des Hôpitaux établis en faveur des animaux domeſtiques. Il eſt défendu par un article de l'Alcoran de ſurcharger le Chameau, & de maltraiter le Cheval. Il eſt ſans exemple qu'un habitant de la côte de Barbarie ait maltraité le ſien. Auſſi voit-on l'animal, ſenſible & reconnaiſſant, hennir de joie & ployer les genoux pour recevoir ſon maître & ſon bienfaiteur. Nous ſommes bien éloignés d'en uſer ainſi. L'éducation des animaux eſt auſſi imparfaite parmi nous que celle de notre eſpèce même.

Encore une fois, il ne s'agit d'aucune parité entre les deux eſpèces d'êtres. Jamais le

Roſſignol n'eût compoſé la Muſique d'Alceſte, ni le Cygne la Henriade. Le Bœuf ruminerait en vain pour égaler même les articles, dont certain Profeſſeur du Collège de * * * a quelquefois bouré l'Année Littéraire ; mais il n'eſt pas pour cela une pure machine. Il n'eſt pas ſur-tout une bête malfaiſante.

(11) Ce Chapitre qui ſemble venir au ſecours des ennemis de Montagne, & leur fournir contre lui une arme des plus tranchantes, ce Chapitre eſt pourtant moins le réſumé de ſes propres opinions ſur le ſuicide que le rapprochement des maximes de quelques Philoſophes anciens ſur le même ſujet. Il n'eſt que Rapporteur dans ce fameux procès ; car c'en était un pour les anciens. Ce n'en était pas même un pour les Spartiates. On demandait à Agis, Roi de Lacédémone, comment un homme pouvait s'aſſurer d'être toujours libre? En mépriſant la mort, répondit-il. Damidas, autre Lacédémonien, avait fait une ſemblable réponſe à quelqu'un qui s'effrayait de voir entrer Philippe à main armée dans le Péloponèſe : Eh ! Poltron ! lui dit-il, que peuvent craindre ceux qui ne craignent pas la mort ? » Si tu nous menaces de pis que la mort, ré-

» pondirent les Lacédémoniens en corps à l'un » des ſucceſſeurs d'Alexandre, nous n'en » mourrons que plus volontiers. » Après tout, il n'eſt point là queſtion de ſuicide, mais d'héroïſme. On eſt convenu, depuis long-tems, qu'un peuple pouvait défendre ſa liberté même aux dépens de ſa vie.

Voici quelque choſe de plus poſitif. Les Stoïciens diſaient que le Sage était l'arbitre naturel de la durée de ſes jours. Speuſippus, attaqué d'une forte hydropiſie & réduit à ſe faire porter en litière, ayant rencontré Diogène, lui cria : le bon ſalut, Diogène. « A » toi, point de ſalut, répondit le Cynique, » toi qui te permets de vivre en cet état ». On diſait à un autre Philoſophe : la fortune peut tout pour l'homme qui eſt vivant : « Et » rien contre celui qui ſait mourir », répondit-il. Lucius-Aruntius ſe tua, pour fuir, diſait-il, l'avenir & le paſſé. Granius Silvanus, & Statius Proximus, à qui Néron venait de faire grace, ſe tuèrent, pour n'être point redevables de la vie à un tel homme. On pourrait preſque appeller l'Hiſtoire Ancienne, un recueil de ſuicides.

Il y eut autrefois à Marſeille un Tribunal

destiné à juger si tel ou tel Citoyen avait acquis par son âge, par ses infirmités ou par ses malheurs, le droit de se soustraire volontairement à la vie. On entretenait, aux dépens du Public, un magasin de poison toujours bien fourni. Le Sénat se réservait le soin de le distribuer à ceux qui obtenaient de lui le triste privilége d'en faire usage. Ce Tribunal était composé de six cens Magistrats; mais on ne dit point si dans leurs jugemens, qui conduisaient à la mort, il fallait l'unanimité des voix, comme en Angleterre, ou la pluralité d'une seule, comme parmi nous.

Le même usage, celui d'obtenir juridiquement le droit de se donner la mort, subsistait dans l'Isle de Céa; mais là, ce n'était point un Tribunal particulier, c'était le peuple en corps, qui accordait, ou qui refusait cette permission.

Il faut avouer que Montagne ne dissimule ni n'affaiblit aucune des raisons qui tendent à favoriser le suicide. Il rappelle cette maxime Stoïcienne: « Que le Sage vit tant qu'il doit, » non pas tant qu'il peut ». Il ajoute, sur le ton qu'il mêle souvent aux matières les plus graves: le présent le plus favorable que nous

ait fait la Nature, c'eſt de nous *avoir laiſſé la clef des champs.* Il n'y a pour entrer à la vie, qu'une iſſue ; il y en a mille pour en ſortir. Nous pouvons manquer de terre pour y vivre, & non pour y mourir. Pourquoi te plains-tu de ce monde ? Il ne te tient pas.... Que l'homme ſe donne la mort, ou qu'il la ſouffre, qu'il coure au-devant d'elle, ou qu'il l'attende ; de quelque part que lui vienne ſon dernier moment, c'eſt toujours le ſien. « En » quelque part que le filet ſe rompe ; il y eſt » tout ; *c'eſt le bout de la fuſée* ». Je n'offenſe point les loix publiées contre les larrons quand j'emporte mon bien, quand je coupe ma bourſe : je ne ſuis point incendiaire quand je coupe mon bois.....

Ces raiſonnemens, ſi ſimplés en apparence, & ſi ſimplement expoſés, ſont, à coup ſûr, très-inſidieux. Montagne les combat lui-même enſuite. Il oppoſe Anciens à Anciens ; le Lycée au Portique ; Platon à Zénon ; Virgile à Sénèque ; Sénèque à lui-même. Il ajoute, en propres termes, que l'opinion qui nous porte à dédaigner, à fuir la vie, *eſt ridicule.* On pourrait oppoſer encore à ſes premiers raiſonnemens ce qu'il nous dit ailleurs ; « Votre

» mort est une des pièces de la vie du mon-» de ». S'il est ainsi, le sublime Architecte de cet immense édifice, est donc seul en droit d'y toucher ? Nous ne pouvons en déplacer une seule partie sans nuire à l'ensemble. Nous attentons aux droits de celui qui nous fit naître, parce qu'il le voulut, & lorsque nous n'avions aucun droit à la vie. Ce qu'il nous donna, est un dépôt dont nous sommes comptables. Notre fonction est de le garder ; il s'est réservé le choix du moment où il voudra le reprendre.

(12) Nul Ecrivain qui ait plus pensé, ni plus donné à penser que Montagne. Plusieurs de ses maximes sont devenues proverbes : les autres seront toujours dignes d'être citées, parce qu'elles seront toujours vraies. Elles sont éparses, on peut même dire semées à l'aventure dans l'ouvrage ; elles se refusaient à l'analyse. Je vais en rapprocher quelques-unes, comme on rassemble en bouquet, ou en faisceau, les fleurs qu'on recueille ça & là dans une prairie.

Axiomes créés par Montagne.

» L'habitude eſt une ſeconde nature. » Axiome qui n'eſt devenu trivial qu'à force d'avoir été repété.

» L'amour ſe guérit par la faim. »

» L'ambition doit éconduire l'ambition. »

» L'amitié s'accroît par la jouiſſance. »

» L'amour ſe fonde ſur le ſeul plaiſir. »

» On a plus de peine à garder l'argent qu'à » l'acquérir. »

» Chacun eſt à ſoi-même une bonne diſ- » cipline. »

» La colere a plus d'une fois été le véhicule » de la vaillance. »

» Il eſt plus difficile de commander que » d'obéir. »

» La conſtance eſt la fin de la vertu. »

» Un Criminel ne s'abſout jamais inté- » rieurement. »

» La Guerre a des priviléges raiſonnables au » préjudice de la raiſon. »

» L'homme eſt immodéré en tout. »

» L'honnête eſt préférable à l'utile. »

» L'inſtabilité eſt le plus grand fléau d'un » Etat. »

» Le malheur rend quelquefois célébre » celui qui ne peut le devenir par aucun au- » tre moyen. »

» La mémoire eſt l'étui de la ſcience. »

» Un menteur ne doit point manquer de » mémoire. » (Maxime devenue proverbiale.)

» Notre extérieur eſt un faible garant de » nos actions. »

» La modération eſt une vertu bien plus » affaireuſe que n'eſt la ſouffrance. »

» Le monde eſt une école d'Inquiſition. »

» Le monde ne ſemble fait que pour les » ames brutales ou divines. »

» La mort la plus muette eſt la mieux » ſéante. »

» Parler de ſoi eſt un uſage devenu vicieux » pour s'être trop étendu. »

» La Philoſophie n'eſt qu'une poëſie ſophiſ-

» tiquée. » Il eſt à croire que Montagne venait de lire Platon ou Ariſtote quand il prononça ce jugement.

» L'Ambition eſt la fille de la Préſomption. »

» La conſtance dans ſes réſolutions eſt l'exercice d'une âme généreuſe. »

» La raiſon eſt un pot à deux anſes, qu'on » peut ſaiſir à gauche ou à droite. »

» Le métier le plus difficile eſt de faire dignement le Roi. »

» Le ſervice d'un Prince exige qu'on ſoit » & diſcret & menteur. »

» On nous apprend à vivre quand la vie eſt » paſſée ».

» Je veux, dit-il, en parlant de ſa manière d'écrire, je veux que les choſes rempliſſent » tellement l'imagination de mon Lecteur qu'il » ne faſſe nulle attention aux mots. »

» L'eſprit ſe porte mal quand ſon compagnon a la colique. »

» L'Iſſue autoriſe ſouvent une très-inepte » conduite. »

» Si je parle diverſement de moi, c'eſt que » je me regarde diverſement. »

» Les Aveugles demandent un guide : nous » nous fourvoyons de nous-mêmes. »

» Ceux qui celent leur vie à autrui, la ce- » lent ordinairement à eux-mêmes. »

» C'eſt dommage qu'un méchant homme » ne ſoit pas encore un ſot ! »

Quelques méchans de notre ſiècle auraient pu conſoler Montagne.

» Nous ne poſſédons jamais bien les cho- » ſes qui nous poſſèdent. »

» Ce qui manque à mon habitude, je tiens » qu'il me manque. »

» Je n'ai que faire du bien dont je ne puis » rien faire. »

» Nous ſommes chacun plus riches, que » nous ne penſons ; mais on nous dreſſe à l'em- » prunt & à la quête. »

» L'apprêt dans le diſcours fait plus eſpérer » qu'il ne donne. »

» La regle des regles, la loi des loix, eſt » que chacun obſerve celles des lieux qu'il » habite. »

» Je ſuis dégoûté de la nouveauté, quelque » viſage qu'elle porte. »

» Que l'Enfance regarde devant ſoi, la » Vieilleſſe derriere; c'était là ce que ſignifiait » le double viſage de Janus. »

» Tenez un juſte milieu entre la haîne de » la douleur, & l'amour de la volupté. »

» Le plus grand chef-d'œuvre de l'homme, » c'eſt d'être né à propos. »

» Dire de ſoi moins qu'on ne peut prouver, » eſt ſottiſe & non modeſtie. »

» Heur & malheur ſont deux Souveraines » Puiſſances.

» L'orgueil git dans la penſée. »

» La défiance attire l'offenſe.

» Le Brigandage en dignité & en office eſt » inſuportable.

» D'apprendre qu'on a dit ou fait une ſot- » tiſe, c'eſt bien peu que tout cela; il faut » encore apprendre qu'on n'eſt qu'un ſot. »

» Il n'y a rien de ſeul & de rare eu égard » à la Nature ».

On puiſerait facilement un volume de maximes dans l'ouvrage de Montagne. Elles joignent au mérite de la juſteſſe, le mérite plus rare de la préciſion. Elles coulent rapidement de ſa plume. On voit qu'il eut moins beſoin de les chercher que de les produire.

NOTES

HISTORIQUES DE LA SECONDE PARTIE.

(13) MONTAGNE laisse entrevoir dans son ouvrage un profond dégoût, non pas pour les loix, mais pour leur multiplicité, pour leur confusion ; pour la multitude, & les contradictions des Commentateurs. « Nous doutions, dit-il, » sur Ulpian, & nous doutons encore sur » Bartholus & Baldus ... Il y a plus à faire à » interpréter les interprètes qu'à interpréter les » choses ; & plus de Livres sur les Livres que » sur autre sujet. Nous ne faisons que nous » entre-gloser. Tout fourmille de commen- » taires ; d'Auteurs, il en est grande cherté. »

» Les loix, dit-il encore ailleurs, se main- » tiennent non parce qu'elles sont justes, mais » parce qu'elles sont loix. »

Combien, ajoute Montagne, ai-je vu de réparations plus condamnables que le crime ! Il cite l'exemple de Philippe, Roi de Macédoine. Ce Prince ayant condamné à une forte

amande un Particulier envers un autre, & découvrant ensuite qu'il avait mal jugé, il laissa subsister le Jugement & paya de sa bourse la condamnation qu'il prononçait. Les Tribunaux de la France nous offrent plus d'un exemple de cette nature. Mais il ne s'agit là que de condamnations Civiles ; un Arrêt au Criminel pend irrévocablement celui qu'il condamne. Que la vérité se reconnaisse après coup ; quel équivalent le Juge peut-il offrir ?

(14) Le Parlement de Bordeaux a souvent compté parmi ses Membres des hommes que l'Europe compte, à juste titre, parmi ses grands hommes. Telle fut la Boëtie, dont Montagne regrette si vivement la perte. Tel fut Montagne lui-même : tel fut Montesquieu. Ces deux noms me dispensent d'une plus ample indication. Le Parlement de Bordeaux jouit encore aujourd'hui du même avantage. Un jeune Magistrat, (M. du Paty) qui joint la maturité du génie & de l'éloquence à ces lumières profondes que le génie seul ne peut remplacer ; qui brilla tant de fois dans cette même arène où l'avaient précédé ces grands-hommes ; qui joint, comme eux, l'amour des Arts à l'amour de l'équité ; ce Ma-

giſtrat, dis-je, peut conſoler ce Corps célèbre des pertes que le tems entraîne à ſa ſuite, & qu'il ne s'empreſſe pas toujours ainſi de réparer.

(15) Il écrivait à ſa femme après ſix ans de mariage : » On dit, dans notre ſiècle, qu'un » habile homme peut bien prendre femme ; mais de l'épouſer, c'eſt là faire le » ſot. Laiſſons-les dire. Je me tiens pour » ma part à la ſimple façon du vieil âge ; auſſi » en portai-je bientôt le poil », &c. La liberté qui règne dans ces expreſſions, annonce que le cœur allait de pair avec l'eſprit en les dictant. Les plus rigides cenſeurs de Montagne n'euſſent, peut-être, ni écrit, ni penſé une ſemblable lettre, à une pareille date.

Montagne a fait un Chapitre conſacré à la gloire de trois bonnes Femmes.

Et ſi je fais compter,
Il en eſt juſqu'à trois que je pourrais citer.

Ces mots : a dit Boileau. « Il n'en eſt » eſt pas à douzaines, comme chacun ſait, » ajoute Montagne. Les trois dont il nous parle ne ſont pas également connues. La premiere ne l'eſt que par Pline. C'était une femme née, ainſi

que son mari, dans l'état le plus médiocre. Celui-ci était attaqué d'une maladie incurable & des plus douloureuses. Sa femme, très-convaincue que la mort seule serait le terme des souffrances du malade, lui proposa de les abréger par un trépas volontaire. Ne crois pas, lui dit-elle en voyant que ce conseil lui laissait quelque inquiétude, ne crois pas que je t'exhorte à mourir dans le dessein de te survivre. L'instant qui terminera tes jours terminera les miens, & de la même maniere. Le mari adopte le conseil, combat la résolution de sa femme, & ne peut la vaincre On délibere sur le genre de mort que l'on choisira. Celui qui paraît le plus sûr est de se précipiter dans la mer. Celui-là même n'était pas sans inconvéniens. Il était possible que l'un des deux Epoux survécût quelque tems à l'autre; qu'il fût rejetté sur le rivage. L'héroïne de cette anecdote eut encore l'honneur de prévenir cet accident, & d'y pourvoir. Une corde bien serrée enchaîne étroitement les deux Epoux. Leur maison donnait au bord de la mer. Ils montent sur une terrasse: là cette femme héroïque serre de nouveau son Epoux dans ses bras; il la presse dans les siens; ils se précipitent....

Le Second exemple eſt connu de tous ceux qui ſavent lire. C'eſt celui d'*Arie*, femme courageuſe du faible Pœtus.

Le troiſieme eſt celui de Pauline, jeune & charmante Epouſe du vieux *Sénèque*. Ce Philoſophe, condamné à mort par ſon Pupile *Néron*, traçait à Pauline la conduite qu'elle devait tenir lorſqu'il aurait ceſſé d'être. Soins ſuperflus, s'écria-t-elle! votre vie fut toujours mon modèle, votre mort ſera encore le mien. *Sénèque* ne combattit point cette généreuſe réſolution; ſans doute, parce qu'il jugea que Pauline était trop vertueuſe pour vivre ſous un regne auſſi pervers. *Néron* lui avait permis de choiſir le genre de ſa mort. Il ſe fait ſaigner des quatre membres. Pauline l'imite, & aurait voulu le prévenir. Tous deux ſont dans un bain. Pauline perdait plus rapidement ſes forces que *Sénèque*, dont l'âge avait reſſerré les veines, dont le ſang, par cette raiſon, s'écoulait avec plus de lenteur. Il ne peut ſoutenir un pareil ſpectacle. Toute la Philoſophie cede à l'attendriſſement, qu'elle n'exclut jamais. Il ſe fait enlever de cette ſalle funeſte, & plonger dans un bain très chaud. Ce ſecours lui paraît encore trop lent: il a recours au poiſon: il ne

veut point ſurvivre à celle qui ſe dévoue ſi généreuſement avec lui, & pour lui. Il meurt. Pauline paraît avoir ceſſé de vivre. *Néron*, (les Tyrans ne manquent jamais d'Emiſſaires,) *Néron* eſt inſtruit qu'au lieu d'une victime, ſon ordre barbare en égorge deux. Il craint que la jeuneſſe, la vertu, la beauté de Pauline n'excitent trop vivement la pitié des Romains : il craint ſur-tout que ſon courage ne rappelle en eux celui qu'ils devraient avoir. Il ordonne qu'on la retire du bain mortel, qu'on arrête ſon ſang... Ce fut la premiere fois que *Néron* donna de pareils ordres. Ses Satellites, bien étonnés de leur fonction, trouvent cette vertueuſe femme privée de toute connaiſſance; ils croyent ne retirer du bain qu'un cadavre. Cependant, à force de ſecours, on la rappella inſenſiblement à la vie; mais une pâleur conſtante atteſta juſqu'à la fin de ſes jours le moyen qu'elle avait voulu employer pour ne point ſurvivre à ſon Epoux. Sa conduite prouva encore mieux, qu'un tel ſacrifice n'était pas ſupérieur à ſa vertu.

Voilà les ſeuls exemples d'amour conjugal que Montagne ait cru devoir citer. Il en aurait facilement trouvé d'autres dans l'hiſtoire

de toutes les Nations. La nôtre même n'eſt pas au dépourvu à cet égard. On s'accoutume trop à médire des femmes, & cet uſage n'eſt déja que trop ancien. Nous n'épargnons rien pour les ſéduire, & nous les accuſons de fragilité ! Soyons moins vicieux; il ne leur ſera pas difficile d'être ſages.

(16) Ce fut à Paris que Montagne & de Thou ſe virent pour la premiere fois. Il ſe forma entre eux une liaiſon qui ne finit qu'avec la vie du premier. On lit dans les Mémoires du Préſident de Thou, écrits par lui-même; que Montagne l'entretenant un jour des troubles qui diviſaient & enſanglantaient la France, il ajouta, en parlant du Roi de Navarre & du Duc de Guiſe: « que l'aigreur de ces » deux eſprits était le principe d'une guerre » qu'on voyait aujourd'hui ſi allumée; que la » mort ſeule de l'un ou de l'autre pouvait la » faire finir; que le Duc, ou ceux de ſa mai» ſon ne ſe croiraient jamais en ſûreté tant que » le Roi de Navarre vivrait; que celui-ci, de » ſon côté, était perſuadé qu'il ne pourrait » faire valoir ſon droit à la ſucceſſion de la » Couronne pendant la vie du Duc. Pour la » Religion dont tous les deux font parade,

» ajoutait-il, c'eſt un beau prétexte pour ſe » faire ſuivre par ceux de leur Parti; mais la » Religion ne les touche ni l'un ni l'autre. La » crainte d'être abandonné des Proteſtans, » empêche ſeule le Roi de Navarre de rentrer » dans la Religion de ſes Peres; & le Duc ne » s'éloignerait point de la Confeſſion d'Auſ- » bourg, que ſon oncle, Charles, Cardinal » de Lorraine, lui a fait goûter, s'il pouvait » la ſuivre ſans préjudicier à ſes intérêts; que » c'était-là les ſentimens qu'il avait reconnu » dans ces Princes, lorſqu'il ſe mêlait de leurs » affaires ».

L'événement juſtifia, quant au Roi de Navarre, l'aſſertion de Montagne. Peut-être ne manqua-t-il au Duc de Guiſe que le tems pour la juſtifier à ſon tour.

(17) J'abrége un tableau où Montagne a paru emprunter, pour quelques momens, ſa touche fière & audacieuſe de Michel-Ange. Il revient promptement à ſa maniere ſimple & naïve. On croit habiter la nouvelle Rome en liſant la deſcription qu'il nous en a laiſſée. Il prodigue à ce ſujet les détails; mais ils ſont tous intéreſſans: il n'oublie pas même que le

Général des Cordeliers venait d'être destitué de sa place, & mis dans une étroite prison, pour avoir déclamé en chaire, & qui plus est, en présence du Pape, contre le luxe & l'oisiveté des Chefs de l'Eglise. On pourrait croire que Montagne rapporte ce trait avec une espèce de complaisance. Il n'en est rien. Le portrait qu'il fait du Pontife, alors régnant, & de plusieurs Cardinaux, s'accorde même très-peu avec les déclamations du Général Franciscain. Notre Philosophe était impartial. Il s'abstenait de dogmatiser; mais il rendait hommage à la vertu, sans acception ni exception de Doctrine. Il fut, peut-être, le premier Ecrivain qui osa rendre justice aux grandes qualités, aux vertus civiles de l'Empereur Julien, surnommé l'Apostat, par ceux qui n'ont pas même pris la peine d'examiner s'il fût jamais Chrétien. Ce n'est pas sur son changement qu'il fonde cet éloge, lui qui ne cesse de s'élever contre les novateurs de son tems.

(18) Cette circonstance du voyage de Montagne prouve que si l'Inquisition Romaine n'entend pas toujours les ouvrages qu'elle censure, elle peut au moins entendre raison. Le Maître du Sacré Palais, qui est en même

tems le Chef des Inquiſiteurs, remit à Montagne ſes *Eſſais*, » châtiés dit-il, ſelon l'opi-» nion des Docteurs Moines. » Les dénonciateurs, comme on l'a déjà dit, étaient Français. Montagne défendit ſon ouvrage; & l'Inquiſiteur Romain finit par le rendre arbitre de ce qu'il convenait de ſupprimer. » Je le ſup-» pliai, au rebours, ajoute Montagne, qu'il » ſuivît l'opinion de celui qui l'avait jugé; » avouant en aucunes choſes, comme d'avoir » uſé du mot de *fortune*; d'avoir cité des » Poëtes profanes; d'avoir excuſé l'Empereur » Julien; ... d'avoir dit que celui qui priait » devait être exempt de vicieuſe inclination » pour ce tems; *Item*, d'eſtimer cruauté ce » qui eſt au-delà de mort: *Item*, qu'il faillait » nourrir un enfant à tout faire, (pour le » conduire au bien), que c'était mon opinion; » & que c'étaient choſes que j'avais miſes » n'eſtimant que ce fuſſent erreurs. » Montagne niait, à d'autres égards, que les Cenſeurs euſſent entendu ce qu'il voulait dire. » Ledit » *Maeſtre* (Maître) pourſuit-il, qui eſt un » habile homme, m'excuſait fort, & me » voulait faire ſentir qu'il n'était pas fort de » l'avis de cette réformation. *Il plaiddit*

» *fort ingénieuſement pour moi en ma pré-*
» *ſence.* »

Ce ne fut pas tout. Lorſque Montagne, prêt à quitter Rome, fit ſes adieux au Maître du Sacré Palais, celui-ci, & un autre Inquiſiteur » le prierent *de n'avoir aucun égard à la* » *cenſure de ſon Livre*, en laquelle d'autres » Français les avaient avertis *qu'il y avait plu-* » *ſieurs ſottiſes* ». (Voyage de Montagne, Tome 2. pages 35, 36 & 76.)

(19). L'Auteur du Mémoire ſur la Vie & les Ouvrages de Montagne, (feu M. le Préſident Bouhier, nous dit, que ſi la morale de ſon Héros était Stoïcienne, ſes mœurs étaient tout-à-fait Epicuriennes. Sur quoi paraît-il fonder un pareil reproche ? Sur ce qu'on trouve, dit-il, quelques expreſſions trop libres dans les *Eſſais*; comme ſi l'on ignorait qu'alors notre langue était moins chaſte qu'aujourd'hui, & que les mœurs l'étaient peut-être davantage; comme ſi l'on ignorait que Marguerite, Reine de Navarre, nous a laiſſé des contes pour la plupart très-obſcènes, & que ſa conduite fût toujours très-régulière. Mais, ajoûte l'Obſervateur, que

penſer d'un vieillard qui prétend qu'à un homme, tel que lui, les Médecins devraient ordonner l'amour plutôt qu'aucune recette ; » pour l'éveiller, dit-il, & tenir en force » dans les ans » ? Eh ! qui doute, peut-on lui répondre, que le vieillard, même le plus ſage, n'ait pas le droit de regretter ſes belles années ? Qui oſera nous dire qu'un amour légitime eſt une faibleſſe honteuſe, & que Montagne n'a voulu parler que d'un amour illicite ? Il était marié, il ſe félicite hautement dans ſes écrits d'avoir toujours été fidèle aux loix du mariage. « Je les obſervais beaucoup mieux, dit-il, que je n'avais promis » & eſpéré ».

(20) Je vois Montagne donner un autre exemple de cette aimable popularité, qui ne ſied pas moins au véritable génie qu'à la véritable grandeur, & dont ils font uſage ſi volontiers l'un & l'autre. Montagne fait aſſeoir à ſa table, à ſes côtés, au milieu d'une ſociété nombreuſe, choiſie, & peut-être dédaigneuſe, la payſanne Divizia, qui, ne ſachant ni lire ni écrire, compoſait cependant avec une facilité extrême des vers ſur différentes ſortes de ſujets. C'était, dans toute la force

du terme, ce que les Italiens appellent une *improvisatrice*, On était surpris de la voir mêler à ses vers, & toujours à propos, les Fables anciennes, les noms des Dieux, d'autres allusions relatives à divers climats; aux Arts, aux Sciences, aux Hommes illustres, &c. comme si elle eût fait un cours d'études approfondi & réglé. Il est vrai que dès sa tendre jeunesse, elle avait entendu souvent un de ses oncles lire en sa présence l'*Arioste* & quelques autres Poëtes d'Italie. Telle fut la source de son érudition. Notre *Maître Adam*, aussi peu lettré qu'elle, s'instruisit à-peu-près de même, & nous a laissé un volume de Poésies.

(21) Jules Scaliger, dont le nom flatte si agréablement l'oreille des Scholiastes, semble n'avoir parlé de Montagne que pour entreprendre de lui enlever une partie de la gloire qu'il avait si légitimement acquise. Il accuse d'égoïsme cet homme simple & vrai, qui n'a le plus souvent parlé de lui-même que pour confesser ses défauts. Il ne lui pardonne pas même de s'être dit Gentilhomme, (ce qui était vrai,) lui qui ne cessa jamais de se donner pour descendant des Souverains de Vé-

ronne ; ce qui n'était rien moins que démontré. L'enflé Balzac, qui écrivit tant de lettres à la louange d'hommes souvent très-médiocres ; l'exagérateur Balzac, en consacre une toute entière à déprimer Montagne. Selon lui, notre Philosophe garde un silence affecté sur la première place dont il fut pourvu à Bordeaux, celle de Conseiller au Parlement ; & il ajoute, en forme d'Epigramme : J'aimerais bien autant qu'il me parlât de son Clerc, que de son Page. Ce reproche, en le supposant même fondé, serait déjà assez puérile ; mais il porte à faux ; & la meilleure Epigramme ne peut racheter une imposture.

(22) Montagne eut pour ami le célèbre Historien de Thou ; pour Disciple Charon ; pour fille adoptive l'Illustre de Gournai, qui joignit à des talens, à des connaissances rares, le mérite plus rare encore dans son siècle, de sentir tout ce que valait Montagne. Elle s'honora dans tous les tems du titre de sa fille d'alliance. Elle nous donna une Edition complette des ouvrages de ce Philosophe. Elle y joignit une Préface qui vaut un ouvrage. Elle défendit Montagne contre ceux qui, l'ayant respecté ou craint de son vivant, s'achar-

naient inhumainement sur sa cendre. Ils eurent la honte d'avoir été vaincus par une femme, & d'avoir moins senti qu'elle le mérit de celui qu'ils attaquaient.

(25) Le Chapitre où Montagne cite quelques vers de Virgile sur la tendre complexion de Vénus, semble indiquer, il est vrai, que la sienne fut aussi très-fragile. On voit qu'il a traité cette matiere avec une extrême complaisance. Il ne voile point ses expressions; il cherche même à justifier leur naïveté trop cynique. » Nous prononçons, dit-il, hardiment, » tuer, dérober, trahir; & à peine osons-nous » parler de l'action la plus naturelle, & la plus » nécessaire. » On nous reproche d'être plus réservés dans nos discours que dans nos actions : ce serait déja avoir gagné quelque chose. Nos peres, dit-on, étaient licencieux dans leurs écrits, & chastes dans leur conduite. J'ouvre Brantôme, & je suis bien détrompé. Esperons même que la décence des Ecrits ramenera celle des mœurs. Que nos Ecrivains saient éloquens lorsqu'ils parlent de vertu, & ils seront écoutés. Rousseau le fut bien, lorsqu'il recommanda aux Meres un usage si peu connu d'elles jusqu'alors, celui de nourrir, d'a-

laiter leurs Enfans. Il eut la gloire de vaincre un préjugé peut-être auſſi commode à la compléxion qu'à l'indifférence.

(24) Nous lui devons, en effet, une foule de mots tous énergiques : nous lui devons même pluſieurs de ces expreſſions qui contribuent le plus aujourd'hui à l'élegance du diſcours. Un autre objet, bien digne de remarque c'eſt l'érudition dont il a parſemé ſon ouvrage, Elle eſt immenſe, & ſi naturellement placée qu'elle ſemble ne lui avoir couté nulle recherche. L'article des loix lui fournit en particulier une foule d'exemples qui prouvent que ſi l'idée du juſte & de l'injuſte eſt commune à preſque toutes les Nations, toutes n'emploient pas les mêmes moyens pour maintenir l'un & proſcrire l'autre. Ce qui étonne quelquefois c'eſt de voir Montagne prodiguer cette érudition à propos de *Coches*, de *Poſtes*, &c. Le Chapitre des Coches le conduit à la deſtruction des Empires du Mexique & du Péron. Il y décrit avec une éloquence enflammée par l'indignation, la barbarie incroyable des premiers conquérans du nouveau Monde. Il nous repréſente le dernier Roi du Pérou, brûlé à petit feu, pour lui arracher les

tréſors qu'on lui ſoupçonnait; après avoir reçu de lui treize cens vingt-cinq mille livres & plus pésant d'or. Il nous peint le dernier Empereur du Mexique livré au même ſupplice, pour la même cauſe. Son principal Miniſtre, qu'on brûlait auſſi en ſa préſence pour lui arracher le même ſecret, » ſe trouvant, dit Mon» tagne d'après les relations Eſpagnoles, ſe » trouvant forcé de la douleur, environné de » braſiers ardens, tourna ſur la fin pitueuſe» ment ſa vue vers ſon Maître, comme pour » lui demander merci de ce qu'il n'en pouvait » plus. Le Roi, plantant fierement & rigou» reuſement les yeux ſur lui pour reproche de » ſa lâcheté & puſillanimité, lui dit ſeulement » ces mots, d'une voix rude & ferme: Et » moi, ſuis-je dans un bain, ſuis-je pas plus » à mon aiſe que toi ?.. Voilà où nous mè» nent les Coches de Montagne.

Les Poſtes nous menent encore plus loin, puiſqu'elles nous font remonter juſqu'à Cyrus. De-là, à propos de Boiteux, il nous parle de la réforme du Calendrier par le Pape Grégoire XIII. Il nous entretient de Sorciers, ou de ceux qui ont cru l'être; mais il n'admet point ces puériles fictions. Quant aux Boiteux, qui

ſemblaient devoir fournir la matiere de tout le Chapitre, il n'en parle que pour nous rappeller la réponſe faite par une Reine des Amazones à certain Scythe *qui la conviait à l'amour* ; réponſe très-honorable aux Boiteux. Les Boiteuſes trouvent auſſi leurs partiſans, ajoute Montagne ; & parmi ce nombre on compte plus d'un ancien Philoſophe.

En général, Montagne abandonne ſouvent ſon texte pour ſuivre une idée qui ſe préſente à l'improviſte : peu lui importe qu'elle ſoit relative ou non au ſujet qu'il voulait d'abord traiter. « J'aime, dit-il, allure poëtique par » ſauts & par bonds. » Il dit encore : » Je ne » me trouve pas où je me cherche, & me » trouve plus par rencontre que par l'inquiſi- » tion de mon Jugement. »

L'excurſion la plus naturelle qui ſe préſente dans ſon ouvrage eſt peut-être celle où, dans l'Apologie de *Sébonde* il paſſe en revue toutes les différentes Religions, & fronde l'idée arbitraire que la plupart des Peuples ſe firent de la Divinité. Les Prêtres du Paganiſme s'y prêterent : ſouvent même ils prévinrent par d'autres fables celles que l'Idiotiſme vulgaire

allait créer. Toute fiction leur parut bonne, quand elle pouvait devenir lucrative. On multiplia les Dieux pour avoir droit de multiplier les Temples. On donna à ces Dieux des passions, pour être plus souvent à portée de satisfaire les siennes. Jupiter eut des Bâtards de toute espece. Ceux-là, à leur tour, eurent des Bâtards & des Prêtres. Les plus vénérables Matrônes désiraient qu'un Dieu les honorât de sa couche; & ce Dieu n'y manquait point, pourvu qu'elles fissent la démarche de se rendre la nuit dans son Temple. Pauline, femme du Sénateur Saturninus, se rendit de la sorte au Temple de Sérapis; mais ce fut un de ses Amans, jusqu'alors maltraité par elle, qui remplit le rôle du Dieu. Les Prêtres lui procurerent cette bonne fortune. On voit par-là qu'ils n'étaient pas toujours occupés de leurs propres affaires.

On lit dans Varon, le plus savant des Romains, qu'un Sacristain du Temple d'Hercule joua un jour contre son Dieu un souper & une Courtisanne. Si le Dieu eût gagné, le Sacristain devait payer la Courtisanne & le repas. Ce dernier perdit, & paya l'une & l'autre. Disons mieux, il l'a paya avec une prédiction. Ce matin,

matin, lui dit-il en la quittant, quelqu'un, au lieu de moi, vous gratifiera d'un ample salaire. Elle rencontra Taruntius, jeune homme très-riche, qui l'emmena chez lui, la garda long-tems, mourut avant elle, & lui laissa un immense héritage qu'elle transmit, en mourant, au Peuple Romain. Ce don lui valut un Temple; mais on ignore si ses Prêtres suivirent les traces du Sacristain d'Hercule.

Ce fut, à peu près, de la même maniere que Platon eut Neptune pour Trisaïeul, & Apollon pour Pere. On ne tarirait point sur cet article, en partant seulement de Rhea-Sylvia jusqu'à Frere Luce.

Au reste, il est à croire que Montagne ignorait l'espece de culte rendu par les Japonnois à leur Idole nommée Dabiu. C'est la Statue Colossale d'un homme assis sur ses talons. Elle a, malgré cette attitude, vingt-deux pieds de hauteur. Non loin de cette Idole, est un Palais isolé où le premier jour de chaque mois on amène une des plus belles filles de la contrée. Elle vient offrir à l'Idole Dabiu ce qu'on suppose ailleurs que toute fille réserve au mari qu'elle aura. Le Dieu, disent les Bonzes,

eſt toujours exact au rendez-vous. En effet, on ne dit point qu'il ait jamais rejetté cette offrande.

Montagne eut, ſans doute, auſſi parlé du Daïri, ou Pontife des Japonnois. Le culte qu'on lui rend differe peu de celui qu'on doit à la Divinité. Il eſt même à croire qu'elle ſerait plus communicative, ſi elle daignait ſe manifeſter à nos yeux. Le Daïri ne ſort point de ſon Palais Pontifical : jamais on ne l'a vu marcher : jamais il ne s'expoſe ni aux impreſſions de l'air, ni aux rayons du Soleil. Il n'eſt permis de toucher à ſa perſonne que lorſqu'il eſt endormi. On ſaiſit ce moment pour lui arranger les ongles, la barbe & les cheveux. Il eſt reconnu infaillible dans ſes déciſions ; c'eſt-à-dire dans celles qui regardent la Religion. Elles ne ſont d'aucun poids ſur toute autre matiere.

Un des privilèges de ſa place eſt d'avoir juſqu'à douze femmes ; d'être réputé ſaint dès ſon vivant ; & d'accorder le même avantage à ceux qu'il veut favoriſer. Il a, dit-on, auſſi l'honneur, à titre de Vicaire des Dieux, d'être viſité par tous ceux du Japon, le dixieme mois de l'année Japonnoiſe, qu'on appelle, par

cette raiſon, le mois ſans Dieux ; parce que durant tout ce mois ces mêmes Dieux montent la garde chez leur Vicaire.

Ce n'eſt pas tout : ce Pontife a dans ſon Palais autant d'Idoles que l'année renferme de jours. Chaque Idole eſt placée à ſon tour auprès du lit où le Daïri doit coucher. S'il a mal dormi, ou fait de mauvais ſonges, c'eſt à l'Idole qu'on s'en prend : elle eſt chargée de coups de bâton, & bannie pour cent jours de ſa niche & du Palais.

Certaine coutume des Cauniens n'était pas moins biſarre. Ce Peuple croyait, comme preſque tous ceux de l'antiquité, que chaque païs avait ſes Dieux particuliers & tutélaires, délégués, à cet effet, par le Souverain des Dieux, comme un Roi charge tel ou tel de ſes Officiers du Gouvernement de telle ou telle Province. Les Cauniens croyaient auſſi leurs Dieux-Satrapes très-jaloux de leur poſte. C'eſt pourquoi les plus dévots d'entr'eux parcouraient en armes toute la contrée, & frappaient l'air de leur glaive, pour en expulſer tout Dieu étranger & paraſite.

Les Anciens compterent juſqu'à trente-ſix

mille Dieux; mais Jupiter était le Maître de tous; les autres n'étaient que des Divinités secondaires, souvent même très-subalternes. Leur existence même devait finir avec celle du Monde : le seul Jupiter était destiné à leur survivre. Telle fut, en particulier, l'opinion de Chrysippe, Philosophe Stoïcien. Tout cela tient du mystère; mais il en fallut aux hommes dans tous les tems. Varon, pour justifier ce que la Mythologie ancienne renferme de bisarre, dit intrépidément : » Qu'il faut que » le Peuple ignore certaines vérités, & adopte » plus d'un mensonge. »

(25) Montagne, qui a si souvent parlé de lui-même, & toujours avec tant d'impartialité, nous fournira les crayons & les couleurs pour achever son Portrait. C'est le plus sûr moyen de le peindre d'après Nature. Ce qu'il a dit de lui, sur-tout de son personnel, est précisément ce qu'on en devait dire : par-delà, il serait ou flaté, ou défiguré.

Il eut en partage cette vive sensibilité, qui mene toujours à la bienfaisance. » La vue des » angoisses d'autrui, disait-il, m'angoisse ma- » tériellement, & le sentiment d'un tiers a

» ſouvent uſurpé le mien. » C'eſt ce qui lui fait dire encore : » Je vivrais de la ſeule pré- » ſence des perſonnes ſaines & gaies. »

Ami de la franchiſe, il blâmait toute ſubtilité qui tient de la fraude. Il en rapporte quelques exemples dans ſes ouvrages; mais pour les condamner. Il ne tolère pas même celui de certain Séculier qui, étant accuſé d'avoir mis la main ſur un Eccléſiaſtique, affirma qu'il n'en était rien. Il ne l'avait effectivement que foulé aux pieds.

» J'ai, dit-il ailleurs, une façon ouverte, » aiſée à s'inſinuer & à ſe donner crédit aux » premieres accointances. La naïveté, & la » vérité pure, en quelque ſiècle que ce ſoit, » trouvent encore leur oportunité & leur » miſe. » Il avoue cependant que, pour l'ordinaire, ſon abord était froid, ſa converſation ſouvent un peu ſéche, lorſqu'il ne parlait point à ſes amis. » Mon aller, dit-il encore, n'eſt » pas naturel, s'il n'eſt à pleines voiles. »

Il ne cherchait pas trop la ſolitude. » Il ne » fuyait point les hommes, mais les affaires. » Cependant, il ne prodigua point un ſenti-

ment qui veut être ſagement économiſé. Je m'explique : il eut pour tous les hommes cette bienveillance générale qui part de la bonté du cœur : il fut ami de l'eſpéce, & n'adopta que peu d'amis.

Il aima beaucoup les femmes, dans ſa jeuneſſe. On ne décidera point ſi ce fut par cette raiſon qu'il les jugea ſi ſéverement dans un âge plus avancé. » Je m'y échaudai, dit-il, » & y ſouffris toutes les rages que les Poëtes » diſent avenir à ceux qui s'y livrent ſans or- » dre & ſans jugement. Il eſt vrai que ce coup » de fouet m'a ſervi depuis d'inſtruction. » Au ſurplus, il eſt très-intéreſſant, très-éloquent même, lorſqu'il parle du beſoin qu'il aurait d'aimer encore, malgré ſon âge. » C'eſt bien rai- » ſon, dit-il, que le Corps ne ſuive point ſes » appétis au dommage de l'Eſprit; mais pour- » quoi n'eſt-ce pas auſſi raiſon que l'Eſprit ne » ſuive pas les ſiens au dommage du Corps ? . . » Ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, » les procès, font à l'égard des autres qui, » comme moi, n'ont point de vacation aſſignée, » l'amour l'opereroit bien plus commodément » en moi. Il me rendroit la vigilance, la ſo- » briété, la grace; le ſoin de ma perſonne; » raſſureroit ma contenance . . . réchaufferait,

» au moins en ſonge, ce ſang que la nature » abandonne, &c. »

Tout en regrettant les plaiſirs de ſon jeune âge, il ſavait ſe familiariſer avec la vieilleſſe. Il ne cherchait point à la retarder par des ménagemens puériles. » C'eſt grande ſimpleſſe, dit-» il, d'anticiper les infirmités humaines! J'ai-» me mieux être moins long-tems vieil, que » d'être vieil avant que de l'être . . Juſqu'aux » moindres occaſions d'amuſement que je puis » rencontrer, je les empoigne. Puiſſé-je pren-» dre plaiſir à jouer aux noiſettes & à la » toupie! »

Voilà Mallebranche bien excuſé d'avoir joué aux barres avec les Ecoliers de Saint-Magloire.

Ce que les Stoïciens, dit ailleurs Montagne, faiſaient par vertu, je le fais par complexion. C'était ſe donner pour valoir beaucoup, mais ce n'était pas s'attribuer tout le mérite de ce qu'il valait.

Il déclare auſſi avoir eu peu de mémoire. » Quelques-uns, dit-il, ne voyent pas de

» milieu entre mémoire & entendement ; » c'eſt bien empirer mon marché.. Il ajoute : » Certes je puis bien oublier ; mais de mettre » à non chaloir la charge que mon ami m'a » donnée, je ne le fais pas. A cela près, dit-» il encore, il me ſouvient moins des offenſes » reçues. »

Il fut indulgent, même envers ſes Cenſeurs. » Un bon ouvrage, diſait-il, ne perd » pas ſes graces pour plaider contre moi. » C'eſt bien là ce qu'on peut appeller de la Philoſophie pratique. Peu d'Ecrivains, même du mérite de Montagne, en ont donné l'exemple. On peut ſe taire en pareil cas ; & c'eſt un grand effort : ne pas refuſer au critique la juſtice qui lui eſt due, eſt un effort ſublime.

Quant aux Détracteurs de ſa conduite, il ſe contentait de leur dire : » Qui fait bien prin-» cipalement pour ſoi, ne s'altère guères pour » voir les hommes apprécier mal ſes meil-» leures actions. »

Il connut auſſi ſes défauts. Je n'ai vu, dit-il, en nous rappellant les écarts, les mépriſes, les inconſéquences dont l'homme le plus ſage n'eſt

pas toujours exempt, ainſi que les traits ſublimes dont il eſt capable ; » je n'ai vu monſ- » tre & miracle au monde plus frappant que » moi-même.

Il eſt permis d'entretenir de ſoi ſes Lecteurs, lorſqu'on s'exécute d'auſſi bonne grace. Il faut, en même tems, ſe ſentir plus d'une vertu pour avouer ſi naïvement ſes faibleſſes.

RÉFLEXIONS

Sur le caractère du ſtyle de Montagne, &, en général, ſur le génie de la Langue Françaiſe.

ON a beaucoup écrit ſur le Phyſique de notre Langue, & fort peu ſur ſon génie. Les Grammaires ſe ſont multipliées; le Dictionnaire de l'Académie a levé tous les doutes qu'elles pouvaient nous laiſſer encore: la partie métaphyſique de notre Idiôme doit beaucoup à MM. Girard & du Marſais: tous deux ont mérité la reconnaiſſance des Gens de Lettres, l'un pour avoir démontré qu'il n'exiſta jamais de ſynonimes dans notre langue; (il aurait pu ſans doute ajouter dans aucune autre:) le ſecond pour avoir développé clairement la propriété, l'uſage & l'abus des figures dans le diſcours. Tout cela ſuffit-il à nos beſoins? J'en doute. C'eſt bien dire au Bucheron: Votre hache eſt tranchante, attaquez hardiment avec elle une forêt; mais on ne lui apprend ni à meſurer ſes coups, ni à ne point les multiplier inutilement. Sganarelle n'y ſon-

geait guères en façonnant ſes fagots ; &, ſoyons de bon compte, il y a des fagotiers dans tous les genres.

Montagne & Paſchal ne furent point de ce nombre. Le premier ſe créa, en quelque ſorte, une langue, & en uſa avec toute la liberté d'un Inſtituteur. Les formules reçues ne furent d'aucune authenticité pour lui : il s'y aſſervit auſſi peu qu'aux abus & aux préjugés qu'il combat dans ſes ouvrages. Il écrivit en penſant, & ſes mots expriment vivement & briévement ſa penſée. Elle forme, elle détermine la phraſe, tandis que chez tant d'autres c'eſt ſouvent la phraſe qui détermine l'idée. On ſent ce que va dire Montagne avant que d'appercevoir comment il le dit. Il n'employe les circonlocutions que dans ces momens de ſéchereſſe qu'éprouve, quelquefois, l'eſprit le plus fertile ; & comme ces momens de ſtérilité ſont rares chez Montagne, ceux d'embarras ſont rares dans ſa maniere. Hors de là, il eſt toujours vif & preſſé ; économe de mots, prodigue de choſes. Il accumule ſes idées, néglige les conjonctions, ſur-tout les périphraſes ; & c'eſt ainſi que ſans le prévoir, ſans avoir pu s'en douter, le même homme, dont les ap-

perçus ont fait depuis éclore tant d'ouvrages, indique, en même tems, & ſans l'avoir mieux prévu, la véritable maniere de les écrire.

Paſchal ne vint qu'après Montagne. Il paraît le bien connaître, quoiqu'il l'ait aſſez mal combattu. Il puiſa chez lui les moyens de le ſurpaſſer. N'eût-il jamais parlé de Montagne, on devinerait combien ſes ouvrages lui ſont familiers. C'eſt l'Amant brouillé avec ſa Maîtreſſe, & qui porte encore ſes couleurs.

Il n'en eſt pas moins vrai que Paſchal eſt devenu modèle. Il maîtriſe, il ploye à ſon gré l'inſtrument dont il fait uſage. Par lui notre langue acquiert des formes qui lui deviennent propres, dont il n'avait trouvé d'exemple dans aucune autre. Une matière aride, étrangère au plus grand nombre des lecteurs, prend ſous ſa plume un intérêt qu'elle doit uniquement à l'art de l'Ecrivain. Tantôt gai, tantôt ſévère; toujours piquant, toujours précis; exact, ſans jamais paraître arrangé; ingénieux lors même qu'il pourrait ſe réduire à n'être que raiſonnable. Voilà ce qui fait le charme de ces fameuſes Lettres Provinciales; plus intéreſſantes par la manière que par le fond; mais qu'on

relit encore, qu'on relira toujours, quoique le fond ne puiſſe plus, dès à préſent, intéreſſer perſonne.

La Bruyère, encore plus original dans le tour de ſes expreſſions que dans ſes idées mêmes, la Bruyère avait ſoigneuſement lu Montagne. On reconnait dans la touche du Diſciple bien des traits de celle du Maître. M. de Voltaire a dit que la Bruyère fit un uſage tout nouveau de la Langue Françaiſe : ce fut Montagne qui lui apprit à contracter cet uſage. Il s'épargna, d'ailleurs, ce qu'il y a de plus difficile dans l'art d'écrire; les tranſitions. Telle fut, ſans doute, la raiſon qui détermina Boileau à le regarder plutôt comme un penſeur que comme un Ecrivain.

Baîle qui mérita l'un & l'autre titre, Baîle, qui n'a pas daigné donner à Montagne une place dans ſon Dictionnaire, où l'on retrouve tant de noms oubliés; Baîle décèle, peut-être, par ſa façon d'écrire, les motifs d'un tel ſilence. Il a plus de méthode que ſon modèle; mais ſans lui, aurait-il cette maniere piquante, qui donne tant de prix à la méthode même ?

Je me borne ici à tracer une filiation atteſtée par différens traits de famille. Le moment viendra de lui aſſigner une deſcendance encore plus illuſtre. Obſervons ſeulement que juſqu'au tems où Montagne écrivit, la naïveté ſemblait être le caractère diſtinctif & preſque unique de notre Langue. Aucune dignité, aucune harmonie, aucune préciſion, ſur-tout dans nos écrits en proſe. Brantôme n'eſt qu'un narrateur languiſſant, qui doit tout l'intérêt de ſon récit à la liberté cynique dont il ſait l'aſſaiſonner. Montagne nous fit connaître une grande partie des reſſources de notre idiôme. Il dit tout ce qu'il veut dire & l'exprime avec autant d'énergie que de facilité. Eſſayons de divulguer ſon ſecret. Il peut ne l'avoir pas connu lui-même, n'avoir écrit que par inſpiration, par inſtinct; mais telle fut toujours la marche de nos progrès dans tous les genres. Nous ne jugeons, nous ne pouvons juger de rien qu'après coup. Le réſultat des opérations du hazard a le plus ſouvent donné l'être à nos principes. Nous ne deſcendons point de la cauſe à l'effet, nous remontons de l'effet à la cauſe. Je vais ſuivre le même procédé, ſeule reſſource que la nature laiſſe à notre faible pénétration.

Chaque Langue a ſon génie. Celui de la nôtre eſt la préciſion, la clarté; elle eſt même ſuſceptible de cette élévation qui atteint juſqu'au ſublime; qui devient l'organe des plus nobles ſentimens, le tableau des plus grands objets; également ennemie de l'enflure qui n'exprime rien, & de la trivialité qui défigure tout.

Cette langue, aujourd'hui ſi délicate & ſi fléxible dans ſes tours, ſi rapide & ſi légère dans ſa marche, fut long-tems barbare & traînante. Elle n'a même briſé ſes entraves que depuis peu. Cet eſclave ne doit ſon entier affranchiſſement qu'aux bons Ecrivains de notre ſiécle.

La Langue Françaiſe ne ſe débarraſſera, ſans doute, jamais entièrement de ces nombreuſes conjonctions, de ces articles plus nombreux encore, qui contrarient ſans ceſſe & l'harmonie & l'élégance & la préciſion. C'eſt la chenille, qui avec mille pieds rampe & ne marche pas. Les bons Ecrivains ne prodiguent plus les conjonctions. Quant à l'article, il tient à la baſe de notre Langue. L'Ellipſe nous en débarraſſe quelquefois; mais encore faut-il être ſobre en fait d'Ellipſe. Elle ne convient

guères que dans le discours familier : le genre noble, & sur-tout le haut genre de l'Eloquence, l'admettent rarement.

Comparons, au surplus, les *conjonctions* à certains ennemis avec lesquels il faut vivre, parce qu'il est impossible de s'en délivrer entièrement. Je n'aurai pas la même tolérance pour ces longues phrases, si pésantes, si embarrassées dans leur marche, si ambitieuses de paraître dire quelque chose, & ne disant presque jamais rien ; espèce d'équipage de parade qu'on promène à vuide : je les crois aussi peu nécessaires que peu agréables. Ceux qui se sentent du goût pour elles, peuvent les employer pour combattre mon opinion : je doute que de pareilles armes soient bien propres à me la faire abandonner. J'ai cependant vu quelques Littérateurs soutenir que les longues phrases donnaient de l'harmonie à la Prose ; mais cette harmonie ressemble, sans doute, à celle de Pythagore, que lui seul pouvait entendre.

Expliquons-nous. Je ne disconviendrai point qu'une phrase bien arrondie ne puisse figurer, avec avantage, dans un style coupé avec goût ; c'est-à-dire, un style où chaque pensée

penſée eſt rendue avec préciſion, où le fonds & les acceſſoires indiſpenſables de chaque penſée, déterminent le nombre des mots qui l'expriment ; enfin, où l'on ne trouve guères d'autre eſpéce de liaiſon, que la ſucceſſion directe des idées ; maniére de les unir, à coup sûr, la meilleure. Alors, quelques phraſes d'un arrondiſſement bien net, & ſemées avec réſerve dans le cours d'un Ouvrage, préviennent la monotonie du ſtyle, ſans nuire à ſa rapidité. C'eſt pour le Lecteur une ſorte de repos agréable. Mais quand ces énormes phraſes ſe multiplient, c'eſt pour lui un travail. C'en eſt encore un bien plus réel pour l'Auteur, qui ſe donne une peine infinie pour ne rien exprimer naturellement, & ſouvent pour ne rien exprimer du tout : la choſe eſt étouffée ſous le nombre des mots ; où bien ces mots forment un labyrinthe où l'idée s'égare. Je ſue avec l'Auteur, je me mets hors d'haleine pour la ſuivre, & elle finit par nous échapper à tous deux.

Avouons-le, ſans héſiter ; les meilleurs Ecrivains ſont ceux qui ont écrit avec une préciſion exempte de ſéchereſſe. On ſait bien

que l'élégance exige quelquefois un certain luxe de mots, comme dans ces deux vers de Racine :

Ils sauront rejetter l'injuste stratagême
D'un témoin irrité, qui s'accuse lui-même.

Mais elle exige encore plus souvent le choix précis des mots propres, & cet heureux tour de phrase qui n'exclut point la précision. D'ailleurs, je crois qu'une agréable vivacité plaira plus constamment qu'une élégance trop voisine de la langueur. Il ne faut pas être toujours dans une attitude recherchée; autrement on aura plutôt l'air guindé que les manières élégantes.

Que sera-ce donc, si l'on prend pour de l'élégance ou pour de la dignité, cette marche lourde, embarrassée, oblique, & qui, le plus souvent, ne laisse pas même entrevoir le but qu'elle se propose d'atteindre? Telle est, cependant, celle de nos Ecrivains phrasiers. On croit voir des esclaves réduits à traîner, sans relâche, le lourd attirail de leurs chaînes. Cet abus provient de ce qu'en général nous sommes des êtres voués à l'imi-

tation. La période eſt belle, ſonore, harmonieuſe chez les Latins; donc elle doit produire le même effet parmi nous. C'eſt préciſément le contraire. La période Latine ſe ſoutient par l'inverſion, & notre proſe ne l'admet pas. J'en excepte encore la haute éloquence; eſpéce de Poéſie qui tolère, qui exige même la hardieſſe des figures comme celle des penſées; qui cherche à nous étonner quand elle ne peut nous ſéduire; & qui n'ambitionne pas moins de charmer l'oreille que d'attendrir le cœur ou de perſuader l'eſprit. Elle ſe permet les inverſions, ſeul moyen de ſoutenir le ton qui lui eſt propre: laiſſons-lui donc auſſi les périodes, que les ſeules inverſions peuvent ſoutenir.

Notre idiôme eſt un enfant que réclament trois meres; qui eſt réellement né de toutes les trois, & qui n'appartient ſpécialement à aucune. Le Latin n'eut pas, à lui ſeul, plus d'influence ſur l'origine du Français, que n'en eurent le Celtique & le Tudeſque réunis. Ce partage d'autorité dût bientôt produire l'indépendance. Le Français mit inſenſiblement à l'écart ſes entraves originelles. Ses procédés ſont ſimples, naturels, faciles; ſon

caractère tient de celui de la Nation qui le parle : de la vivacité, de la grace, de la nobleſſe, & nulle ſorte d'embarras ; voilà ce qui le diſtingue, voilà ce qui le rend indépendant, même des idiômes qui l'ont formé. Enfin, pour bien connaître notre Langue, il faut la chercher en elle-même ; il faut l'étudier comme s'il n'en exiſtait aucune autre.

Une hiſtoire écrite en ſtyle périodique, ſerait illiſible ; & voilà pourquoi on ne lit plus Maimbourg. Une longue phraſe fait languir toute eſpéce de narration. Elle n'eſt pas plus propre au genre polémique. C'eſt bien aſſez d'une opinion abſtraite pour captiver toute l'attention dont je ſuis capable : je ceſſe de vous écouter, ſi la formule de vos raiſonnemens devient auſſi abſtraite que la queſtion même. Paſchal n'eſt point périodique. Monteſquieu ne l'eſt pas, même en nous parlant de Légiſlation.

Je ſais bien qu'une longue phraſe eſt ſupportable, & ſouvent même néceſſaire, quand le ton de l'Ecrivain s'éléve ; mais le ton élevé devient très-ridicule, quand la matiére exige un ton ſimple ; & le ton ſimple convient à

tant de choſes ! Pourquoi de grands mots pour n'exprimer le plus ſouvent que de petites idées? C'eſt Dom Quichotte qui s'arme des toutes pièces pour mettre à fin l'aventure des moulins à vent. Je ne prétends point, au ſurplus, faire ici une diſſertation en régle : je haſarde ſimplement quelques réflexions qu'un aſſez long uſage d'écrire m'a ſuggérées ; & je les mets au jour uniquement parce que je les crois vraies. Celui qui a dit ce mot tant de fois cité ; *ſi je tenais toutes les vérités dans le creux de ma main, je ne daignerais pas l'ouvrir pour les répandre* ; celui-là, dis-je, était, ſans doute, un peu trop économe. On ſait bien que toute vérité riſque d'être combattue, dans ce ſiécle où l'on combat plutôt pour l'honneur de tel ou tel parti, que pour l'avantage & les progrès de la raiſon ; mais encore faut-il avoir le courage de ſe déclarer pour elle, quelques haſards qu'il y ait à courir ſous ſes drapeaux. Ainſi duſſè-je réunir contre moi tous les Ecrivains qui aiment à s'empâter dans un ramas confus de mots inutiles : je dirai que toute longue phraſe, excepté dans le haut genre de l'éloquence, eſt, pour l'ordinaire, ſourde, languiſſante, atténuante ; elle affaiblit & obſcurcit tout. Mais en revanche, (& c'eſt ce

qu'on n'a peut-être pas encore observé,) elle produit un effet délicieux dans nos vers, même dans nos vers familiers. Pourquoi cette différence ? C'est que dans nos vers, l'inversion est admise, elle y est même absolument nécessaire. Dès-lors, la période peut y figurer dans tout son éclat ; elle se trouve entourée de tout ce qui peut l'orner & la soutenir. Ajoutons que, même au défaut de l'inversion, la cadence, que produit la mesure de nos vers, peut y suppléer pour donner de l'harmonie à la plus longue phrase. Tout le monde connaît ce début d'une des meilleures fables de notre ingénieux la Fontaine :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre ;
La Peste, (puisqu'il faut l'appeller par son nom,)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Il n'y a qu'une légère inversion dans toute cette tirade ; mais l'harmonie de toute la phrase n'en est pas moins soutenue. Qu'on réduise ces vers en prose, en substituant d'autres mots à ceux qui produiraient une consonnance désagréable ; en conservant à la

proſe la marche qui lui eſt propre; en conſervant même à cette période l'intérêt de la ſuſpenſion, genre d'intérêt que nos périodes ne réuniſſent pas toujours; on verra combien cette phraſe, ſi harmonieuſe en vers, devient, par comparaiſon, ſourde & languiſſante en proſe. On lira:

« Un mal qui répand en tous lieux l'épou-
» vante; mal que le Ciel inventa, dans ſa fu-
» reur, pour punir les crimes de la terre; la
» Peſte, (puiſqu'on eſt réduit à l'appeller par
» ſon nom,) capable d'enrichir l'Achéron en
» un jour, faiſait la guerre aux animaux ».

Ou bien, en faiſant ſuivre à la proſe le procédé qui lui eſt le plus naturel:

« La Peſte, (puiſqu'il faut nommer ce
» fléau par ſon nom,) capable d'enrichir l'A-
» chéron en un jour; ce mal qui répand en
» tous lieux l'épouvante, mal que le Ciel in-
» venta dans ſa fureur pour punir les crimes
» de la terre, faiſait la guerre aux animaux. »

On ſait combien Boileau a peint heureuſement ſa vieilleſſe & ſa perruque, dans ces vers

ſi admirables par le mérite du méchaniſme & de l'expreſſion :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets, ſurchargés de trois ans,
Ceſſez de préſumer, dans vos folles penſées,
Mes vers, de voir en foule, à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les lecteurs empreſſés ;
Nos beaux jours ſont finis ; nos honneurs ſont paſſés.

Voilà une phraſe bien longue, & pourtant bien harmonieuſe. C'eſt qu'elle eſt en vers. En voici une autre, tirée de la même Epître. Elle n'eſt ni moins ſonore, ni moins belle que la précédente. Boileau y parle de ſes envieux & s'y peint lui-même :

Dépoſez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſouple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule vérité,
Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices ;
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.

Il n'eût peut-être pas été difficile à Boileau de couper cette phraſe, & d'iſoler quelques-uns de ces vers, ſi intimément liés l'un à l'autre ; mais je préſume qu'ils y auraient

perdu. Il en ſera tout autrement ſi l'on veut rendre ces mêmes idées en proſe : il faudra d'une ſeule phraſe en faire pluſieurs, ou ſe réſoudre à devenir bien languiſſant.

Qui ne connaît cette longue & harmonieuſe tirade de M. Greſſet ? Elle eſt formée d'une ſeule période :

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paraît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux ;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux ;
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage
Et des déſerts abandonnés, &c.

Et ce début de l'Epître au P. Bougeaut :

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délices de la Ville;
Si j'en voulois suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle
La Divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs
Et la Gazette des coulisses,
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserais cette Epître, &c.

Faut-il chercher d'autres exemples de cette nature, dans la haute Poésie? Racine en offrira une foule. M. de Voltaire qui, en général, détache plus ses vers que Racine, y jette néanmoins, de tems à autre, des périodes, qui produisent d'autant plus d'effet qu'elles ne sont pas prodiguées. Son style en devient plus varié, plus vif, sans jamais cesser d'être harmonieux. Il y a peu de morceaux dans notre

Poéſie où le mélange du ſtyle périodique & du ſtyle coupé, produiſe un plus brillant effet que dans cette peinture de Rome moderne, où le Poëte fait arriver la Diſcorde :

Rome, enfin, ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome, jadis ſon Temple, & l'effroi des mortels ;
Rome, dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leur Trône ſanglant enchaîner tous les Rois.
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible.
On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux mœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellonne & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars :
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Le tombeau des Catons, & la cendre d'Emile, &c.

En un mot, tous nos bons Poëtes me fourniraient des modèles du bel effet que la période produit dans nos vers, comme preſque tous les Proſateurs du dernier ſiècle m'offriraient la preuve du ton languiſſant qu'elle communique à la Proſe. J'eſpère qu'on ne m'oppoſera point le ſtyle périodique du Télémaque ; eſpéce de Poëme où l'on voit briller, à

l'exception du rhytme, toutes les richeſſes dont la Poéſie croit pouvoir ſe parer excluſivement : ce qui n'empêche pas que M. de Voltaire n'ait eu raiſon de trouver quelquefois cette proſe ſi harmonieuſe, *un peu traînante.* On ſent, d'ailleurs, qu'il ſerait très-ridicule d'écrire l'Hiſtoire comme le Télémaque eſt écrit ; que le ſtyle propre à la diſcuſſion n'eſt point non plus celui-là ; qu'il n'a réuſſi qu'une ſeule fois, & qu'il ne pouvait, peut-être, jamais réuſſir que ſous la plume du gracieux & touchant Fénélon. C'eſt un de ces phénomènes qui dérogent, pour le moment, à l'ordre naturel des choſes, mais qui ne prouvent rien contre lui.

On m'objectera, ſans doute, que les Italiens, les Eſpagnols & les Anglais, ont uſé le plus généralement du ſtyle périodique, & qu'ils l'ont même adapté à tous les genres : mais une erreur ne fait point autorité. Ajoutons que la Langue de ces Peuples ſe prête plus facilement à cet uſage que la nôtre. Cependant, les Eſpagnols & les Anglais commencent à ſe rectifier ſur ce point. Le célèbre P. Fei-jo en donna le premier l'exemple chez les Eſpagnols, & il eſt maintenant imité par beau-

coup d'autres. Les meilleurs Ecrivains, dont s'honore aujourd'hui l'Angleterre, Roberſon, Hume, Sterne, & en particulier M. Warton, qui vient de donner une excellente Hiſtoire de Philippe II, Roi d'Eſpagne, tous ces Ecrivains, dis-je, ont ſenti la néceſſité de couper leurs phraſes; tous ont acquis, par-là, beaucoup de clarté, & beaucoup de lecteurs.

J'avoue qu'il ne paraît pas que les Italiens s'empreſſent d'imiter cet exemple. Cette Nation harmonifile tient, ſans doute, encore à l'eſpéce de Muſique attachée à ſes longues périodes; mais puiſqu'en Muſique même elle ſacrifie quelquefois la *tablature* à la *préciſion* mélodique, rien ne l'empêche d'appliquer cette ſage maxime à la Littérature. Je ne dis cependant point à la Poéſie; car, je crois qu'on peut crier à tous les Poëtes du monde: Arrondiſſez vos vers.

Je dirai ſur-tout à nos Poëtes: les vers Français exigent de l'arrondiſſement: les périodes, même les plus longues, donnent du nombre & de la vigueur à notre Poéſie. C'eſt, toutefois, ce qu'on néglige le plus aujourd'hui parmi nous. Nous ne voyons preſ-

que plus que des vers isolés, ou qui marchent deux à deux. Un Poëme de deux cens vers n'est guère autre chose qu'un assemblage de cent distiques. Voilà, peut-être, ce qui a le plus contribué à discréditer la Poésie dans notre siècle. On attribue à l'Art ce qui est réellement un vice de l'Artiste. On lira toujours les Poëtes qui auront évité ce défaut, de même qu'on lira peu l'Ecrivain prosateur qui contourne longuement & pésamment ses phrases ; qui (passez-moi l'expression,) garotte inhumainement ses idées. En un mot, les longues périodes ne servent presque jamais qu'à énerver notre prose : elles sentent le travail dans l'Ecrivain ; elles fatiguent l'attention du Lecteur. On croit lire une énigme dont le mot ne se devine pas toujours, même après une pénible lecture. Un peu plus d'application à étudier le génie de notre Langue, aurait enseigné à bien des Ecrivains du dernier siècle, & même du nôtre, l'Art d'écrire mieux & plus facilement.

Paschal, qui posséda si bien ce talent, si rare & pourtant si nécessaire, ne trouva aucun imitateur dans le dernier siécle. J'en excepte Racine dans les Lettres qu'il écrivit con-

tre Port-Royal ; mais Racine, lui-même, eſt prodigieuſement inférieur à cette maniere dans ſes autres écrits en proſe. C'eſt la Mothe, dans notre ſiècle ; c'eſt particulièrement M. de Voltaire, qui ont achevé de donner à la Proſe Françaiſe le caractère, &, ſi j'oſe le dire, la phyſionomie qui lui eſt propre.

Ils ne l'ont fait qu'en pourſuivant la route déjà ouverte par Montagne, Paſchal & Bayle. On vit la Mothe partir du point où Bayle s'était arrêté. Voltaire partit du point où s'arrêta la Mothe, acheva la courſe, & atteignit le but.

Je pourrais dire auſſi quelque choſe des *participes*, dont l'emploi trop fréquent défigure l'élocution Françaiſe, & fatigue toute oreille un peu délicate. On a reproché à Boileau de n'être point aſſez ſobre à cet égard ; & ce reproche n'eſt, peut-être, point déplacé. Quoi qu'il en ſoit, le *participe* détruit l'harmonie de la verſification, lorſqu'il y paraît trop ſouvent. Il nuit même, en pareil cas, à celle de la proſe. On eſt ſurpris d'en trouver un ſi grand nombre dans l'*Emile*. On en compte juſqu'à quatre, juſqu'à ſix dans une

même phraſe. On s'étonne bien plus encore que l'Auteur ait employé de ſi longues périodes pour nous parler de choſes très-communes ; telles que la tunique & la chauſſure d'un enfant, &c. Montagne comparait ceux qui tombent dans un pareil défaut, « à un Cordonnier qui fait de grands ſouliers pour un » petit pied. »

Ce ſont les longues phraſes qui néceſſitent l'uſage fréquent du participe. Il en faut communément deux ou trois pour étayer une période ; mais ce genre d'appui ne décore certainement point l'édifice.

J'ai beaucoup oſé, je le ſens. Il eſt dangereux d'écrire ſur le goût, dans un ſiècle où chacun ſe pique d'en avoir. Il eſt dangereux ſur-tout, d'adreſſer des préceptes à ceux qui ſe préſument faits pour en donner. Je riſque beaucoup, ſi j'ai tort ; & ſi j'ai raiſon, je riſque bien davantage. On me pardonnera encore moins une découverte qu'une mépriſe.

DIALOGUE

ENTRE

MONTAGNE, BAYLE

ET J. J. ROUSSEAU.

DIALOGUE

ENTRE

MONTAGNE, BAYLE ET J. J. ROUSSEAU.

Celui-ci n'eſt pas d'abord préſent.

BAYLE.

Vous qui doutiez, à-peu-près, de tout, moi qui n'affirmai jamais rien, nous voilà pourtant arrivés juſqu'ici. Mais avouons le fait, nous ne crumes pas trop l'un & l'autre à la réalité du voyage.

MONTAGNE.

Mon cher Diſciple, vous êtes en poſſeſſion de me commenter à votre guiſe. Il vous a plu de m'ériger en Sceptique, parce que vous l'étiez ; mais nous ne le fûmes point de la même maniere.

BAYLE.

Je n'en connais qu'une, c'eſt de douter; & vous doutâtes plus que perſonne.

MONTAGNE.

Je vois que vous m'avez ſouvent copié, mais non toujours entendu. *Que ſais-je?* fut ma deviſe; elle renferme le réſultat de toutes mes obſervations. Beaucoup de recherches ne conduiſent qu'à bien peu de découvertes. Je m'apperçus que, preſque par-tout, les ténèbres ſe mêlaient à la lumière; que le Peintre ne nous montrait, tout au plus, que la moitié du Tableau, & couvrait le reſte d'un nuage impénétrable; que le doute ſe mêlait à la perſuaſion, la perſuaſion au doute. Je pris le parti de n'admettre qu'avec précaution ce qui paſſait pour vrai, ce qui paſſait pour douteux, ce qui paſſait même pour impoſſible. Tel eſt le genre de mon Scepticiſme; il n'a preſque nul rapport avec le vôtre.

BAYLE.

Moi, je doutai, à peu près, de tout, & je

chèrchai à combattre toutes les perſuaſions, excepté celle de l'exiſtence de Dieu, que tout vrai Philoſophe doit admettre & défendre. J'entrai en lice contre Spinoſa, Adverſaire plus redoutable qu'on ne l'imagine. Je l'attaquai dans tous ſes retranchemens, & j'oſe dire avec avantage. On m'a reproché d'avoir fait uſage de quelques Dilemmes peu nobles dans un ſi noble ſujet. Toute vérité *eſt bonne à dire* quand on fait cauſe commune avec l'Auteur de toute vérité : toute arme peut être employée dans un combat auſſi déciſif.

MONTAGNE.

Spinoſa ne vint qu'après moi. Il eut quelques prédéceſſeurs, que je n'attaquai pas en regle. Je les jugeai, plutôt que je ne les combattis. J'employai contre eux moins d'argumens que de conſéquences. Je ne mis pourtant point à l'écart ceux qui s'offraient naturellement à moi. Il me ſouvient même d'avoir oſé dire, ou fait entendre, que les animaux étaient ſoumis *à une eſpèce de Religion.*

BAYLE.

Vous en excepterez, sans doute, le Léopard, le Tigre & la Panthère ? Comme il faut retrancher du nombre des Citoyens l'homme dur, impitoyable, né pour être le Tyran & le fléau de tout ce qui lui est soumis ; l'Avare, qui enterre ses trésors, pour les rendre inutiles tant à lui-même qu'aux autres ; le Calomniateur, qui assassine sans se compromettre ; le Traître, qui profane le plus doux & le plus noble des liens, l'amitié, &c. Tous ces hommes, dis-je, (si toutefois ce nom leur est dû) offenseraient par leur hommage l'Etre qu'ils insultent par leur conduite.

MONTAGNE.

Je le pense ; & l'austérité de ma morale atteste que je pensai toujours de la sorte.

BAYLE.

Deux choses m'étonnent : c'est que votre

morale étant ſi auſtère, votre conduite ait été à peu près voluptueuſe.

MONTAGNE.

Zénon naquit dans l'Iſle de Chypre.

BAYLE.

J'ignore ſi Zénon *s'échauda* comme vous auprès du Beau-Sexe; mais il ouvre une aſſez belle carriere à la coquetterie par ſon ſyſtême de la fatalité. Sa Femme, ou ſa Maitreſſe, après l'avoir trahi, pouvait lui dire: Ce n'eſt pas ma faute, j'étais prédeſtinée à vous trahir; comme ſon Valet, qu'il ſurprit le volant, & qu'il maltraitait à ce ſujet, lui cria: Vous avez tort, ma deſtinée était de vous voler.

MONTAGNE.

Et d'être battu, reprit Zénon, en frappant toujours... Après tout, la prédeſtination ne nous occupa guère là-bas, l'un & l'autre; nous n'avons nul intérêt de la diſcuter ici: revenons à notre objet, à mon genre de ſcepticiſme.

BAYLE.

Je l'avais bien compris ; mais j'en usai envers les modernes, comme vous envers plus d'un ancien. Vous commentâtes quelques-unes de leurs opinions pour appuyer les vôtres ; je travestis quelques-unes des vôtres pour étayer les miennes.

MONTAGNE.

Je fis plus, je m'emparai quelquefois des leurs, & n'en dis pas un mot. Ce fut moins par vanité que par prudence. J'aurais trouvé plaisant qu'on donnât un soufflet sur la joue de Sénèque, en croyant le donner sur la mienne.

BAYLE.

Je m'étonne qu'il n'ait pas été donné, puisque vous ne parliez qu'en votre nom.

MONTAGNE.

J'en reçus plus d'un pour mon propre compte. Scaliger ne me pardonna point d'avoir été moraliste. Il m'eût, peut-être, encore moins pardonné d'avoir été Commentateur.

Mon Page le révolte : c'eſt, enfin, un homme toujours prêt à ſe fâcher de tout. J'ai encore eu bien d'autres cenſeurs, même lorſque je ne pouvais plus les lire. C'eſt-là tout ce qu'ils y ont perdu. Ma méthode fut toujours de mettre à profit la critique, ſi elle était bonne ; d'en rire, ſi elle était mauvaiſe, & de ne jamais répondre à aucune.

BAYLE.

Vous eûtes peu d'imitateurs à cet égard, & beaucoup dans tout le reſte. Votre Diſciple Charron en donna l'exemple. L'aviez-vous inſtitué votre Légataire univerſel ?

MONTAGNE.

A titre de mon Diſciple, je lui laiſſai mon Manteau ; mais il s'empara de toute la Garderobe.

BAYLE.

Ce qu'il oublia de prendre eſt devenu le butin de quelques autres. Le Plagiaire fut lui-même pillé à ſon tour ; &, je l'avoue, j'eus quelque part à cette utile picorée.

MONTAGNE.

Cet aveu franc eſt une véritable reſtitution.

BAYLE.

Un peu tardive; mais on ne vous en ſera guères que de cette eſpèce.

MONTAGNE.

Avouez la dette entiere: ne m'avez-vous pris que des idées?

BAYLE.

Je vous entends... Remarquez bien cette Ombre qui paſſe, & qui s'éloigne de nous avec un air d'affectation & d'humeur.

MONTAGNE.

Je l'ai déjà remarquée plus d'une fois; mais je n'ai jamais pu l'appercevoir que de loin. Ne ſerait-ce pas un de ces Théologiens qui me dénoncerent au Pape?

BAYLE.

Non: c'eſt au contraire un de ceux qui dénonçaient le Pape au Public.

MONTAGNE.

J'entends à mon tour. Il ne fut pas le ſeul de ſon parti à s'acharner contre moi. On m'a dit que ces gens-là (gens de mérite après tout,) m'avaient pourſuivi après ma mort comme ſi j'euſſe été Jéſuite.

BAYLE.

Celui-ci n'écrivit contre vous qu'en paſſant; mais il vous avait lû à tête repoſée.

MONTAGNE.

Son nom, enfin?

BAYLE.

Son nom mérite bien de vous être cité: c'eſt Blaiſe Paſchal.

MONTAGNE.

Je lui pardonne ce qu'il a dit de moi, en faveur de la maniere dont il diſait toutes choſes.

BAYLE.

Il fit bien mieux que vous attaquer; il vous

imita ; il puiſa chez vous cette maniere dont vous faites l'éloge.

MONTAGNE.

C'eſt-à-dire qu'il ramaſſa dans mon jardin les pierres qu'il me jettait à la tête ?

BAYLE.

Vous lui apprîtes même à meſurer ſes coups. Mais parlons ſans figure : il puiſa chez vous ces formules qui n'exiſtaient pas encore ailleurs ; cet art de tout dire d'une maniere directe, préciſe & piquante ; d'employer peu de mots pour exprimer beaucoup de choſes ; d'écrire des penſées plutôt que des phraſes ; de paraître plus preſſé du beſoin de produire que de celui d'arranger ; de laiſſer à deviner ce qu'il ne dit pas ; & de prendre toutes ſes meſures pour être deviné ; d'être négligé avec art, & familier avec goût ; d'être, en un mot, un Ecrivain, & non un Rhèteur.

MONTAGNE.

Vraiment ? Je lui ai appris tout cela ?

BAYLE.

Bien plus encore ; il vous doit aussi tout ce que vous n'aviez pas.

MONTAGNE.

Voyons comment ?

BAYLE.

Vous n'eûtes jamais aucune méthode ; mais vous étiez pourtant un de nos modèles, & même un des meilleurs modèles qui eût paru jusqu'alors parmi nous. Il vous prit ce que vous aviez de bon ; il évita ce que vous aviez de défectueux. Il ne se jetta point, comme vous, dans des routes transversales, qui l'éloignaient de son but : il y marcha directement ; & ce fut vous qui, en vous égarant, le remîtes sur la voie.

MONTAGNE.

Eh ! dites-moi ? lui a-t'on beaucoup pris ?

BAYLE.

Rien, que je sache. L'ordre tient à l'économie, & vous savez qu'il est difficile de voler

un avare. Tout, chez lui, eſt marqué d'une étiquette. On recherche Paſchal, & on ne lui prend rien. On vous fréquente moins, & beaucoup plus de gens vous dévaliſent.

MONTAGNE.

Il faut, qu'en effet, j'aye été paſſablement riche; car il me reſte encore quelque choſe.

BAYLE.

Vous fûtes l'Enfant gâté de la Nature, mais Enfant prodigue : vous ſemiez les perles ſur vos pas ſans y prendre garde; bien ſûr qu'elles ne vous manqueraient pas au beſoin. On a recueilli ce qui vous était échappé; & l'on a paru très-riche en étalant ce qui ne vous appauvriſſait pas.

MONTAGNE.

Avez-vous connu de ces honnêtes Partiſans ?

BAYLE.

Vous voyez en moi l'Ombre d'un de leurs premiers Capitaines.

MONTAGNE.

Je vous donne ce que vous m'avez pris, en faveur de l'aveu que vous en faites.

BAYLE.

J'apperçois là-bas un de mes ſucceſſeurs en maraude, qui avouera peut-être plus difficilement ſes larcins.

MONTAGNE.

S'il eſt ainſi, je réclamerai tout.

BAYLE.

Voyons ſi l'on ne change point de caractère en traverſant le Styx ! Je vais vous l'amener... Mais il n'en eſt pas beſoin : le haſard fait ce que je voulais faire.

MONTAGNE.

Quel eſt cet homme là ?

BAYLE.

C'eſt J. J. Rouſſeau.

MONTAGNE.

Par le Styx ! Je l'aurais pris pour feu *mon Page*. Il eſt preſque entierement couvert de ma livrée.

BAYLE.

Ne lui en dites mot ; car, il prétendrait vous avoir fort peu connu.

MONTAGNE.

On m'a dit qu'il m'avait peu cité ; mais qu'il m'avait lu beaucoup.

BAYLE.

Il en a lu & copié plus d'un autre qu'il ne cite pas. Avouons, pourtant, qu'il ne porte pas toujours les couleurs de ceux qu'il dépouille. C'eſt (pour emprunter votre langage, qui fut quelquefois le mien,) c'eſt un des plus adroits teinturiers qu'ait produit le dix-huitieme ſiecle, qui en a pourtant produit beaucoup.

MONTAGNE.

Il s'avance vers nous d'un pas bruſque & véhément

véhément. Quelque trait d'humeur le domine.

BAYLE.

Il marche comme il écrivait.

MONTAGNE.

Je me trompais, il ne vient pas à nous; il s'élance directement vers ce Rocher, qui ne mène à rien. Voudrait-il donc l'eſcalader?

BAYLE.

N'en doutez pas: c'eſt-là ſon fort; il lui faut des obſtacles. Vous allez le voir gravir comme un Miqueler. Quel dommage qu'il ne ſoit plus dans l'autre Monde! La multitude qui aime les tours de force, battrait des mains; & notre homme ſe croirait bien ſupérieur à nous deux.

MONTAGNE.

Pour moi, j'allais volontiers *par ſauts & par bonds*; mais je ne les aimais pas ſi périlleux... Hola! Citoyen de Genève? Ne voyez-vous pas qu'un Roc, preſque inſurmontable, s'oppoſe à votre paſſage?

ROUSSEAU.

Que m'importe ? Je ne marche point comme un autre.

BAYLE.

Tournez par ici, vous vous trouverez en pays de connaissance.

ROUSSEAU.

Qui êtes-vous ?

MONTAGNE.

Vous voyez Bayle, & moi je suis Montagne.

ROUSSEAU, (*à part.*)

Que peuvent me dire ces deux hommes-là ? Je les sais par cœur.

BAYLE.

Quoi ? vous hésitez ?

ROUSSEAU, (*encore à part.*)

Il ne faut pourtant pas être Mysantrope jusques dans les Champs Elisées.

MONTAGNE.

Approchez! nous ne ſommes pas des Etrangers pour vous.

ROUSSEAU.

Je l'avoue ; mais je ne veux fréquenter ni Etrangers, ni Nationaux ; ni ſur-tout Nationaux adoptifs. Je naquis dans une République ; ſorte d'Etat qui dépend du caprice de tous les autres ; mais chez qui chaque Citoyen peut ſe dire, en s'éveillant : *Je ſuis libre.* J'écrivis par-tout comme ſi j'euſſe encore habité Genève. J'obſervai, à quelques égards, les regles du diſcours ; mais je mis à l'écart toute eſpèce de regle, lorſqu'il fut queſtion de penſer, ou de m'attribuer les penſées d'autrui.

MONTAGNE.

Vous dûtes faire grande ſenſation ?

ROUSSEAU.

Je la fis un peu tard ; préciſément parce que je m'aviſai tard d'employer l'expédient

dont je parlais tout-à-l'heure. J'écrivais tout naturellement des choſes raiſonnables; je trouvai peu de Lecteurs.

MONTAGNE.

Je l'ai dit autre fois: » La vérité & le men» ſonge ont ſouvent la même phyſionomie, » le même port, la même contenance, la mê» me allûre. Il ne faut à notre eſprit ni ma» tiere, ni baſe pour élever même les princi» pes & la contexture d'un Monde; il bâtit » auſſi bien ſur le vuide que ſur le plein. »

ROUSSEAU.

Après tout, quel mal cela fait il? Le premier beſoin de l'homme qui écrit eſt d'être lu; & dans la carriere des Lettres, comme dans celle des Armes, le moment détermine tout. Il faut le ſaiſir, ou ſe réſoudre à le chercher long-tems.

MONTAGNE.

Je ne courus jamais après la réputation. Elle vint me trouver, comme le collier de

Saint-Michel ; & lorſque je comptais auſſi peu ſur l'un que ſur l'autre.

ROUSSEAU.

La différence des tems nous preſcrivit à tous deux une marche différente. Rien de plus facile que d'être remarqué dans le vôtre. On écrivait peu ; on écrivait mal ; vous n'eûtes point de rivaux ; vous n'aviez pas eu de prédéceſſeurs. Tout mets devient précieux au ſein de la diſette ; on ſe rend plus difficile au milieu de l'abondance.

BAYLE.

Mon ami ! je vivais un ſiècle après Montagne ; le ſiècle où je vécus était fertile en bons Ecrivains, & je fus remarqué.

ROUSSEAU.

Penſez-vous me cacher votre ſecret ? Prîtes-vous les routes battues ? Le ſophiſme ne vous accompagnait-il pas ſouvent ?

BAYLE.

Quelquefois ; mais je l'employai comme

on fait uſage du cauſtique dans l'art de guérir ; je l'employai pour en combattre d'autres, ſouvent plus dangereux. Mettons à l'écart tout orgueil, & ſoyons vrais : vous puiſâtes chez moi une de vos plus puiſſantes reſſources, l'art d'étayer un ſyſtême faible par la vigueur ou l'adreſſe du raiſonnement ; par une dialectique dont le tiſſu, bien ſerré, couvrait le vuide & la défectuoſité du paradoxe. Vous ne parûtes jamais mieux raiſonner qu'en attaquant les réſultats de l'expérience & de la raiſon.

ROUSSEAU.

Nos moyens & nos ſuccès furent à peu près les mêmes. J'y trouve cette ſeule différence ; vous ne vouliez qu'abattre, & moi j'ai quelquefois tenté d'édifier. J'avoue que pour fixer l'attention, qu'on me refuſait depuis trop long-tems, je ſaiſis la premiere occaſion de me ſingulariſer. Une Académie de Province érigea en problême l'utilité de ſa propre exiſtence ; elle propoſa, dis-je, pour ſujet du Prix

qu'elle avait à diſtribuer : » Si les Lettres » avaient ſervi à corriger ou à corrompre les » Mœurs ». J'allais bonnement, je l'avoue, m'eſcrimer en faveur du métier que j'avais exercé tacitement juſqu'alors. Je fis part de mon plan à du C..., Homme de Lettres qui me voulait du bien, & qui connaiſſait parfaitement le Public. Vous n'allez faire, me dit-il, que ce que feront mille autres ; mais ſi vous prenez l'inverſe, vous verrez quel bruit vous ferez. Je ſentis, tout-à-coup, qu'il fallait opérer quelque ſurpriſe pour produire quelque ſenſation. Je déchirai ce que j'avais écrit ; je travaillai ſur nouveaux frais, & ſur un plan tout oppoſé. Il ne s'agiſſait que de l'influence des Lettres ſur les Mœurs ; & je prétendis que non-ſeulement les Lettres corrompaient les mœurs, mais qu'elles énervaient le courage. Non que j'ignoraſſe que la poignée de Grecs par qui fut vaincue l'effroyable multitude des Perſes à Marathon, à Salamine, à Platée, ne fût infiniment plus inſtruite que ces

Barbares énervés par le luxe & l'opulence. Je n'ignorais pas non plus que Socrate eut le prix de la valeur dans un combat livré contre les Spartiates ; que l'igorance n'eſt bonne à rien ; qu'il exiſte, peut-être, plus de vices dans les ſiècles éclairés, mais, à coup ſûr, plus de crimes dans les ſiècles de barbarie. Je n'ignorais pas que dans un ſiècle de lumieres les droits de l'homme étant mieux connus, ils en ſont d'autant plus reſpectés ; qu'il eſt de l'intérêt des Peuples que leurs Souverains ſoient inſtruits, & de paſſer pour l'être dans l'eſprit de leurs Souverains... Mais qu'importe ? les hommes veulent être abuſés ou amuſés dans tous les genres. Notre ſiècle eſt blaſé ; il eſt repu, excédé de chefs-d'œuvres. C'eſt un Financier qui manque d'apétit pour avoir épuiſé tous les moyens de le ſatisfaire. Il n'eſt plus ſuſceptible d'émotions, il lui faut des ſecouſſés. Je ſecouai donc mon Sybarite, & l'arrachai à ſa léthargie. La nouveauté apparente de mon ſyſtême, car il n'était pas neuf, ſéduiſit juſqu'à

mes Juges. Le Prix d'Eloquence me fut décerné : que m'importait, ainſi qu'à mes Lecteurs, que ce fût celui de raiſonnement ? Ainſi, en moins de rien, me voilà couronné, lu, placé au premier rang des Gens de Lettres ; &, ce qui vaut mieux encore, combattu par un Souverain des plus lettrés. J'aurais refuſé tous ſes dons ; mais je fus bien reconnaiſſant de ſa critique.

MONTAGNE.

Refuſer les bienfaits d'un Souverain n'eſt pas toujours un grand effort de vertu ; c'en eſt quelquefois un d'orgueil. Diogène rejetta les offres d'Alexandre. Je ne vous blâme ni l'un ni l'autre. Je fis moins que vous deux, peut-être, ou peut-être infiniment davantage. Je vivais à la Cour ; j'y étais eſtimé, recherché : on ne m'offrit rien ; mais je pouvais beaucoup obtenir, & je ne demandai jamais rien.

BAYLE (*à Montagne.*)

Vous l'emportez ! Vous viviez au milieu de

la Cour; c'eſt Ulyſſe qui eſquive la coupe de Calypſo.

ROUSSEAU.

Je fis bien davantage; car, vivant dans une Monarchie, j'écrivis ſur l'Egalité des Conditions.

MONTAGNE.

Voilà un texte bien impoſant pour le plus grand nombre. Vous cherchiez des Lecteurs; vous dûtes en trouver. On vous peint comme peu conſéquent dans vos principes; vous l'êtes dans votre marche. Vous n'ignoriez point qu'en écrivant d'abord contre les Lettres, vous auriez pour Sectateurs tous ceux qui ne les cultivent pas, ſur-tout ceux qui entreprendraient vainement de les cultiver. Le ſort d'un Ecrivain eſt auſſi particulier que ſon genre d'occupation. Il ſemble faire corps à part dans la République, être Etranger dans ſa Patrie, ou ſouffert à regret parmi ſes Compatriotes. On n'envie point à l'habile Peintre ſon meilleur Tableau; au Statuaire, ſon meilleur ou-

vrage : s'agit-il d'une production littéraire ? c'est toute autre chose ; on accueille l'ouvrage, & l'on ne pardonne pas à l'Ecrivain de l'avoir produit. Raphaël & Michel-Ange furent comblés d'honneurs ; le Tasse fut persécuté, empriſonné. Je doute même qu'il ait été plaint par ceux qui l'admiraient le plus.

ROUSSEAU.

Sur quoi appuyez-vous cette conjecture ?

MONTAGNE.

Sur la connaiſſance que j'ai de l'homme, & ſur la vanité de notre eſpèce. On ſe conſole de ne pas poſſéder un art qu'on n'a point cultivé, une ſcience dont on a dédaigné ou négligé l'étude. C'eſt à la Nature que le grand Poëte, l'Ecrivain ſupérieur, ſont redevables du talent qui les diſtingue. Ceux à qui elle refuſa le même avantage ſe regardent comme des enfans déshérités ; comme des cadets de Normandie, à qui la fortune de leur aîné cauſe toujours une jalouſie au moins intérieure. On

ne s'aviſe guères de ſe réjouir des ſuccès d'un Auteur quelconque : c'eſt toujours malgré ſoi qu'on l'applaudit. Voyez combien plus volontiers on inſulte à ſes diſgraces ! Quelles huées s'élevent autour de lui ! Comme on ſaiſit l'endroit faible ! Comme on gliſſe ſur le trait ſublime ! Comme on perſiffle l'ouvrage ! Avec quelle indécente gaîté on déſeſpere l'Auteur ! C'eſt la Nature & la Jalouſie priſes ſur le fait. Avouez-le donc ; en écrivant contre les Lettres, vous dûtes avoir, & vous eûtes pour Partiſans, tous ceux qu'elles ont pour ennemis, & preſque tous ceux qu'elles n'ont pas pour Diſciples.

ROUSSEAU.

Mon Diſcours ſur l'*Inégalité des Conditions*, eut le même ſuccès que le premier.

BAYLE.

Et par la même raiſon. La ſupériorité du rang eſt dans l'ordre civil, ce qu'eſt la ſupériorité du génie dans l'ordre moral ; & dès-lors elles inſpirent la même jalouſie au grand nombre.

MONTAGNE.

De bonne foi ! mon cher Diſciple. . . .

ROUSSEAU (*l'interrompant*).

Votre Diſciple ? . . . Je ne fus celui de perſonne. Je dois tout ce que je fus *à la force de mon génie.*

MONTAGNE.

C'eſt ce que nous examinerons tout-à-l'heure. . . De bonne foi, dis-je, avez-vous jamais cru que l'égalité pût exiſter parmi les hommes ? qu'elle entrât même dans les vues de la Nature ? Elle voulut que tous les hommes devinſſent freres, qu'ils ſe regardaſſent comme appartenant à la même famille. La morale nous en fait une loi encore plus préciſe ; mais cette famille a auſſi ſes cadets. Si la Nature eût voulu nous rendre tous parfaitement égaux, elle nous eût créés tous également forts, également intelligens, également actifs, également capables de produire & de conſerver, d'acquérir & de défendre ; elle n'eût

pas livré le faible à la merci du fort ; elle n'eût pas réduit l'un à rechercher la protection de l'autre, ce qui détruit toute espece d'égalité entre eux. Supposons, ce qui n'est peut-être jamais arrivé, que l'homme soit totalement isolé, errant dans les bois, attendant sa nourriture des libéralités d'un chêne : est-il sûr encore de faire ce mauvais repas ? Un autre affamé, plus robuste, vient fondre sur lui, & l'oblige à chercher ailleurs ce qu'un autre viendra bientôt lui enlever encore ? Quelle égalité reste-t-il donc entre ces deux individus, quelque nom qu'il vous plaise de leur donner ? Je le répète ; elle n'exista jamais dans aucun tems, ni chez aucun Peuple. Vous n'êtes rien sans moi, disait César à ses Soldats mutinés contre lui. Votre destinée est asservie à la mienne. Quittez César, vous serez errans & proscrits ; servez César, le Monde est à vous.

ROUSSEAU.

Ce César, & quelques autres coquins de sa force, dérangent un peu mon calcul. Qu'im-

porte ? mon Diſcours fut regardé comme un chef-d'œuvre. On diſpute même encore pour ſavoir qui doit obtenir la préférence, ou de ma Diatribe contre les Lettres, ou de ma Satyre contre les Puiſſances.

BAYLE.

Je ne déciderai pas ſur-tout quelle eſt la plus concluante des deux.

MONTAGNE.

Brave Citoyen ! ne confondons ni les termes, ni les objets. Il ne s'agit ici d'aucune Puiſſance politique ni civile ; ceux qui en ſont revêtus ſauront bien ſe maintenir ſans le ſecours de mon apologie, & malgré vos attaques ; je parle uniquement de l'inégalité individuelle dont tant d'individus, grands ou petits, faibles ou robuſtes, rampans ou ſublimes, ignorans ou lumineux, courageux ou lâches, brutes ou tranſcendans par nature, nous offrent perpétuellement la preuve. Eh ! dites-moi : eût-on trouvé beaucoup d'Athé-

niens capables de combattre & d'enſeigner comme Socrate ; d'écrire & de commander comme Sophocle & Xénophon? Vous-même, crûtes-vous avoir beaucoup d'égaux ?

ROUSSEAU.

Je n'en eus peut-être aucun dans le bien que je voulus faire aux hommes.

MONTAGNE.

Et par-là même, voilà déjà votre hypothèſe attaquée. N'oubliez pas que toute puiſſance vient originairement d'une eſpèce quelconque de ſupériorité.

ROUSSEAU.

Un Pere, plus fripon que d'autres, laiſſe des enfans riches : la richeſſe mène à tout. Voilà ce qui, dans tous les ſiècles, porta bien des Gens aux plus hautes places ; telle fut la ſupériorité originelle qui les y conduiſit.

MONTAGNE.

Hé bien ! celle-là même dérange votre balance imaginaire, & rentre dans mes preuves.

Tout

Tout eſt de rigueur en fait de raiſonnement ; & ſur-tout de principe. Je n'héſiterai pas de rappeller ici le mien. Il n'exiſta jamais entre les hommes ni égalité phyſique, ni égalité morale ; & dès-lors il fallut des loix pour protéger le faible & contenir le fort ; il fallut une puiſſance pour maintenir & ſeconder les loix : il fallut donc un Gouvernement quelconque. Voilà encore votre précieuſe égalité détruite. On a ſouvent diſcuté quel était le meilleur des Gouvernemens. Le Hollandais, le Suiſſe, le Genèvois, nous diront que c'eſt l'Etat Républicain ; moi, Français, j'affirme que c'eſt la Monarchie. Une République eût péri au milieu des troubles dont je fus jadis le témoin ; la France n'en fut pas même ébranlée. J'aime les machines ſimples, qu'un ſeul Agent peut faire mouvoir. Une machine trop compliquée, & qui ne ſe meut qu'à l'aide de pluſieurs reſſorts, n'en eſt pas moins aſſervie au moindre d'entre eux. Qu'il s'arrête, la voilà ſans activité.

ROUSSEAU.

Et si le ressort de la machine Monarchique la conduit à rebours; ce mouvement n'est-il pas encore plus dangereux que l'inertie même?

MONTAGNE.

Elle en ira moins bien; mais, enfin, elle ira. Son grand avantage est qu'un tour de main rétablit tout : c'est l'effet d'une seule volonté. Et ne me dites point que cette volonté peut ne venir jamais. Un Souverain n'a aucun intérêt de gouverner mal; il n'en a aucun de permettre ni de tolérer les vexations. Le tort fait à ses Sujets retombe à-plomb sur lui. » S'en » prendre à mon Peuple, c'est s'en prendre à moi-même, » disait un grand Roi sous le regne duquel j'ai vécu. Eh! quel est le Possesseur d'un Domaine fertile & bien cultivé, qu'on pourra supposer assez fou pour dire à ses Agens : » Je veux que cette terre si féconde, cesse de produire : je veux qu'on brûle » mes moissons, qu'on arrache mes arbres,

» mes vignes, mes forêts : je veux enfin chan-
» ger en un désert aride & sauvage, cette con-
» trée si bien traitée par la Nature, si fort en-
» richie par les secours de l'Art ? » Voilà pour-tant le Souverain que vous supposez, en lui préférant le Gouvernement de plusieurs. C'est préférer à celui dont les intérêts sont absolu-ment liés aux vôtres, des hommes qui ont tous leur intérêt personnel ; chose fort étrangère à l'intérêt général.

ROUSSEAU.

Un jeune Monarque paraît justifier aujour-d'hui votre assertion ; & la France recueille les fruits des principes qu'il s'est tracés. On peut, je l'avoue, se plaire dans une Monar-chie gouvernée par un Prince qui a les vertus d'un Républicain.

MONTAGNE.

D'après cet aveu, je vous pardonne votre *Contrat Social* ; ouvrage plus romanesque en-core, plus impraticable, que la République de Platon.

ROUSSEAU.

Avouez que j'ai ſouvent raiſon dans les détails ?

MONTAGNE.

Les détails ne ſont rien lorſqu'ils portent ſur un faux principe. Ils peuvent ſervir à faire illuſion ; & ce n'eſt qu'un défaut de plus.

ROUSSEAU.

Vous n'en trouverez guères dans ma nouvelle Héloïſe, ou bien je déclare que je ne *puis* plus *vous eſtimer*. Je ne vous dis ici que ce que j'oſai dire en face à tout mon ſiecle.

MONTAGNE.

Mon ami, je fus ſans rivaux dans le mien, & je ne pris jamais avec lui un pareil ton. Vous oubliâtes ſouvent que vous aviez eu pour Prédéceſſeurs & pour modèles, moi, Charon, Paſchal, Locke, Fénélon, Monteſquieu ; & pour Contemporains Voltaire & quelques autres. S'iſoler, ne voir que ſoi en pareille compagnie, & parler ſi haut, après

les avoir entendus, c'eſt... Je ſupprime la conſéquence; il me ſouvient d'avoir écrit quelque part que *j'aurais pu tenir Ecole de politeſſe.*

ROUSSEAU.

Je ſuis tenté, moi, de vous envoyer à l'Ecole de nos Modernes. Vous y verriez que la modeſtie n'eſt que la vertu des dupes dans le dix-huitieme ſiecle. Croyez-moi, revenons à mon *Héloïſe*, & convenez que juſques-là on parlait d'amour en France comme de tant d'autres choſes, ſans beaucoup ſe paſſionner.

MONTAGNE.

Je l'avoue; je fis peut-être l'amour mieux que vous; mais vous en parlez mieux que moi.

BAYLE *à* (*Rouſſeau.*)

Je me ſuis tu auſſi long-tems qu'il a été queſtion de Morale, de Philoſophie, & même de Politique; j'ai laiſſé parler mon Maître & le vôtre. Mais, mon cher Citoyen, j'ai fait la *République des Lettres*; je puis parler de goût.

ROUSSEAU.

Très-volontiers!

BAYLE.

Je vous demanderai d'abord si vous avez voulu faire un Roman moral, ou simplement licencieux?

ROUSSEAU.

L'un & l'autre.

BAYLE.

Je n'en vois nullement la néceſſité.

ROUSSEAU.

Quoi! vous n'appercevez pas que j'ai voulu dire qu'une femme (mariée s'entend) devait être ſage?

MONTAGNE.

Qu'avez-vous prétendu dire aux filles?

ROUSSEAU.

Elles ne liront pas mon Livre; je recommande aux meres de le tenir ſous la clef.

MONTAGNE.

Elles y tiennent quelquefois bien infructueusement leurs filles.

ROUSSEAU.

Mon Livre ne peut rien à cela.

MONTAGNE.

Vous recommandez, sans doute, aussi aux jeunes Gens de ne point prêter votre Livre à toute fille innocente qu'ils voudront séduire?

ROUSSEAU.

Je l'ai oublié tout net. Après tout, la mere cachera soigneusement sa fille & mon Livre; car, je l'avoue, *toute fille qui lira mon Roman* moral *est perdue.*

MONTAGNE.

Ainsi, de votre aveu, vous avez mis en danger la quatrieme partie des habitans de la Terre?

ROUSSEAU.

La Nature va encore plus loin que moi à

cet égard ; disons mieux, elle expose à des périls de toute espece la totalité des Etres qu'elle a produits.

MONTAGNE.

La Philosophie ne fut inventée que pour combattre les dangereux appétits de la Nature. Je n'ai pas toujours eu moi-même cette maxime bien présente. C'est, qu'après tout, le plus grand Philosophe n'est qu'un homme.

ROUSSEAU.

Je fus moins inconséquent que vous ne le présumez : il entrait dans le plan de ma Philosophie de restituer à la Nature bien des droits qu'on s'efforce de lui ravir.

MONTAGNE.

La société a les siens ; & ceux-là sont privilégiés. Vous deviez les respecter, puisque vous jouissiez des avantages qu'elle procure aux individus qu'elle rassemble Ces avantages tiennent à quelques devoirs, à quelques sacri-

ſiees, preſque tous oppoſés à l'indépendance naturelle : mais cette indépendance ne nous dédommagerait pas de ce qu'il faudrait quitter pour la reprendre.

ROUSSEAU.

Si vous avez raiſon, j'ai perdu bien du tems & des phraſes. Mais, enfin, je me ſuis fait lire. Julie & Saint-Preux ont fait couler des ruiſſeaux de larmes. Juſqu'alors les Romanciers Français n'avaient peint que la galanterie; j'ai peint l'amour; je l'ai montré dans ſon véritable coſtume; je lui ai fait reprendre ſon vrai langage. Il ne balbutie, il ne perſifle plus; il parle, il tonne dans mon Héloïſe.

BAYLE.

Ce que Racine & Voltaire avaient fait en vers, vous l'avez fait en Proſe; & c'eſt peut-être un défaut. Vous avez tranſporté dans le Roman le ton de la Tragédie; & ſi ce n'eſt pas un autre défaut, ce n'eſt pas, au moins, une ſublime invention. Votre Julie, votre

Saint-Preux, ſont très-amoureux, je l'avoue; mais votre Saint-Preux n'eſt-il pas un peu énergumène en amour? Vous avez recueilli de notre Maître, qui nous écoute, quelques mots qu'on avait laiſſé périr, par une fauſſe délicateſſe; vous les employez, ſinon toujours avec goût, au moins avec aſſez de juſteſſe: mais jamais Montagne n'a parlé de *baiſers âcres.* Il s'y connaiſſait trop bien pour ne pas ſavoir que des baiſers ſont doux, ſont pénétrans, ſont dévorans, ſont incendiaires, ſi vous le voulez; mais qu'ils ne ſont point âcres.

MONTAGNE.

Plût à Dieu qu'ils l'euſſent été! mes Eſſais auraient quelques volumes de plus.

ROUSSEAU.

Acre, qui eſt un pronom, nous conduit au dérivé *acrimonie.* N'eſt-il pas vrai qu'un baiſer, bien appuyé par l'objet que nous aimons, jette dans notre ſang une effervescence qui tient de l'acrimonie, c'eſt-à-dire de la rage à

MONTAGNE.

Ceci ressemble un peu à l'amour des tygres, des léopards, des panthères. Ces monstres ne se disent *j'aime* qu'en rugissant. Je m'accuse dans mes Essais d'avoir éprouvé en aimant toutes les *rages décrites par les Poëtes*; je n'en trouvais pas moins les baisers de ma Maîtresse bien doux. Le Français peut connaître l'amour; mais il n'aime jamais comme l'habitant des déserts de l'Afrique.

ROUSSEAU.

Vous n'imaginez pas combien cette expression m'a valu de suffrages. Aimer comme un tygre n'est pas une chose ordinaire; & le beau sexe aime le superlatif.

BAYLE.

Je vous entends... Passons sur les mots, sur les regles de la Syntaxe, & même sur celles du goût: cette discussion nous menerait trop loin, en parcourant vos ouvrages. Parlons du plan de l'Héloïse.

ROUSSEAU.

Il eſt à moi tout entier.

BAYLE.

C'eſt ce qu'il faudrait voir ; & c'eſt ce que nous pourrons faire dans un autre moment. Je me borne à vous dire aujourd'hui que votre Julie bruſque un peu trop le rendez-vous *aux Chalais*.

ROUSSEAU.

Voyez comme il eſt interrompu !

BAYLE.

Malheureuſement on le voit trop, on devine, d'un coup-d'œil, pourquoi l'Auteur précipite une circonſtance qui devait être amenée d'une maniere imprévue, comme Didon dans ſa Grote.

ROUSSEAU.

Voyez comme je traite l'aventure de la Chambre !

BAYLE.

Rien de mieux ; un Auteur & un Amant

ſont fort à leur aiſe, quand les préliminaires ſont applanis. J'ai d'autres queſtions à vous faire. Avouez, d'abord, que votre Saint-Preux devait reſpecter un peu plus les droits de la confiance & de l'hoſpitalité.

ROUSSEAU.

Il en eſt puni bien ſéverement; il n'épouſe point Julie.

BAYLE.

S'il l'eût épouſée, je ne prendrais pas la peine de m'en entretenir avec vous. Julie, il eſt vrai, pouvait ne pas épouſer Wolmar, ou plutôt elle ne le devait pas. Pourquoi tromper ce Bon-homme, arrivé de ſi loin? Un mot de Julie à Wolmar pouvait arrêter le Mariage qui lui répugnait, qui déſeſpérait ſon Amant. La volonté d'un pere peut-elle s'étendre juſqu'à nous rendre complice d'une perfidie? Non; autrement il faudrait ordonner aux Tribunaux de ne jamais punir le fils, lorſqu'il eſt de moitié dans le crime de ſon pere.

ROUSSEAU.

J'avais, comme vous le dites, beſoin que ce Mariage ſe fît ; &, d'ailleurs, Julie n'y gagne rien : ſon intrigue eſt, bientôt après, découverte par Wolmar.

MONTAGNE.

Et il ne craint pas que ce qui eſt arrivé auparavant arrive encore après ?

BAYLE.

Il le craint ſi peu qu'il s'y expoſe volontairement. Il accueille Saint-Preux ; l'inſtale dans ſa Maiſon ; &, pour lui laiſſer le champ plus libre, il s'abſente.

MONTAGNE.

Il n'y a qu'heur & malheur dans ce Monde, dit un Proverbe, qui me doit ſon origine, comme tant d'autres. Il eſt poſſible que Wolmar ſe tire aſſez bien de-là !

BAYLE.

Il a plu à l'Auteur de l'en tirer. Le Potier

fait ce qu'il veut de ſon argile; reſte à ſavoir ſi la forme du vaſe, ou du fourneau, eſt réguliere, ou diſcordante.

ROUSSEAU.

Mes ſuccès prouvent que je ne fus pas mauvais Potier.

BAYLE.

Nous examinerons bientôt la ſource de vos ſuccès: nous les peſerons dans la balance de Rhadamante & de Minos. Elle nous eſt quelquefois remiſe en pareil cas.

ROUSSEAU.

Je m'en tiens à celle du Public.

MONTAGNE.

Prenez-y bien garde; elle eſt ſujette à ſe déranger. Il faut quelquefois un ſiècle pour établir ſon juſte équilibre.

ROUSSEAU.

Ne voyez-vous pas que ma réputation fut une eſpece de conquête? Je la dus à mon in-

trépidité autant qu'à mes efforts. J'ai même opéré quelques révolutions. Je ne dis pas que toutes les femmes qui raffolent de ma Julie, ſe piquent de commencer, & ſur-tout de finir comme elle; mais j'ai peuplé votre Capitale de Nourrices qui, en même-tems, étaient meres; choſe bien rare juſqu'alors: j'ai fait, dis-je, adopter à grand nombre de Pariſiennes l'uſage de nourrir elles-mêmes leurs enfans, malgré les gênes, de toute eſpece, qui réſultaient de cet uſage.

MONTAGNE.

Je n'ai rien à réclamer ſur cet Article. On m'a dit que l'Auteur de l'*Education corporelle des Enfans*, pourrait vous diſputer ce que j'abandonne.

ROUSSEAU.

Pourquoi n'a-t-il pas ſu ſe faire lire? Il m'aurait épargné la peine d'écrire après lui.

MONTAGNE.

On me liſait, & vous avez pris la peine d'écrire

d'écrire après moi : vous avez commenté, fort au long, ce que j'avais dit fort en bref, à Madame d'Estissac ; (*a*) & je lui avais tout dit.

ROUSSEAU.

Vous ne lui parliez point de ce qui fait la matiere du troisieme volume de mon *Emile*.

MONTAGNE.

J'en parle ailleurs ; mais avec plus de modération. Vous avez délayé ce que j'avais cru devoir dire bien brievement. Vous avez copié Charon, qui m'a si souvent copié ; Locke, à qui j'ai plus fourni, qu'il n'a peut-être cru me devoir. En combattant Platon, je vous ai mis en main, à tous deux, des armes pour en combattre d'autres. Vous me dûtes beaucoup, & vous me traitâtes comme un Créancier qu'on évite. Mon nom est peu cité dans vos ouvrages ; vous ne parlez guère de moi que pour en

(*a*) Voyez ci-dessus, page 53 de l'Eloge de Montagne.

médire. Vous m'accuſez de m'être mis fort en frais, de m'être beaucoup tourmenté » pour » déterrer en un coin du Monde une Coutu- » me oppoſée aux notions de la Juſtice ». Une imputation auſſi grave méritait une indication moins vague. Il faut être clair quand on accuſe. Eſt-ce à la Coutume admiſe autrefois dans l'Isle de *Céa* que vous avez prétendu faire alluſion? Cette Coutume, qui autoriſait un Vieillard à quitter la vie lorſqu'il croyait avoir aſſez vécu, je ne la cite que par exception. Ne ſerait-ce pas plutôt l'uſage conſacré chez les Cannibales de bien nourrir leurs Priſonniers, durant quelque tems, & enſuite de les lier, les tuer à coups d'épée, les rôtir, & les manger, comme faiſaient tant d'autres Nations Sauvages? Je me trompe; ces Peuples ſont ceux que vous nous offrez pour modèles. Je ſens qu'il faut que ce ſaient les Théodoriens. J'ai dit, en parlant d'eux, qu'ils n'avaient aucunes notions *du juſte & de l'injuſte*: eſt-ce dire qu'ils » avaient une Coutume op-

» poſée aux notions de la Juſtice ? » Ils pouvaient la ſuivre par inſtinct. Me citer, pour m'attribuer ce que je ne dis pas, eſt auſſi peu excuſable que de ne pas me citer en répétant ce que j'ai dit.

ROUSSEAU.

Paſſons ſur cet article; mais je ne ſuis pas homme à me relâcher ſur beaucoup d'autres. Quoi ! parce que vous aurez ſuggéré, en peu de mots, l'idée d'un ouvrage, vous croirez avoir produit cet ouvrage ? Que de choſes i reſte encore à faire à ſon véritable Auteur ! Plan, diſtribution, détails; l'art d'étendre & de réduire à propos; d'être à propos éloquent ou naïf; de régler ſa marche, de ne point la rallentir, de redoubler même de vigueur, à meſure qu'on avance dans la carriere : c'eſt cet art qui fait l'Ecrivain, & c'eſt celui qu'on ne peut me diſputer. On avait écrit avant moi ſur l'Education, je l'avoue; mais on diſſerta froidement, j'écrivis en Inſpiré : on donnait

des motifs, je traçai des images : on exhortait, je commandai : on perſuadait ſans entraîner ; j'entraînai ceux mêmes que je ne perſuadais pas.

MONTAGNE.

Vous êtes, je l'avoue, quelquefois éloquent ; mais ſouvent auſſi votre ſtyle eſt plus vieux que le mien. Je bannis de mes ouvrages certaines formules que vous rappellez dans les vôtres. Toutes ces conjonctions & disjonctions, ſi rarement néceſſaires, toujours ſi fatigantes lorſqu'elles ſont ſuperflues, les *ſi*, les *mais*, les *bien que*, les *quoique*, les *encore que*, les *non-ſeulement*, les *mais encore*, les *car*, les participes redoublés, triplés, quatruplés ; toutes ces vieilleries, dis-je, adoptées par l'Ecole, rejettées par le goût, par l'uſage même, ſervent trop ſouvent de point d'appui à votre plume, & de baſe à la groſſeur de vos ouvrages. Ces défauts, qui ne frappent que l'œil du vrai Connaiſſeur, mais dont le vulgaire des Lecteurs ſe trouve à la

ſin fatigué, ſans bien ſavoir pourquoi ; le défaut, plus grand encore, d'épuiſer toutes les matieres que vous traitez, celui, ſur-tout, de ne pas toujours prendre le ton propre à chaque Sujet, vous priveront du plus grand honneur que puiſſe obtenir un Ecrivain, l'honneur d'être ſouvent relu. On ne crie point *bis* au Muſicien qui exécute, ou qui chante faux. » Tu as tenu hors de propos de fort beaux » propos, diſait un homme de goût à certain Rhéteur de l'antiquité.

ROUSSEAU.

J'écrivis comme j'agiſſais, en homme libre, & qui s'embarraſſe peu de ce qu'on eſt convenu de faire, pourvu que ce qu'il fait lui convienne. J'avouerai même que je bravai ſouvent la Syntaxe, comme je bravais l'étiquette.

BAYLE.

C'eſt vouloir jouer aux échecs, en s'écartant des règles du jeu ; la partie eſt alors bien haſardée.

TAYLOR INST. OXFORD

ROUSSEAU.

Vous ſavez ſi je l'ai perdue.

BAYLE.

Nous le ſaurons mieux dans trente ans.

ROUSSEAU.

Je vous donne un ſiècle pour y revenir.

BAYLE.

Je l'ai déjà dit, un ſiècle mûrit à peine une réputation. Celle dont on jouit de ſon vivant prouve quelquefois bien peu de choſe. Elle peut dépendre de quelque heureux haſard, de quelques moyens factices, de quelques reſſorts cachés, qui, par la ſuite, ſe détraquent d'eux-mêmes. L'engoûment peut écarter la réflexion. Un peu de manége, ou de charlataniſme, peut exciter cet engoûment. Jamais le Peuple Athénien n'erigea de ſtatue à Démoſthène; il en éleva juſqu'à 360 à Démétrius de Phalère. Il eſt vrai que ce même Peuple ne tarda point à les abattre toutes. Il n'eût jamais détruit celle de Démoſthène ou de Sophocle,

ROUSSEAU.

J'avais rappellé tout franchement aux Pariſiens qu'ils m'en devaient une; ils n'ont point acquitté la dette.

BAYLE.

S'ils vous l'euſſent érigée, il ſerait fort injuſte de l'abattre. Revenons à vos ſuccès. Il me ſemble démontré que le fond de votre Emile eſt d'emprunt, pour la plus grande partie. Tranchons le mot, pour tout ce qui eſt praticable. On en peut dire autant de ſes détails. Il eſt pourtant vrai que vous en avez fait un ouvrage, peut-être plus généralement vanté qu'il n'eſt généralement bien connu. Ne croyez pas avoir, à vous ſeul, ramené au vœu de la Nature telle mere qui s'en éloignait; tel homme qui rougiſſait d'être pere. Vous êtes arrivé dans le moment où ces vérités, déjà ébauchées par d'autres, n'avaient plus beſoin que d'être encore une fois annoncées pour être ſaiſies. Une ſeule bataille acheva de détruire Mitridate; mais les victoires de Lucullus & de Sylla

avaient préparé le triomphe de leur Successeur.

» Le plus grand chef-d'œuvre de l'homme, a » dit le Philosophe notre Auditeur, est d'être » né à propos ».

ROUSSEAU.

J'ai attendri, j'ai persuadé mes Lecteurs; j'ai subjugué toute résistance : on ne l'avait donc pas fait avant moi, puisque cela me restait à faire ?

BAYLE.

Je croyais avoir été entendu. Faut-il donc vous parler comme vous écrivez, c'est-à-dire en épuisant tout; en détaillant une idée jusqu'à la dissection; en la présentant sous tant de faces que la principale finit par nous échapper; & en la reproduisant bientôt après comme si vous ne l'eussiez pas déjà mise en œuvre? Vos admirateurs outrés disent que cela s'appelle *approfondir*. N'est-ce pas plutôt, *s'appésantir* ? N'est-ce pas supposer peu d'intelligence chez son Lecteur, & rebuter celle qu'il a?

Le secret d'ennuyer, est celui de tout dire.

a dit un grand Poëte, que vous n'aimiez pas. C'eſt-là pourtant un précepte de goût. On ne relit guère un Auteur qui nous dit tout dès la premiere fois.

ROUSSEAU.

Que m'importe qu'on me reliſe, pourvu qu'on m'ait bien lû ? pourvu que cette premiere lecture ſupplée à d'autres par le grand effet qui en réſulte ?

MONTAGNE.

Mon cher Diſciple, votre ſecret n'eſt pas un myſtère impénétrable. Vous écrivîtes moins avec réflexion qu'avec enthouſiaſme, & l'enthouſiaſme ſe communique, de quelque ſource qu'il parte. Ecoutez & contemplez long-tems un Quaker *illuminé*; vous deviendrez trembleur comme lui. Le Philoſophe Gallus Vibius fit encore mieux. Il voulait écrire ſur la folie; &, par cette raiſon, il viſitait ſouvent les foux : il finit par en accroître le nombre.

BAYLE.

Mahomet & Cromwel furent auſſi braves Guerriers que pitoyables Orateurs: cependant, ils ſubjuguaient ceux qui s'expoſaient à les entendre, comme ceux qui eſſayaient de les combattre. Bourdaloue & Maſſillon firent peu de converſions en Chaire. On m'a parlé de certain Miſſionnaire qui, peut-être, n'avait lu ni l'un ni l'autre, qui fut, à coup ſûr, bien inférieur à tous deux; mais dont l'éloquence ardente, convulſive, étonnait, effrayait, entraînait ſon Auditoire. Un autre, encore inférieur à celui-là, eut des ſuccès encore plus prodigieux. Il convertiſſait juſqu'aux Uſuriers, juſqu'aux Hypocrites. L'Avare, après l'avoir entendu, ouvrait ſon coffre-fort & ſecourait l'Indigent: la Joueuſe quittait un *Pharaon* pour courir l'entendre. Il parcourait la France en Conquérant céleſte. Il changeait tout, réformait tout, & voyait les Peuplades entieres ſe proſterner à ſon paſſage... Maintenant, ſi

vous l'oſez, repoſez-vous ſur l'enthouſiaſme ſubit de la multitude.

ROUSSEAU.

Vous me ménageriez un peu plus ſi vous faiſiez encore la *République des Lettres* : autrement, mes Admirateurs traiteraient votre ouvrage, comme Juſſieu voulait vous faire traiter.

BAYLE.

Je fus impartial, tant que j'écrivis; je le ſerais encore. Je n'embraſſai jamais, en Littérature, que la défenſe du goût & de la raiſon. Je dirais que la Nature vous départit un grand fond de ſenſibilité; que cette partie rare & précieuſe domine dans vos ouvrages; qu'elle en fait le charme & l'intérêt. J'aime votre Julie, tant qu'elle ne diſſerte pas; & votre Sophie, même lorſqu'elle ne dit rien; mais je ne ferais grace ni à vos incohérences d'idées, ni à vos négligences de ſtyle. Racine fut ſenſible, & il fut exact : Voltaire fut précis, conſéquent, & il a fait Zaïre. Je dirais auſſi, que l'humeur

vous rend quelquefois très-éloquent; mais qu'elle vous entraîne à des répétitions, à la prolixité; que rarement vous fûtes ne dire que ce qu'il fallait, & vous arrêter à tems. J'ajoûterais, avec la même impartialité, que malgré ces défauts, tous inconteſtables, vous ferez toujours honneur à votre ſiècle, & même à la langue que vous parûtes négliger; que vos hardieſſes lui préparent des acquiſitions; qu'au milieu de vos inéxactitudes vous êtes ſouvent pittoreſque, ſouvent heureux dans vos écarts, ſouvent inſtructif dans vos paradoxes. Je dirais, enfin, qu'il ſerait fâcheux de ne point vous lire, dangereux de vous offrir pour modèle, & plus dangereux encore de vouloir vous imiter.

ROUSSEAU.

J'appris aux Français à écrire avec *chaleur*, & cette expreſſion fut même créée pour moi.

BAYLE.

Je lui cherche un ſens, & j'ai beaucoup de

peine à le trouver. On dit qu'un Auteur eſt profond ou ſuperficiel ; qu'un ouvrage eſt ſolide ou frivole ; que le ſtyle en eſt rapide ou lent, énergique ou faible, précis ou traînant. Telles furent, en général, les expreſſions que j'employai en jugeant les Citoyens de *la République des Lettres.* Jamais il ne m'arriva de dire vaguement : tel ouvrage eſt écrit avec chaleur. J'aurais cru par-là ne rien dire, ne rien indiquer. Un ouvrage écrit avec préciſion, & bien fourni de penſées, eſt toujours chaud : un ouvrage où l'Auteur ſe répète, où il délaye ſes idées, parce qu'il en a peu, eſt toujours froid. Il aura beau ſe battre les flancs, *exhalter ſon ame*, prendre le ton d'inſpiré, prodiguer les réticences, les apoſtrophes, les interjections, les mouvemens convulſifs ; tout ce grand fracas n'en impoſe qu'aux jeunes Gens & aux Lecteurs vulgaires. Chaque genre a le ton qui lui eſt propre : ſi vous en ſortez, vous n'êtes plus qu'un Déclamateur ; votre chaleur prétendue n'eſt plus qu'une folle & froide effer-

veſcence. L'Art Poëtique de Boileau eſt un chef-d'œuvre, & la chaleur en eſt modérée : elle l'eſt moins dans le Lutrin ; & cela devait être. Mais, dans l'un & dans l'autre, tout eſt à ſa place, tout a le ton propre au ſujet, au genre, au précepte, à la ſituation. Quelqu'un a dit hyperboliquement que votre plume *brûlait le papier*. Ne brûlez rien ; mais échauffez. La raiſon eſt un foyer, & non un volcan. Tracez avec véhémence l'image des paſſions, leurs mouvemens, leurs écarts ; le ton du délire eſt fait pour elles ; celui du raiſonnement & de l'inſtruction eſt moins emporté. Pourquoi tant d'enthouſiaſme pour me dire des choſes quelquefois bien indifférentes ? Pourquoi crier à pleine tête, quand je puis vous entendre à demi-voix ? Je finis par me boucher les oreilles.

ROUSSEAU.

Vous ignorez, ſans doute, que le Public eſt maintenant blâſé ſur les meilleures choſes,

comme ſur les plus importantes vérités. Ce n'eſt plus que par des tours de force qu'on peut fixer ſon attention. Il faut le traiter comme un enfant, qui ne vous écoute point ſi vous lui parlez d'un ton paiſible, & avec qui il faut élever la voix pour lui dire: *levez-vous*: ou *aſſeyez-vous*!

BAYLE.

Ce même Public, ſi blâſé qu'on le ſuppoſe, en revient, tôt ou tard, à ce qui eſt vrai, comme à ce qui eſt bien. Jamais bon ouvrage ne reſtera conſtamment dans l'oubli; jamais vérité eſſentielle ne ſera totalement perdue pour le Genre-humain; jamais Ecrit défectueux ne paſſera long-tems pour un chef-d'œuvre. Le pis que j'enviſage dans vos prodigieux ſuccès, eſt la contagion de l'exemple. Vous aurez des Imitateurs qui n'auront point vos reſſources; qui ſelon l'uſage, n'imiteront que vos défauts; qui, ſeront bien ámphatiques, bien incohérens, bien effrénés, ſouvent obſcurs dans leur ſtyle, ſouvent amphibologiques, ſouvent tudeſques,

toujours hors des ſentiers du goût ; & qui ſe croiront *chauds*, éloquens, faits pour régenter & ſubjuguer toute eſpèce de Lecteurs. Peut-être même y réuſſiront-ils, pour un tems ; & ce malheur ſera encore votre ouvrage.

ROUSSEAU.

A travers tous vos ménagemens, je vois que vous mourez d'envie d'ébranler le trône où l'on m'a placé ?

BAYLE.

Cette place n'eſt qu'idéale ; je vous en offre une plus réelle.

ROUSSEAU.

Ma propre eſtime me ſuffit. Voilà ce que j'ai oſé dire à mes Contemporains, &, ſans doute, à la Poſtérité. J'ai fait plus, j'ai dit aux Puiſſances de la Terre des vérités qui dûrent leur paraître bien nouvelles. Faut-il vous indiquer le but principal de mes ouvrages ? Le voici : J'appris aux Grands qu'ils n'étaient que

des

des hommes, & à l'homme qu'il était quelque chose.

MONTAGNE.

On pourrait trouver encore cette morale dans mes Ouvrages, sauf à la chercher, comme il faut la chercher un peu dans les vôtres. Notre sort, à tous deux, ne fut pas de bien régler notre marche. Plus d'une fois, nous nous sommes contrariés nous-mêmes, plus d'une fois répetés, plus d'une fois oubliés. J'ai, il est vrai, l'avantage d'être votre aîné d'environ deux siècles. Nestor eut le droit des vieillards, celui d'être diffus; mais Ulysse dut être précis.

ROUSSEAU.

Nous mêmes, vous & moi, dans notre maniere d'écrire, la même liberté que dans notre maniere d'être. Je la payai bien cher cette liberté! Un nom ne dédommage pas toujours des sacrifices qu'on a faits pour l'acquérir; & d'ailleurs, une sotte Cabale peut vous l'enlever.

BAYLE.

Mon ami! la Cabale peut élever une réputation factice; elle n'en renverſera jamais une réelle.

ROUSSEAU.

Il eſt pourtant vrai que ſix mois avant ma mort, on ſemblait avoir oublié juſqu'à mon exiſtence.

MONTAGNE.

Le Public eſt ſouvent extrême dans ſa conduite. Quelquefois il ſe réfroidit auſſi rapidement qu'il s'eſt enflâmé. Il croit, par-là, ſe corriger d'une mépriſe, & c'en eſt ſouvent une autre.

ROUSSEAU.

Ce n'eſt pas au Public, non, ce n'eſt pas à lui que je dois m'en prendre. Cette conſpiration de ſilence eſt uniquement l'ouvrage de mes Ennemis.

BAYLE.

Il eſt facile de faire parler le Public; mais impoſſible de le faire taire.

ROUSSEAU.

Vous ne connaissez donc pas mon dernier Dialogue?

MONTAGNE.

On m'a dit que votre nom le faisait courir; mais qu'il n'eût jamais fait courir votre nom.

BAYLE.

J'apperçois là-bas l'Ombre de Voltaire qui, en quittant Racine, s'avance vers Pope.

MONTAGNE.

Allons les joindre.

ROUSSEAU.

Pour moi, je vais chercher mon *Monde imaginaire.*

BAYLE.

Vous le trouverez vers les confins de la République de Platon.

ROUSSEAU.

Je le sais mieux qu'un autre.

BATTÉ (*à Montagne*).

J'ai lu son Dialogue, il m'a semblé y voir quelque dérangement....

MONTAGNE.

On voit bien plus d'hommes capables de supporter un grand revers qu'un grand succès !

FIN.

54656606

relure usée
travail de ver à la coiffe inférieure